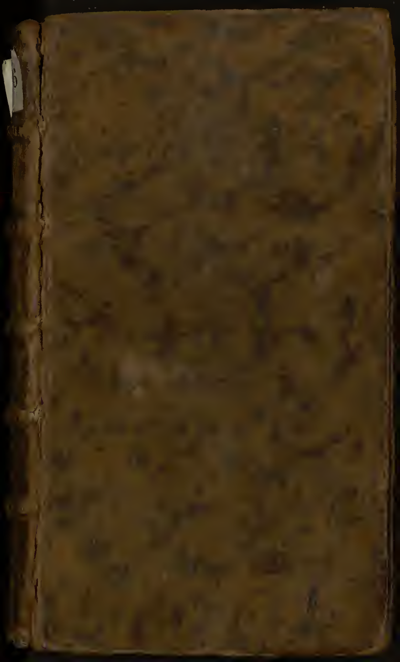



R
18e
TURRIS FORTISSIMA VIRTUS
M. le Marquis
de Fortia.
Rue de la Rochefoucaud N.º 12



L'ORTHOPÉDIE

OU

L'ART

DE PREVENIR ET DE CORRIGER

DANS LES ENFANS

LES DIFFORMITÉS DU CORPS.



A. Humblot del. Guélard Sculp.

ex libris j. B. Boyer 1759. 6tt

L'ORTHOPÉDIE
OU
L'ART
DE PREVENIR ET DE CORRIGER
DANS LES ENFANS,
LES DIFFORMITÉS DU CORPS.

LE TOUT PAR DES MOYENS A LA PORTE'E des Peres & des Meres, & de toutes les Perſonnes qui ont des Enfans à élever.

PAR M. ANDRY, CONSEILLER DU ROY, Lecteur & Profeſſeur en Médecine au College Royal, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, &c.

Avec Figures.

TOME PREMIER.



A PARIS, RUE SAINT JACQUES.

Chez La Veuve ALIX, au-deſſus de la ruë des Noyers, au Griffon.
LAMBERT & DURAND, à la Sageſſe, & à Saint Landry.

M. DCC. XLI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROY.



Ex libris C. E. Boyer 1790

PREFACE.

TOus les Lecteurs n'étant pas à portée d'entendre le titre d'*Orthopédie*, qui fait l'annonce de ce Livre, je commencerai d'abord par l'expliquer; pour rendre compte ensuite, du Livre dont il s'agit, mais premierement de deux Ouvrages qui ont été donnés sur une matiere approchante de celle que je traite, quoique fort différente ; le premier en 1584. par Scévole de Sainte-Marthe ; & le second en 1656. par Claude Quillet. Tel sera le sujet de cette Préface, que je terminerai par quelques Additions, qui me paroissent convenir pour une plus grande exactitude, ce qui fera en tout cinq articles.

Division de cette Préface en cinq Articles.

I.

Explication du titre d'Orthopédie.

Quant au titre en queſtion, je l'ai formé de deux mots grecs, ſçavoir, d'*Orthos* qui veut dire *droit, exempt de difformité, qui eſt ſelon la rectitude*, & de *Paidion*, qui ſignifie *Enfant*. J'ai compoſé de ces deux mots, celui d'*Orthopédie*, pour exprimer en un ſeul terme, le deſſein que je me propoſe, qui eſt d'enſeigner divers moyens de prévenir & de corriger dans les enfans, les difformités du corps. L'expreſſion m'a paru d'autant plus permiſe, que les deux célébres Auteurs que je viens de citer, en ont employé de ſemblables; le premier en donnant le titre de *Pédotrophie* à un Traité ſur la *maniere de nourrir les Enfans à la mammelle*; & le ſecond, celui de *Callipedie* à un Traité ſur les *moyens d'avoir de beaux Enfans.*

Deux titres qui ſont tirés tout de même, du grec ; le premier de *Pais* Enfant, & de *Trophe* nourriture ; & le ſecond de *Kalos* Beau, & de *Paidion* Enfant.

II.

Je ne puis dans une occaſion comme celle-ci, vû l'affinité de la matiere, me diſpenſer d'expoſer ce que c'eſt que ces deux Ouvrages, d'autant moins qu'aucun Auteur, que je ſçache, ne m'a prévenu là-deſſus : M. le Préſident Couſin, en parlant du Livre de Scévole de Sainte-Marthe, dans le Journal des Sçavans année 1699, ſe contente de dire que ſi l'on vouloit recueillir les éloges donnés à Scévole de Sainte-Marthe, on en feroit un volume : Que Baif, Joſeph Scaliger, Juſte Lipſe, Caſaubon, Daurat, Rapin, & Paſ-

quier y ont travaillé ; Que M. Perrault l'un des quarante de l'Académie Françoise, les a recüeillis dans son premier Volume des Hommes illustres, où il n'oublie rien des rares qualités de ce grand homme, de ses Charges & de ses Emplois ; Que ses principaux Ouvrages furent les éloges des Hommes illustres, & la maniere de nourrir les Enfans ; Que ce dernier fut imprimé dix fois pendant la vie de l'Auteur, & autant de fois après sa mort ; Que les grandes maladies ausquelles un de ses fils se trouva sujet, dès le temps qu'il étoit encore en nourrice, lui donnerent occasion de le composer ; Que les plus habiles Médecins appellés pour secourir cet Enfant, ayant désesperé de sa guérison, le Pere rechercha lui-même les secrets les plus cachés de la nature, & s'en servit avec succès, pour ar-

tacher son Fils d'entre les bras de la mort; Que prié par ses amis, de communiquer au Public, des recherches si curieuses, il les renferma dans cet Ouvrage, & le dédia à Henry III. Que l'Ouvrage fut lû dans les plus célébres Universités de l'Europe, avec la même vénération que les Ouvrages des Anciens; Qu'il fut traduit en plusieurs langues, & même en vers françois. Que Scévole de Sainte-Marthe reçut ordre d'Henry III. de le traduire en prose françoise; mais que les grandes affaires dont l'Auteur fut chargé, l'empêcherent de s'acquitter de ce devoir, dont M. de Sainte-Marthe Doyen de la Cour des Aydes, s'est depuis acquitté. Voilà tout ce que M. le Président Cousin dit du Livre en question dans le Journal des Sçavans 1699. 5. Juin; ce qui, comme on voit, ne donne aucune

notion de l'Ouvrage.

M. Perrault de l'Académie Françoiſe, cité par M. Couſin, ne dit rien de plus du Livre de la Pédotrophie, que ce qu'en rapporte M. Couſin.

Ce Livre eſt un excellent Poëme latin intitulé : *Pædotrophia, ſeu de puerorum nutritione Libri III.* C'eſt-à-dire de la maniere d'élever & de nourrir les petits Enfans.

A la tête de la Traduction qui en a été faite, eſt un avertiſſement, où le Traducteur ſe borne à dire les mêmes choſes que nous venons de rapporter d'après M. Couſin, & d'après M. Perrault.

Quant à la Callipédie de Claude Quillet, qui eſt un autre Poëme latin, non moins excellent, je ne ſçache pas qu'il en ait été parlé, non plus, dans aucun Journal, ni ailleurs. Ainſi je ne

ſçaurois, vû, comme j'ai dit, l'affinité de la matiere, me diſpenſer de donner un expoſé de ce que c'eſt que ces deux Ouvrages, après quoi je viendrai au plan que je me propoſe dans cette Orthopédie.

SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE dédie ſon Livre au Roy Henry III. & lui dit dans ſon Epître dédicatoire, qui eſt en françois, que le ſujet de ſon Poëme eſt *la maniere de nourrir les Enfans à la mammelle, & de préſerver ces jeunes & tendres plantes contre une infinité d'orages & de tempêtes qui les menacent, & ſouvent les font périr même en leur naiſſance.* Il ajoûte que *dans le déſir de rendre cet Ouvrage utile à tous les Sujets du Roy, il a réſolu de le leur communiquer dans peu en langue françoiſe, ſi c'eſt choſe agréable à Sa Majeſté.*

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Cette Epître dédicatoire eſt

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

datée de l'an 1584. à Fontainebleau, & l'Ouvrage a été traduit en françois six vingts ans après la mort de l'Auteur ; cette Traduction est de son petit-fils, Abel de Sainte-Marthe, comme le marque le Privilege accordé à la Traduction pour être imprimée, lequel Privilege est daté de l'an 1698. qui est la cinquante-sixiéme du Regne de Louis XIV.

Scévole de Sainte-Marthe commence son Ouvrage par l'invocation des Muses, & par celle d'Apollon ; puis il s'adresse à Henry III. & s'engage à chanter les Exploits de ce Prince. L'Epouse de Scévole de Sainte-Marthe vient ensuite sur les rangs, & Scévole l'exhorte à ne rien omettre pour conserver les enfans que Dieu a accordés à leur mariage. Il lui recommande d'abord d'honorer Dieu, & de suivre le conseil *de ce Philosophe, quel qu'il soit*,

dit-il, *qui veut que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans*; il s'étend fort sur cet article.

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Il paſſe de-là aux ſoins que les femmes enceintes ſont d'abord obligées de ſe donner pour conſerver dans leur ſein, les enfans qu'elles doivent mettre au jour, & pour accoucher enſuite heureuſement. Il leur donne ſur ce ſujet divers préceptes que voici.

Le premier, de n'être point trop ſerrées dans leurs habits, de peur d'incommoder les enfans qu'elles portent.

Le ſecond, de régler leurs paſſions, & d'éviter de ſe livrer à la triſteſſe, à la crainte, & à la trop grande joye.

Le troiſiéme, de faire ſuccéder le repos au travail, & le travail au repos.

Le quatriéme, de fuir toutes les danſes.

Le 5me, d'uſer le moins qu'il

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste Marthe.

est possible, des droits d'Epouses.

Le sixiéme, de faire un bon choix des alimens; de préférer à toute autre viande, le pigeon & la tourterelle, la perdrix, le chapon, le phaisan, le veau, le chevreau; & si elles aiment le poisson, de manger plutôt de celui qui se prend dans les eaux sablonneuses, parmi les rochers, ou qui vient de la mer; d'éviter, aureste, tout ce qui est salé, ou trop crud.

La septiéme, de boire de l'eau, mêlée d'un peu de vin.

Le huitiéme, de se faire violence sur certains appetits bisarres pour choses qui ne sont point propres à la nourriture de l'homme, telles que les fruits verds, & sur-tout le plâtre, la cendre, & autres semblables; mais de corriger ces sortes d'appétits, en mangeant des capres, des olives, & des grenades; ces

fruits étant très-propres pour nétoyer l'estomac, & en enlever une pituite âcre qui cause aux femmes grosses, tous ces gouts absurdes.

Ce qu c'est qu la Pedo trophie de Ste-Marthe

Après ces avis, il tâche d'expliquer ce que c'est que les marques qui paroissent sur la peau des enfans, en vertu, comme on le prétend, de certaines imaginations de leurs meres enceintes, puis il vient aux femmes qui sont sur le point d'accoucher; il veut, & il faut lui pardonner cet article en qualité de Poëte; il veut qu'elles invoquent trois fois consécutives, & à haute voix, la Déesse Lucine qui préside aux accouchemens.

Il leur recommande ensuite, de choisir, lorsqu'elles seront en travail, la situation la plus convenable pour être délivrées, il leur laisse l'option d'être debout, ou assises, ou couchées; il pré-

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

tend cependant, qu'il vaut mieux qu'elles se tiennent debout.

La cause de la peine que les femmes souffrent en accouchant, est ici exposée au long; sçavoir le péché originel. Notre Auteur rapporte tout ce qui est dit dans la Genese, touchant la désobéïssance d'Adam. Il introduit le serpent parlant à Eve, & décrit tout ce qui s'est passé à ce sujet, ce qui donne lieu à de beaux vers. C'est par-là que finit le premier Livre de la *Pédotrophie.*

Le second commence par l'exposé de ce qu'il faut pratiquer dès que l'enfant est venu au monde, sçavoir de porter la mere dans un lit bien préparé, de laver l'enfant, de l'envelopper, & avant tout cela, de couper le cordon umbilical, de mettre sur la playe un peu de mastic & de myrrhe en poudre.

Il prend ici occaſion de dire, & il faut encore lui paſſer cela en qualité de Poëte, qu'autrefois cette partie qu'on nomme le nombril, tenoit liés les deux ſexes enſemble, enſorte qu'ils ne faiſoient qu'un ſeul corps, quoiqu'il y en eût réellement deux; mais qu'enſuite ce lien étant venu à ſe rompre, chacun de ces corps a eu ſa liberté.

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

M. de Sainte-Marthe, après le débit de cette fable, parle de certains ſignes qui marquent, dit-il, qu'elle ſera la complexion du nouveau né. Il prétend que ſi l'enfant venant au monde, crie foiblement, & qu'il ait peu de vigueur, c'eſt une marque qu'il vient d'un pere d'une mauvaiſe ſanté, ou qu'il a ſouffert dans le ventre de ſa mere qui aura vêcu de mauvais alimens, ou qu'enfin, en prenant naiſſance, il aura eſſuyé quelque violence conſidérable.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste Marthe.

Il recommande ensuite, de tenir l'enfant chaudement si c'est en hyver; mais si c'est en esté, de le porter dans un lieu dont l'air soit très-tempéré. Une chose importante, selon lui, c'est de mettre dans la bouche du nouveau né, quelque antidote, & principalement du mitridat. Il veut aussi qu'on arrose de vin le corps de l'enfant, & s'il paroît bien débile, qu'on l'échauffe en soufflant dessus avec la bouche; il assure que ce souffle tout chaud, vaud mieux qu'aucun autre remede pour fortifier l'enfant; sur-tout, si en soufflant, on a de la canelle dans la bouche.

Il veut, comme nous l'avons remarqué, que dès que l'enfant est né, on le lave avec de l'eau, & à cette occasion, il déclame fort contre la coutume des anciens Germains, qui plongeoient dans le Rhein leurs enfans en-

core tout chauds, au sortir du ventre de la mere, de même qu'on plonge le fer chaud dans l'eau froide pour le rendre plus dur. Il faut, dit-il, que les enfans qui ont pû souffrir une telle épreuve sans périr, eussent été formés dans les entrailles du Mont Caucase. Il veut qu'on baigne dans de l'eau tiéde les enfans nouvellement nés, & qu'on s'en tienne là; mais que s'ils ont quelques meurtrissures sur le corps, pour avoir été trop foulés & pressés en venant au monde, on mêle dans cette eau, des roses fraîches, de la camomille récemment cueillie, & de la mousse d'arbre.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste Marthe.

Il enjoint de nétoyer les oreilles de l'enfant, ses yeux, sa bouche, & de donner à chacun de ses membres, en les maniant doucement, la forme & la rectitude qu'ils doivent avoir pour composer, dit-il, un tout parfait,

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe. comme fit autrefois Promethée ; qui de son habile main, forma l'homme à l'image de la Divinité, autre trait de Poëte qu'il faut mettre avec les autres que nous avons déja rapportés.

Quand le bain aura attendri la peau de l'enfant, il veut que pour la durcir, on la frotte doucement avec du sel blanc bien pilé, qu'ensuite on tienne prests un berceau, des langes & des bandes ; qu'on donne à l'enfant, du miel de Narbonne pour le purger, & qu'après on le couche dans son berceau ; mais qu'on prenne garde de le couvrir trop chaudement. Il cite sur cela l'exemple de François dernier Duc d'Anjou, & de la Princesse son Epouse, qui pour avoir tenu trop chaudement, pendant la nuit, leur enfant, l'étoufferent.

Il passe ici au choix qu'il faut faire d'une nourrice ; il veut qu'elle

le

le ne ſoit ni jeune ni vieille, ni graſſe ni maigre; qu'elle ſoit gaye, qu'elle ait le teint vif, les bras & le col un peu longs, la poitrine large, les mammelles rondes & bien ſaillantes, & qu'elle n'ait point fait une fauſſe couche.

Ce que c'eſt que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Pour ce qui eſt du lait, il veut qu'on regarde comme le meilleur, celui qui eſt doux, blanc, coulant, & qu'on rejette celui qui s'attache au doigt par ſon épaiſſeur, ou qui en tombe auſſi-tôt par ſa trop grande fluidité.

Il veut que ſi on envoye l'enfant à la campagne, chez une nourrice, on prenne garde au Pays où elle habite; que pour cela, on évite les lieux marêcageux, & quant à la maiſon, qu'on en choiſiſſe une qui ſoit bien éclairée du Soleil.

Pour ce qui eſt de la conduite de la nourrice, il veut qu'elle s'abſtienne de toute paſſion d'a-

Ce que c'est que la ! édotrophie de Ste-Marthe.

mour, qu'elle évite le vin, le chagrin, & le trop grand travail; mais qu'elle fasse un exercice modéré; qu'elle se promene dans quelque jardin avant le repas; qu'elle travaille dans le ménage; qu'elle fasse elle-même son lit; qu'elle paitrisse le pain à force de bras; qu'elle carde du chanvre & du lin. Que quand elle voudra donner à tetter à son enfant, elle ne lui présente pas les premieres goutes qui sortiront de ses mammelles, & qu'elle prenne garde qu'il ne se gorge de lait.

Il veut que dès les premiers jours, on accorde à l'enfant nouveau né, très-peu de lait, & à diverses reprises; que toutes les fois que par ses cris, il demande à tetter, on lui en donne, & cela jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de huit mois, auquel temps les dents commencent à pousser; il veut qu'alors on lui donne tantôt de la

nourriture un peu plus ſolide, & tantôt du lait ; c'eſt-à-dire quelquefois du boüillon, quelquefois de la boüillie, quelquefois du lait ; il veut que ſouvent on émiette du pain, & qu'on le faſſe cuire dans du boüillon ou dans du lait, pour le donner à l'enfant. Il veut qu'on lui faſſe prendre quelquefois, de l'huile d'amandes douces, ou un peu de beurre, & qu'on ne confonde pas les cris que fait l'enfant par la violence des tranchées, avec ceux que la faim qu'il reſſent, lui fait pouſſer ; car ſi on lui donne de la nourriture lorſque ce ſont les tranchées qui le font crier, on lui charge l'eſtomac, & on lui cauſe des vomiſſemens.

Ce que c'eſt que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Il veut qu'on ait ſoin d'endormir les enfans en les berçant, & en leur chantant des chanſons.

Il conſeille de les baigner lorſqu'après un long ſommeil, ils

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

viennent à s'éveiller.

Il veut qu'on les porte ſouvent à l'air lorſque le temps eſt beau.

Il s'agit à préſent de ſçavoir en quel temps il eſt à propos de les ſévrer ; il eſt d'avis qu'on le faſſe lorſqu'ils ont deux ans. Il remarque qu'il y a des nourrices qui, pour déſacoutumer l'enfant de tetter, mettent du fiel à leurs mammelles ; il ne paroît pas approuver cette conduite ; il ſuffit, ſelon lui, de ſubſtituer à la place du lait, quelque autre breuvage agréable. Il condamne fort ici le vin, parce que c'eſt une boiſſon trop échauffante, en quelque petite quantité qu'elle ſoit donnée à un enfant.

Il veut que lorſque l'enfant commence à parler, on commence dès-lors à lui cultiver l'eſprit ; qu'on preſſe celui qui eſt trop lent ; qu'on retienne celui qui eſt trop vif ; qu'on égaye celui qui eſt triſte, &c.

Il termine ce second Livre en déplorant les malheurs de la guerre, qui l'empêchent d'être assez à soi pour écrire tout ce qu'il souhaiteroit.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Le troisiéme & dernier Livre de la *Pédotrophie*, concerne les maladies ausquelles sont sujets les enfans peu après leur naissance, & les remédes qui conviennent à ces maladies ; M. de Sainte-Marthe, en qualité de Poëte, invoque là-dessus, Apollon, & le prie de lui donner les lumieres nécessaires pour traiter comme il faut une matiere si importante.

Les maladies dont il parle, & pour lesquelles il prescrit des remédes, sont au nombre de dix-huit.

La premiere, est l'inflammation du nombril.

La seconde, le filet de la langue.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

La troisiéme, la grenoüille :

La quatriéme, l'inflammation du gosier :

La cinquiéme, les ulceres de la bouche :

La sixiéme, les dents :

La septiéme, la constipation du ventre :

La huitiéme, la diarrhée :

La neuviéme, la colique,

La dixiéme, les vers :

La onziéme, les vomissemens.

La douziéme, la toux :

La treiziéme, les rêves fâcheux.

La quatorziéme, l'insomnie :

La quinziéme, la chute du fondement :

La seiziéme, la galle de la tête :

La dix-septiéme, la petite vérole :

La dix-huitiéme, le mal caduc.

Nous allons, avec notre Au-

teur, détailler toutes ces maladies, & les remédes aufquels il veut qu'on ait recours pour les guérir.

Ce que c'eft que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Inflammation du Nombril.

Le nombril que l'on coupe aux enfans dès qu'ils font nés, leur caufe quelquefois de grandes douleurs, foit que la playe qu'on vient d'y faire, excite par elle-même, ces douleurs; foit qu'après avoir lié le cordon pour le couper, on l'ait ferré trop fortement, & que ce nœud trop étroit y ait fait furvenir de l'inflammation, foit enfin que les cris & les pleurs de l'enfant, ou une violente toux, foient la caufe de cette douleur par l'agitation qui s'excite alors dans toute la région du ventre, enforte que le nombril contracte de l'inflammation, & fe gonfle alors par un amas d'hu-

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe. meurs qui s'y jettent.

Les Médecins, à ce que remarque M. de Sainte-Marthe, ordonnent pour rémédier à ce mal, de piler du nard, puis de le mêler avec de la térébenthine, & après l'avoir battu dans de bonne huile de noix, d'en frorer doucement la playe, & ensuite, de brûler des morceaux de drap, & des graines de lupins, d'en délayer la cendre dans de gros vin rouge, & d'appliquer sur la partie douloureuse, des étoupes imbibées de ce vin.

Filet de la Langue.

Le filet de la langue fait quelquefois recourber cette partie de maniere, que l'enfant ne peut tetter. M. de Sainte-Marthe veut qu'alors on coupe promptement ce filet; soit que le Chirurgien fasse l'opération avec des ciseaux, ou

ou la nourrice avec son ongle, prenant garde l'un & l'autre, d'offenser les veines de cette partie.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

M. de Sainte-Marthe, laisse ici la liberté de se servir de l'ongle, mais il faut s'en donner de garde, parce qu'on peut attirer par-là quelque fluxion.

La Ranule, ou Grenoüille.

La grenoüille est une petite tumeur ardente, qui vient sous la langue. Cette tumeur est quelquefois si grosse qu'elle empêche l'enfant de respirer. Notre Auteur prétend qu'elle procede d'un lait plein d'une bile piquante qui cause la fiévre à l'enfant. Quoiqu'il en soit, il veut qu'on fasse prendre ici, au nouveau né, du jus de citron ou de grenade, boüilli avec du sucre dans une grande quantité d'eau; qu'outre

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe. cela on frotte avec de l'huile violat tiede, le col, les joües & les tempes de l'enfant; qu'on en gliſſe même quelques goutes dans ſes oreilles; enfin qu'on faſſe cuire dans du lait, de la farine d'orge, qu'on en prépare des cataplaſmes, & qu'on en enveloppe le menton de l'enfant.

Inflammation du Goſier.

Cette inflammation, à ce que ſe perſuade l'Auteur, vient auſſi d'un lait bilieux, & mal conditionné; le reméde qu'il y conſeille, eſt de corriger la mauvaiſe qualité de ce lait, & pour cela il veut que la nourrice ait ſoin de ſe médicamenter, mais il ne dit point avec quoi. Il donne le même avis pour le mal qu'il nomme la Ranule ou la Grenoüille, duquel nous venons de parler: Il conſeille auſſi pour

l'inflammation du gosier, les autres remédes qu'il a conseillés pour la Ranule, & qui sont rapportés dans l'article précedent.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Ulceres de la Bouche.

Les ulceres dont il s'agit, à ce que remarque M. de Sainte-Marthe, gagnent quelquefois tout le palais, & rongent le gosier même par leur acreté, si l'on n'est pas diligent à couper la racine du mal. Ils proviennent souvent, dit-il, de ce que le lait de la nourrice est rempli d'une sérosité mordante qui ronge les gencives du nourrisson, ou de ce que ce lait venant à se corrompre dans l'estomac du nourrisson, il s'en éleve une vapeur dont la fumée brûle sa bouche.

Pour reméde à ce mal, il veut 1°. que la nourrice corrige son lait en observant une diette

Ce que c'eſt que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

modérée ; 2°. que l'on mette ſur ces ulceres, du miel roſat, ou de la myrrhe, ou de la noix de galle pillée.

Des Dents.

M. de Sainte-Marthe obſerve que tous les maux dont il vient de parler, arrivent aux enfans, principalement lorſque les dents commencent à leur pouſſer ; mais il prétend que c'eſt parce que les dents cherchent à s'ouvrir un paſſage par le moyen d'une humeur acre, qui leur ſert, dit-il, comme de tarriere, ce qui cauſe de cruelles douleurs.

Pour appaiſer ces douleurs, il eſt d'avis qu'on frotte les gencives de l'enfant avec de la cervelle * de lievre, ou avec du miel, &

* *Voyez ce que je dis de la cervelle de lievre dans mon Orthopédie, à l'article des Dents.*

que si la douleur s'opiniâtre, on mouïlle la tête de l'enfant avec de l'eau commune & de l'eau rose, l'une & l'autre tiedes, & qu'ensuite on couvre la tête avec un bonnet de laine. *Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.*

Constipation de ventre.

Il avertit que tous les soins ci-dessus, seront inutiles, si l'enfant n'a pas le ventre libre, & pour le lui rendre tel, il conseille de faire prendre du miel à l'enfant, soit par la bouche, soit en maniere de suppositoire, ou au défaut de miel, de lui introduire dans le fondement, une tige de chou, ou un morceau de betterave, ou de racine de mauve.

Diarrhée.

Si au contraire, le ventre de l'enfant est trop libre, ce qui est

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

fort ordinaire lorſque les dents commencent à pouſſer, il ordonne pour le reſſerrer, de faire prendre en boiſſon, de la graine de pavot blanc, du myrthe & du ſouchet broyés enſemble, puis mêlés dans du lait.

Colique.

Pour appaiſer la colique des enfans, notre Auteur conſeille de leur frotter le ventre ou avec de l'huile de camomille, ou avec de l'huile d'anéth, ou avec de l'huile d'olive bien vieille, les unes & les autres bien chaudes.

Les Vers.

Ce mal ſe fait connoître par pluſieurs ſignes; M. Scévole, à l'exemple de tous les Médecins, mét au rang de ces ſignes, la mauvaiſe haleine, de petits aſſou-

pissemens, les clignotemens, les sommeils interrompus, les réveils en sursaut, la toux séche, la démangeaison fréquente du nez.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Il conseille contre cette maladie, les deux remédes vulgaires, qui sont la poudre à vers, nommée *Barbotine*, ou *semen contra*, mêlée dans une pomme cuite, ou dans de la boüillie, & l'emplatre de fiel de bœuf & de cumin, appliqué sur le ventre.

Vomissemens.

Comme les enfans ne vomissent d'ordinaire, qu'à cause qu'ils se remplissent trop de lait, notre Auteur n'ordonne ici pour remédes à ces vomissemens, que de modérer la quantité de lait qu'on donne à l'enfant.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Rêves fâcheux, Insomnies, Toux.

M. de Sainte-Marthe, regarde ces accidens comme provenans de la même cause que les vomissemens, c'est-à-dire d'un lait non digéré. Car, dit-il, lorsque les enfans ont pris plus de lait que leur estomac n'en peut digérer, il se tourne en crudités, d'où s'élevent, continuë-t-il, des vapeurs épaisses qui répréfentent à leur imagination plusieurs vaines images: & comme le cerveau, ajoute-t-il, est froid de sa nature, ces sortes de vapeurs y étant arrivées, s'y condensent de la même maniere que font les nuées dans l'air, & tombant de même qu'elles en pluyes, irritent par leur humidité acre, le gosier de l'enfant, & causent la toux qui tourmente ensuite sa poitrine; c'est pourquoi, poursuit-il, empêchez

qu'il ne se remplisse trop de lait, vous ôterez la cause du mal.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Je ne dis rien du raisonnement que fait ici M. de Sainte-Marthe, je me contente de le rapporter historiquement.

Chute du Fondement.

On ordonne ici, en général, pour rémédier à la chute dont il s'agit, de fomenter le siége avec des choses astringentes, & de le repousser doucement dans sa place avec la main ; c'est tout ce qu'on nous dit là-dessus, après avoir remarqué toutefois, que la cause de cette chute, est le relâchement du muscle, qui est attaché à la partie dont il est question, ensorte que ce muscle ayant perdu son ressort, ne peut plus la rélever.

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Galle de la Tête.

Cette Galle couvre d'une groſſe croute, non ſeulement la tête de l'enfant, mais tout ſon viſage. Quel reméde y apporter? Notre Auteur n'en ordonne point, & il en allegue deux raiſons; la premiere, c'eſt qu'elle ceſſe d'elle-même ſans qu'on y faſſe rien; & la ſeconde, qu'elle purge de bien des impuretés, le cerveau de l'enfant.

La petite Vérole, la Rougeole.

M. de Sainte-Marthe prétend que ces deux maladies ſont deux eſpéces à part, quoique les Grecs, dit-il, les ayent compriſes ſous un même nom, qui eſt celui d'*exantheme*: Il tâche d'expliquer la cauſe qui les produit; & pour cela, il dit que les veines de l'en-

fant font remplies d'un fang impur, qui a été infecté par celui de la mere; enforte que la nature chaffe ces impuretés après la naiffance. Il fe fert ici de la comparaifon du vin nouveau, qui bout jufqu'à ce qu'il fe foit purifié.

Ce que c'eft que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Comme dans ces maladies, il régne une grande ardeur, il veut que l'on faffe boire à l'enfant, de l'eau froide, pour appaifer ce grand feu. Il ordonne auffi une ptifanne de miel, pour la nourrice & pour l'enfant.

Si le mal s'obftine, & que l'ardeur ne ceffe pas, voici le confeil qu'il donne, & qui n'eft pas un mauvais parti à prendre, c'eft de fe tenir en repos, & de ne rien faire du tout.

Il crie fort ici contre la coutume non feulement de bien des femmes, mais de bien des Médecins, qui pour faire fortir le venin de la petite vérole, em-

Ce que c'est que la édotrophie de Ste-Marthe.

ployent des remédes si violens; que ces remédes, à force de pousser le venin, excitent dans le gosier un grand nombre d'ulceres qui bouchent le passage de la respiration. Il dit que cette malheureuse méthode de traiter la petite vérole, est cause de la mort de deux de ses enfans, l'un âgé de quatre ans, l'autre de trois, & il ajoûte que si deux enfans qui lui restent, viennent à être attaqués de cette maladie, il prendra le parti de les faire saigner pour détourner l'humeur de dessus le gosier. Nous n'oublierons pas une remarque que fait ici le Traducteur de l'ouvrage, sçavoir que Scévole a été le premier qui ait conseillé la saignée dans le commencement de la petite vérole, & que depuis, élle a été mise heureusement en usage. Une autre remarque que nous ne devons pas omettre, c'est qu'étant dit

dans l'avertiſſement de la Traduction, comme il eſt dit auſſi dans le Journal du Préſident Couſin, ainſi que nous l'avons rapporté au commencement, que Scévole arracha d'entre les bras de la mort un de ſes fils qui étoit abandonné des Médecins, & que c'eſt cette guériſon qui lui donna lieu de compoſer ſon Livre; il y a lieu de s'étonner qu'il ne parle point ici de cette cure; d'autant plus qu'il avoüe ingénument n'avoir pû guérir de la petite vérole deux de ſes enfans. C'étoit là le lieu de parler de ce cher fils arraché à la mort; cependant il n'en eſt pas fait mention.

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste Marthe.

Aureſte, de peur que la nature ne puiſſe ſe décharger par elle-même, de ce qui peut reſter de corrompu dans le ſang, M. Scévole veut que pour la ſoulager, on ait recours à une herbe qu'on

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste Marthe.

appelle, dit-il, Herbe d'Ormes; laquelle, à ce qu'il prétend, a la vertu de procurer par son admirable jus, la sueur du corps, & d'entraîner par ce moyen, ce qu'il y a d'impur dans le sang.

Les pustules de la petite vérole attaquent quelquefois les yeux, les narines, la gorge, les poumons, & les intestins de l'enfant; notre Auteur veut qu'en ces occasions, on humecte les yeux avec de l'eau rose, ou que la nourrice y fasse jaillir de son lait; il conseille encore de les frotter avec du saffran, le jus de grenade est aussi très-bon ici, à ce qu'il dit. Les grains de ce fruit ne lui paroissent pas moins salutaires pour préserver le gosier, si on en fait mâcher à l'enfant. Quant aux narines, il remarque que l'odeur d'un fort vinaigre y est très-bonne; & au regard des poumons, il approuve qu'on se

ſerve d'un électuaire compoſé de gomme Adragant & de lentilles, & pour ce qui eſt des inteſtins, il préſcrit la décoction de lentilles.

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Quand le corps de l'enfant eſt tout couvert de puſtules, il ordonne de prendre des violettes, de la camomille, des mauves & du ſouphre, de mêler le tout dans de l'eau tiede, & d'en laver le corps de l'enfant; par ce moyen, dit-il, les puſtules viendront à maturité, & rendront peu à peu, le pus qu'elles contiennent. Mais ſi à cauſe de la dureté de la peau, elles ne peuvent s'ouvrir, il veut qu'alors on les pique avec une aîguille pour faire ſortir ce pus; ce qui eſt la pratique de quelques Médecins, & qui, pour le remarquer en paſſant, eſt une mauvaiſe pratique, comme nous en avons averti dans le quatriéme livre de notre Orthopédie, pag. 180. & 181.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste Marthe.

Lorſque les puſtules ſont deſſéchées, il eſt d'avis qu'on mette deſſus, des roſes & du myrthe, & qu'enſuite on les oigne avec de l'huile de céruſe. Moyennant ces ſoins, les puſtules, dit-il, tomberont, & les draps du lit ſe trouveront pleins de croutes.

Marques de petites Véroles.

Pour garantir des marques de la petite vérole, la peau du viſage, il conſeille de prendre de l'eau de lis, & de fleurs de féves diſtillée, ou de l'eau de roſeaux, & de racines de ſaule, auſſi diſtillée, & d'en mettre ſur le viſage de l'enfant; il conſeille encore pour le même uſage, l'eau tirée de la corne des pieds de chévre, ou de celle de brebis, comme auſſi le ſang tout chaud de lievre ou de bœuf. On peut, dit-il, choiſir celui de ces remédes que l'on voudra. *Mal*

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Mal caduc.

Le mal caduc est la derniere maladie dont parle notre Auteur; il commence par faire la description de ce mal & de ses symptomes; après quoi il vient à la cause.

Il propose là-dessus deux doutes; 1°. Cette étrange maladie ne vient-elle point, dit-il, de ce qu'une pituite gluante remplissant trop le cerveau, & empêchant les esprits animaux de se distribuer, ces derniers font tous leurs efforts pour s'échapper des endroits où ils sont emprisonnés; ensorte que les nerfs, dès leur origine, souffrent de violentes secousses pour se décharger de ce qui leur est nuisible. 2°. La même maladie ne vient-elle point aussi, de ce que la vapeur d'un venin froid, après s'être répanduë dans toutes les parties du corps,

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe. arrive enfin insensiblement jusqu'au cerveau, qui tâche alors de s'en défendre; mais de maniere que plus il est d'une substance déliée, & plus facilement cette vapeur le pénetre. Nous ne disons rien de ces deux raisons qui paroissent peu intelligibles.

Après ces réfléxions, on remarque que plusieurs grands personnages ont été attaqués du mal caduc; sur quoi on cite César, Mahomet, Hercule. On rapporte au sujet de ce dernier, ce que dit la Fable, sçavoir qu'une fille de Péon descenduë d'Apollon, la plus considérable des Nymphes, ayant par hazard ses mains pleines d'herbes médicinales qu'elle venoit de cüeillir, apperçût ce Héros, du haut d'une montagne, lequel frappé d'Epilepsie, étoit étendu par terre sans pouvoir se relever; Qu'elle accourut aussi-

tôt à ſon ſecours, lui nétoya la bouche, lui deſſera les dents, & avec de l'huile d'amandes qu'elle avoit ſur elle, lui frotta le col, les mains, la région du cœur; Qu'enfin elle lui mit ſous les narines, des feüilles de rue; Que par l'effet de ces remédes, il revint à lui, & qu'ayant alors reconnu la Nymphe, il lui adreſſa ces paroles: » O Excellente Fille! Quel » eſt le Dieu qui vous a envoyé » pour me délivrer d'un mal ſi » cruel? S'il eſt vrai que Jupiter » ſoit mon pere, & qu'il me doive » un jour recevoir dans le Ciel, » j'aurai pour vous, lorſque j'y » ſerai, toute la reconnoiſſance » que je vous dois; cependant » afin que cet horrible mal ne me » reprenne pas, dites-moi, je vous » conjure, ce qu'il faut que je pra» tique pour m'en préſerver à l'a» venir: Que je ferois heureux s'il » étoit en mon pouvoir de paſſer

Ce que c'eſt que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

» mes jours avec vous dans l'état » du mariage ! mais les Destins » s'y opposent, il faut que j'entre- » prenne de nouveaux travaux. A ces mots il se tut, & la Nymphe lui ayant répondu qu'elle s'estimoit infinimenr heureuse d'avoir pû conserver la vie d'un homme si rare, lui enseigna les remédes suivans, que Scévole détaille ainsi.

Premierement, *fait-il dire à la Nymphe*, comme cette maladie procede d'une grande humidité, les choses qui ont de la chaleur, y conviennent pour dessécher le corps, & enlever par ce moyen, la cause du mal. Ainsi grand Hercule, évitez ce qui est humide & froid; mais de sorte néanmoins que vous ne beuviez point trop de vin; car si vous en faites excès, ce ne sera point impunément. Un avis important que j'ai de plus à vous donner, c'est de ne

regarder jamais aucun courant de riviere, ni rien qui aille en tournant, de ne vous endormir nulle part couché sur la terre, de n'habiter aucun lieu sujet aux broüillards, de fuir toutes les odeurs désagréables, de vous tenir gay; & d'affecter une grande propreté.

Ce que c'est que la Pedotrophie de Ste-Marthe.

La Nymphe ajoûte à Hercule, qu'il faut qu'il mêle du gui de chêne & de la canelle dans du vin blanc, & qu'il boive de ce vin; ou bien qu'il réduise en poudre, du crâne humain avec de la corne de cerf, & qu'il en prenne de deux en deux jours, les matins & avant les repas. Elle lui promet, moyennant ces remédes, une santé parfaite en quelque lieu du monde qu'il habite; puis elle se retire en le priant de se souvenir d'elle. Hercule ne l'oublia pas; car plusieurs années après, ayant été reçu au nombre des

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Dieux, & la voyant sur l'âge, il songea à empêcher qu'elle ne devinst la pâture des vers. Pour cela, il la métamorphosa en une herbe qui fut depuis appellée *Pivoine*, & à laquelle il donna la proprieté de guérir par son suc, le *Mal Caduc*, autrement dit l'*Epilepsie*. Il voulut encore, pour une plus grande marque de sa reconnoissance, que quiconque porteroit penduë au col, de la racine de cette herbe, ne fût jamais attaqué de la maladie dont il s'agit; ce qu'Apollon ratifia.

Je n'ai pas fait difficulté, dit ici M. Scévole, de rapporter cette fiction, pour me conformer à la coutume des Poëtes, qui aiment à égayer ainsi leurs sujets, par des fables.

C'est par là que notre Auteur termine sa Pédotrophie: Il avertit qu'il l'a composée dans un endroit de Poitou, situé entre des cô-

teaux couverts de rochers inaccessibles, dont l'agréable horreur donnoit à son esprit une fureur divine, où le Clain coule doucement en serpentant au-travers des Prairies, & dans le temps qu'Henry III. tenoit les Sceptres des Royaumes de France & de Pologne, & rétablissoit le repos si désiré des Peuples.

Ce que c'est que la Pédotrophie de Ste-Marthe.

Notre même Auteur souhaite ici au Prince, une heureuse lignée & un fils capable de perpétuer son glorieux sang. Il souhaite en second lieu, d'être choisi pour l'éducation d'un tel fils, en cas que le Ciel veüille bien l'accorder à Henry. Il souhaîte enfin que la nourrice qui alaitera ce Royal nourrisson, pratique les préceptes contenus dans cette Pédotrophie, & qu'elle en mette si bien les vers dans sa mémoire, qu'elle les récite en le berçant.

Telle est la Pédotrophie du fa-

meux Scévole de Sainte-Marthe. Cet excellent Poëme, car on peut dire que c'eſt un Ouvrage parfait pour la Poëſie, a été traduit en françois, comme nous l'avons remarqué; mais la Callipédie dont nous allons rendre compte, ne l'a jamais été.

III.

Ce que c'eſt que la Callipédie de Claude Quillet.

C'eſt un Poëme latin, devenu très-rare, dont l'Auteur eſt l'Abbé Quillet, grand Philoſophe, ſçavant Médecin & non moins excellent Poëte que M. de Sainte-Marthe. Cet Ouvrage d'abord pſeudonyme ſous ce titre, *Calvidii Læti Callipædia*, ſeu *de pulchræ prolis habendæ ratione*, c'eſt-à-dire des moyens d'avoir de beaux enfans, a été enſuite publié ſous celui de *Claudii Quilleti Callipædia*, & dédié en cet état, au Cardinal *Jule Mazarini*. J'ai été long-

temps

temps sans sçavoir la cause de ces variations du Poëte, & j'ai enfin appris d'une personne bien instruite de la fortune de ce Livre, que M. Quillet l'avoit d'abord fait imprimer en Pays Etranger sous son nom tourné en cette espece d'anagramme, *Calvidii Læti*, au lieu de *Claudii Quilleti*; & cela parce que dans un endroit de cette belle Poësie, où il marque les précautions qu'il faut prendre pour unir les époux, afin qu'ils ayent une belle posterité, & où il invective fortement contre les mariages même des Puissances; lorsqu'ils ne sont pas faits selon les régles qu'il donne, il s'abandonnoit imprudemment à une digression contre le prétendu penchant qu'il attribuoit à la France, de se livrer à des Etrangers, & pour les Alliances & pour le Gouvernement, témoin, disoit-il, (par rapport à ce dernier

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

article) le pouvoir ſouverain dont joüit un Etranger, *Trinacriis devectus ab oris advena.* Voilà juſtement la deſcription du Cardinal Mazarin né à Rome, mais Sicilien d'origine. Les Emiſſaires du Miniſtre peu de temps après que l'Ouvrage fut publié, lui découvrirent le véritable nom de l'Auteur.

M. l'Abbé Quillet qui ſe croyoit ſûr de ſon ſecret ſous le maſque, prit volontiers, à la priere d'un ami, le parti de ſe préſenter devant le Cardinal, dans le temps que cette Eminence diſtribuoit des penſions aux Sçavans.

Le Poëte n'eut pas été plutôt introduit, que le Cardinal affectant un air doux, lui dit d'un ton plaintivement flatteur; *Quel ſujet vous ai-je donné, M. l'Abbé Quillet, pour me traiter, comme vous avez fait, dans votre admirable Callipedie? Malgré votre procedé,*

j'ai toujours ſenti du côté du cœur, quelque choſe qui me portoit à vous demander votre amitié, & à vous donner des marques de la mienne. Ces paroles prononcées, le Cardinal, ſans laiſſer au Poëte, le loiſir de répondre, appella *Ondedei* Evêque de Fréjus, ſon Confident: *Ondedei*, lui dit-il, *n'y a-t-il point quelque petite Abbaye vacante qui puiſſe accommoder ce grand Poëte?* L'Evêque qui avoit concerté cette ſcene avec le Cardinal, répondit: *Oüi, Monſeigneur, il y en a une jolie de quatre cens piſtoles, revenu bien venant. Je vous la donne, M. Quillet*, dit le Cardinal. *Adieu, apprenez à ménager davantage vos amis.*

Ce qui c'eſt que la Callipédie de Claude Quillet.

Le Poëte confus d'une telle généroſité & d'un ſi ſurprenant bienfait, ſortit avec la réſolution de chanter haut, les loüanges de l'Eminence: il réforma pour cela

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

son Ouvrage, & le lui dédia après cette réforme.

La Callipédie fut donc imprimée à Paris, & l'a été ensuite plusieurs fois, généralement goutée des Connoisseurs pour ce qui regarde la Poësie.

M. Quillet a suivi pour modéle, la Pédotrophie dont nous venons de parler, qui est une Poësie aussi parfaite que les Géorgiques. Il commence par célébrer dans son Epître dédicatoire, les loüanges du Cardinal; puis il vient à la Callipédie qu'il divise en quatre Livres.

Dans le premier, il commence par invoquer en Poëte, le secours des Graces & de la Mere des Graces; après quoi il expose les différens gouts des Amans sur la beauté de leurs Maîtresses, les uns préférant les brunes, les autres celles qui sont un peu lou-

ches, les autres les maigres, les autres celles qui ont de l'embonpoint, &c. Il passe de-là aux différens goûts des nations sur le même sujet; puis aux conditions requises dans ceux qui se destinent au mariage, & qui veulent avoir une belle posterité, il leur donne là-dessus quatre regles principales. La premiere, qu'il n'y ait point entre les deux Amans, de différence considérable pour l'âge; la seconde, qu'ils ne soient point trop jeunes; la troisiéme, qu'ils n'ayent ni l'un ni l'autre aucun défaut considérable de corps; la quatriéme, qu'ils préférent dans leurs alliances, le mérite à la richesse.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Il prend de-là occasion de déclamer contre ces avares, qui dans leurs mariages, ne consultent que l'argent, & à ce sujet il donne aux Têtes couronnées, divers conseils importans, & leur

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet. représente avec une noble liberté, les inconvéniens qui ont coutume d'accompagner ces mariages intéressés. Il exhorte le jeune Roy son Maître, à éviter ces inconvéniens, & à choisir pour son mariage, une Princesse aimable, préférablement à toute autre. Voilà pour ce qui regarde le premier Livre.

Dans le second, M. Quillet donne divers préceptes aux gens mariés sur ce qu'il est à propos qu'ils observent au moment qu'ils veulent devenir peres & meres. Il marque les précautions qu'il s'imagine qu'ils doivent prendre alors par rapport aux astres; car il donne beaucoup dans l'Astrologie, ce qui n'est pas le meilleur endroit de son Ouvrage; il marque tout de même ce qu'il croit qu'il leur convient de pratiquer par rapport à certaines parties de leurs corps, pour avoir

des garçons plutôt que des filles.

Voici en général les régles qu'il prescrit aux époux.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Premiere Regle : Ne rien tenter, lorsqu'il y a peu de temps que l'on a soupé, parce que la digestion n'est pas encore faite ; mais plutôt différer au lendemain matin. Si l'on n'observe pas cette régle, dit-il, il ne faut attendre que des enfans mal faits.

Seconde Regle : Considérer l'aspect des astres, & sur-tout celui des douze signes du Zodiaque ; car notre Auteur s'imagine que ces douze signes, qui sont le Bellier, le Taureau, les Jumeaux, l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, & les Poissons, influënt puissamment sur la formation des enfans dans le temps de la conception.

L'aspect du Belier, dit-il, pro-

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

duit des enfans qui ont le col extrémement long, les jambes mal tournées; la tête enfoncée, les yeux panchés, la peau rude & hérissée, la taille grossiere, surtout si Saturne ou Mars se mettent de la partie.

L'aspect du Taureau, rend les narines longues & larges, le col gros, la vûë de travers, le front désagréable, les cheveux roux, la voix rauque, la taille épaisse.

L'aspect des Jumeaux est favorable en tout; il rend les yeux doux, le visage riant, la peau blanche, l'esprit fin & propre aux Sciences, la parole agréable.

L'aspect de l'Ecrevisse produit des effets tout contraires à ceux-là. Sous cet aspect les membres sont contrefaits, les yeux petits, les dents noires & mal rangées, tout le corps entassé, petit & mal tourné.

L'aspect du Lion rend les che-

veux roux, les yeux féroces, les membres déméfurément longs. M. Quillet avertit ici qu'il a eu le malheur de naître fous cet afpect, & qu'il a bien de la peine* à fe défendre des malignes influences d'une telle conftellation. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'il étoit peut-être l'homme le plus laid de fon temps.

Ce que c'eft que la Callipédie de Claude Quillet.

Quant à la conftellation de la Vierge, les enfans conçus fous cet afpect, font parfaits en tout, felon notre Auteur, & n'ont rien que d'aimable, foit pour le vifage foit pour la taille.

La conftellation de la Balance, n'eft pas moins bienfaifante felon lui.

Pour ce qui eft du Scorpion,

* *Et quamvis folium rutilo hoc fub fidere dudum*
Fata mihi dederint; faufto vix lumine poffim.
Frangere naturam turpem rabiemque Leonis.
Claud. Quill. Call. Lib. 2.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

il prétend que c'eſt une maligne conſtellation ; elle rend, dit-il, les yeux petits, les cheveux roux, les pieds & les cuiſſes, d'une longueur difforme.

Sous le Sagittaire, continuë notre Auteur, les conceptions ſont toujours heureuſes, pourvû qu'il ne tire du fond de l'eau, que ſa tête, ou ſes épaules, ou ſon arc, & qu'il ne montre pas ſa queuë de cheval.

A l'égard du Capricorne, il ne produit, ſelon M. Quillet, que de mauvais effets ; parce que c'eſt la demeure de Saturne.

Quant au Verſeau, il ne lui attribuë que de bonnes influences, & cette conſtellation, ſelon lui, rend toujours les enfans bien faits.

Il ne s'agit plus que de la derniere conſtellation du Zodiaque, qui ſont les Poiſſons ; notre Auteur prétend que les enfans con-

çus ſous cette conſtellation, ont la tête petite, les jambes foibles & minces, le corps contrefait.

Ce que c'eſt que la Callipédie de Claude Quillet.

De ces imaginations touchant les ſignes du Zodiaque, notre Auteur paſſe à la conſidération des ſaiſons.

Il ſoûtient que le Printemps eſt le plus propre à la génération ; Que l'Eté y convient moins, & que l'Automne & l'Hyver y ſont peu favorables.

M. Quillet toujours entêté d'Aſtrologie, revient ici aux conſtellations ; il veut que les époux, avant que d'entreprendre de ſe donner des enfans, examinent ſoigneuſement ſous quel aſpect eſt Saturne, Jupiter, Mars, &c. & qu'ils obſervent là-deſſus juſqu'aux heures.

Troiſiéme Regle. Il recommande aux maris de laiſſer tranquilles leurs femmes, lorſqu'elles éprouvent certaines évacuations

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

particulieres à leur ſexe; ſinon il ne leur promet; & avec raiſon, que des enfans difformes. Il dit à cet occaſion, mais ſans beaucoup de fondement, & s'appuyant en cela, ſur une opinion ancienne, que ſi quelque portion de cette humeur qui s'évacuë, vient à tomber ſur une plante, la plante ſéche dès le moment; comme ſi elle avoit été frappée d'un coup de foudre; il ajoûte que ſi un chien en goute, il devient auſſi-tôt enragé, ce qui n'eſt pas plus véritable.

Quatriéme Regle. De boire; mais avec modération, de bon vin de Bourgogne ou de Champagne ſi l'on veut avoir des mâles. Conſeil que notre Auteur donne ici aux maris & aux femmes.

Cinquiéme Regle. Il faut que la femme qui veut devenir mere d'un fils, ait ſoin dans le temps

de la conception, de se tenir couchée sur le côté droit.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Sixiéme Régle. Que le mari qui tout de même, veut éviter d'avoir une fille, ait soin d'empêcher que des deux parties que les Anatomistes nomment en latin du nom de *Testes*, il n'y ait que celle qui est placée à droite qui puisse agir, & pour cela de lier avec un cordon un peu serré, celle qui est à gauche. *

Notre Auteur regarde ces deux dernieres Regles comme sûres; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient. Il se fonde en cela sur une erreur des anciens Anatomistes, laquelle consiste à croire 1°. que les garçons se forment au côté droit de la matrice, & les filles au côté gauche; 2°. Que tout de même, des deux

* *Stricto lævum constringere nodo Testiculum.*

Ce que c'eſt que la Callipédie de Claude Quillet. parties qui dans l'homme ſont nommées en latin *Teſtes*, c'eſt celle du côté droit qui ſert à former les garçons, & celle du côté gauche qui ſert à former les filles.

La maniere dont ſe doivent conduire les femmes groſſes, & les nouvelles accouchées, fait le ſujet du troiſiéme Livre. L'Auteur commence d'abord par expoſer les ſignes de la groſſeſſe, après quoi il répréſente aux femmes enceintes l'obligation où elles ſont de ſe ménager. Il leur donne là-deſſus cinq regles importantes. La premiere, d'obſerver une grande continence; faute de quoi elles courent riſque de détruire le fruit qu'elles portent. La ſeconde, de fuir la mélancholie & toute ſorte de chagrin; La troiſiéme, de ne regarder que des objets agréables. Il eſſaye d'expliquer ici comment

l'imagination d'une femme enceinte peut imprimer fur fon enfant certaines marques, fans que ces marques s'impriment fur la mere. Pour le donner à entendre, il fe fert de la comparaifon de l'arbre, qui étant d'une fubftance plus dure que les fruits qu'il porte, eft à l'épreuve des grêles & des vents, tandis que les fruits n'y réfiftent pas. Il conclut delà que la femme enceinte doit éviter avec grand foin, de rien regarder qui puiffe déranger l'ordre que la nature à coutume de fuivre dans la formation du fœtus. Quel eft cet ordre? Le voici, felon lui: La nature, dit-il, fabrique premieremenr les vifceres & toute la charpente du corps; elle vient enfuite aux membres, & y envoye du fang; puis elle travaille à la chair & aux nerfs, enfuite au vifage, fçavoir au front, aux yeux, à la bouche,

Ce que c'eft que la Callipédie de Claude Quillet.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

&c. après quoi elle étend la peau sur le corps. Cet ordre aureste, est une pure imagination.

La quatriéme Regle qu'il donne aux femmes enceintes, est de fuir les danses & tous les grands mouvemens, comme le recommande aussi M. de Sainte-Marthe, principalement dans les commencemens de la grossesse, & sur la fin. La cinquiéme, de n'être point dans un trop grand repos; parce que le repos excessif accumule les humeurs, & étouffe par cet amas, la chaleur naturelle. La sixiéme, dans les beaux jours, de se promener doucement en carrosse, le long du Cours vers les bords de la Seine, & en hyver, quand il y a quelque beau rayon de Soleil, de faire quelques visites. La septiéme, lorsque le neuviéme mois approche, de pourvoir à ce qui

est nécessaire pour l'accouchement; de s'assurer sur-tout, d'une habile Sage-femme. Voilà pour ce qui regarde les femmes enceintes ; les avis suivans concernant les nouvelles accouchées. *Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.*

Le premier avis que M. Quillet leur donne, c'est de prendre garde, lorsque l'enfant est né, qu'on ne le serre point trop par les bandes qu'on lui met, & cela de peur de lui donner quelque mauvaise figure. Ne voit-on pas souvent, dit-il, qu'à force de presser par ces bandes, la poitrine & les côtes d'un enfant, on en fait un bossu ?

Le second avis, est d'employer tous les soins possibles pour empêcher l'enfant d'être marqué de la petite vérole. M. Quillet recommande pour cela, de pratiquer tout ce que Scevole de Sainte-Marthe ordonne là-dessus

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

dans sa *Pédotrophie*.

Il termine là son troisiéme Livre, en témoignant qu'il auroit dessein de donner quelque jour, un Ouvrage sur l'union qu'il convient de faire de la beauté du corps avec celle de l'ame ; mais il dit qu'un Ouvrage de cet importance demande un autre siécle que celui où il écrit ; siécle, s'écrie-t-il, où la vertu est inconnuë, où la pudeur est bannie, & où l'on ne trouve presque personne qui aime le *bon & l'honnête*. * Il attribuë ce malheur à la guerre, & souhaite la paix, comme l'unique reméde à une telle dépravation.

Le quatriéme Livre commence par une vive description de la misere de l'homme pendant

* *Quippe hodie virtutis amor studiumque pudoris*
Exulat, apparetque ullus vix cultor honesti.

les premieres années; viennent ensuite, diverses regles pour former l'esprit des enfans lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Ces regles sont au nombre de cinq.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Premiere regle : Lorsque les enfans commencent à balbutier, leur inspirer d'abord la crainte du Souverain Etre, & quand le tonnerre gronde, profiter de cette occasion pour leur inspirer cette crainte.

Seconde regle. Les empêcher d'avoir de la haine contre personne, & les porter à honorer leurs peres, leurs meres, tous leurs proches, tous les Magistrats, & toutes les Puissances.

Troisiéme regle : Lorsque leur esprit est plus ouvert, les mettre à l'étude des belles lettres, leur faire apprendre les langues, & sur-tout la langue Françoise.

Quatriéme regle : Les mettre

91 *Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.*

en même temps, à l'étude de l'Histoire; mais se garder de leur faire lire des Romans; lecture qui ne renferme rien d'utile, & qui ne sert qu'à faire perdre le temps aux jeunes gens : Ne les point priver cependant de la lecture des Poëtes; celle-cy, lorsqu'on les choisit bien, renfermant d'excellentes leçons de vertu, & d'autant plus excellentes, qu'elles sont données d'une maniere agréable.

Cinquiéme regle : Quand les enfans commencent à entrer dans un âge plus mûr, leur donner quelque teinture de Philosophie, exciter leur curosité 1°. sur la question, si c'est le Soleil ou la Terre qui tourne. 2°. Sur la maniere dont les élémens composent les différens êtres, comme les pierres, les métaux, les plantes, les poissons, les oiseaux, les quadrupedes; mais principale-

ment leur faire confidérer ce que c'eft que l'homme, ce chef-d'œuvre de la Nature, leur faire comprendre comme c'eft un petit monde, où fe paffent les mêmes chofes que dans le grand. Notre Auteur defcend ici dans un détail fingulier : Il prétend que la tête répréfente le Ciel où réfide le Tout-puiffant; que les cinq fens répréfentent les Anges qui font autour du Trône de Dieu; Que comme les Anges exécutent tout ce que Dieu leur commande, les cinq fens font de même, tout ce que la tête exige d'eux; que le cœur eft dans l'homme ce qu'eft le Soleil dans l'Univers; Que comme le Soleil brûle quelquefois la terre par fa chaleur, de même le cœur nous brûle quelquefois, lorfqu'il vient à être enflammé de colere, ou de quelque paffion déréglée d'amour. M. Quillet n'en demeure pas

Ce que c'eft que la Callipédie de Claude Quillet.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

là, il compare le ventre qui se décharge de ses superfluités, à la Mer qui fait des inondations, & les vapeurs qu'il dit s'élever du ventre à la tête, puis tomber sur tout le corps en maniere de sueurs, aux vapeurs qui s'élevent de la terre, & qui ensuite tombent en pluyes.

De la considération du corps, il passe à celle de l'esprit; le point principal, à ce qu'il remarque, est que l'homme connoisse son ame, & qu'il sçache que cette ame est l'image de Dieu; qu'elle est spirituelle & exempte de toute matiere; qu'en cas qu'elle soit répanduë dans tout le corps, & qu'elle le gouverne, elle n'est point confonduë avec lui, & qu'elle est immortelle : Que c'est ainsi que Dieu qui gouverne le monde, & qui y est répandu, n'en contracte rien de matériel, & demeure éternel.

M. Quillet conclud de-là que l'homme, persuadé, comme il le doit être, qu'il est l'image de Dieu, doit soupirer uniquement pour une autre demeure que celle-ci ; mépriser tous les plaisirs, tous les honneurs, toutes les richesses qui se présentent à ses yeux, & ne songer qu'à l'acquisition de la vertu pour en mériter les récompenses.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Il ajoûte que ce n'est pas assez d'être vertueux pour soi-même, mais qu'il faut se rendre utile aux autres hommes ; que l'homme est né pour la societé, & qu'ainsi on doit examiner à quoi l'on est propre ; si l'on a du talent pour les Armes, pour les Sciences, pour les Arts ; & en cas qu'on choisisse le parti des Armes, bien prendre garde aux écueils où cette profession expose par rapport aux mœurs ; enfin qu'on doit mettre son principal soin à

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

cultiver son esprit, & pour cela considérer attentivement les différens genies des Peuples, leurs coutumes, leurs manieres de vivre, leurs vices, & leurs vertus.

M. Quillet prend ici occasion de décrire les différentes mœurs des Nations ; il commence par l'Italie & par l'Espagne, puis il vient à la France dont il blâme la légéreté, mais dont il louë la bravoure, & plusieurs autres excellentes qualités. Il remarque qu'il n'y a point de Peuple qui soit plus attaché à son Roy, que le François, & point de Royaume où les Princes Etrangers soyent mieux reçus qu'en France lorsqu'ils sont malheureux, point de Royaume non plus, où le mérite étranger soit mieux reconnu lorsqu'il s'agit du choix de quelque Ministre; sur quoi il cite le Cardinal Mazarin, auquel

il donne les plus grands éloges. Il louë ensuite dans les François, l'amour qu'ils ont pour ses Sciences. Puis il vient aux Anglois, & déclame vivement contre cette Nation, par rapport au peu d'égard qu'elle a pour ses Rois, au peu de respect qu'elle témoigne pour les Loix les plus inviolables, & à la liberté odieuse que chacun s'y donne de faire le Prophete. Il louë au reste, les Anglois sur leur habileté dans la Navigation, en quoi il avouë qu'ils ont un mérite supérieur.

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

Il passe de-là aux Allemans; & dit que l'honneur & la gloire de l'Empire semblent particulierement attachés à cette Nation; Que la bonne foy regne chez elle, que les ruses & les tromperies y sont inconnuës; mais ce qui diminuë un peu de ces éloges, c'est qu'il ajoûte qu'il ne sçait si cette bonne foy &

Ce que c'est que la Callipédie de Claude Quillet.

cette ſincerité ne viennent point de ce que ces peuples tenant de la groſſiereté de leur climat, ne ſont pas aſſez ſubtils pour être capables de ruſes; ou de ce que beuvant beaucoup, comme ils font, l'excès du vin leur émouſſe l'eſprit; il avouë cependant, que tous ne boivent pas juſqu'à cet excès, il reconnoît qu'il y en a parmi eux, qui excellent admirablement dans les Arts, & que c'eſt à cette Nation qu'eſt dûë la fabrique des canons & autres inſtrumens de guerre; que c'eſt à elle que ſont dûs les caracteres de l'Imprimerie.

Il paſſe de-là aux Danois, aux Polonois, aux Suiſſes, & veut qu'un jeune homme parcoure tout de même, ces Nations pour s'inſtruire; mais qu'après avoir paſſé un certain âge à voyager, il prenne un parti ſtable, & profite de ce que ſes voyages lui auront

appris pour la conduite de sa vie.

Ce que c'est que la Calipédie de Claude Quillet.

Il recommande ici au jeune homme de faire succeder à ses voyages la lecture des Historiens, & de fréquenter des personnes éclairées, dont la conversation puisse lui être profitable. Il prend de-là occasion de déclamer contre ces peres négligens qui permettent à leurs enfans de voir toutes sortes de compagnies. Mais comme ce qu'il a remarqué jusqu'ici, ne regarde que les jeunes hommes, il introduit la Muse Calliope, qui lui dit que les jeunes filles ne méritent pas moins qu'on prenne soin de leur éducation, & qui lui réprésente que si leur sexe les exclud des emplois, elles n'en sont pas moins pourvûës d'esprit, & que c'est trop les ravaller que de les borner à la quenoüille & au fuseau.

Voilà pour ce qui regarde les

Ouvrages en queſtion, ſçavoir la Pédotrophie de Scévole de Sainte-Marthe, & la Callipedie de Claude Quillet, deux morceaux qui ſont des chefs-d'œuvre de Poëſie; mais ce n'eſt pas de Poëſie qu'il s'agit. Je viens à préſent au deſſein que je me ſuis propoſé dans cette Orthopédie.

Plan de cette Orthopédie.

Plan de cette Orthopédie. Il eſt non-ſeulement permis d'avoir ſoin de la bonne grace du corps, mais ce ſoin, pourvû qu'il ſoit renfermé dans certaines bornes que la raiſon preſcrit, & que chacun connoît aſſez, doit être recommandé. Nous ſommes nés les uns pour les autres; il faut évitet d'avoir rien de choquant, & quand on feroit ſeul dans le monde, il ne conviendroit pas de négliger ſon corps au point de le laiſſer devenir dif-

forme; ce feroit aller contre l'intention même du Créateur. C'eft fur ce principe qu'eft fondée cette Orthopédie. Je fuppofe que les parens ne font pas tous comme cette bizarre mere, qui voyant de très-belles dents à une jeune fille qu'elle avoit, lui fit arracher les plus belles, de peur que la jeune perfonne n'en tirât vanité, & que ce ne fût un obftacle * à fon falut. Ce procédé me rappelle celui d'une autre mere auffi infenfée, qui ayant une fille extrémement bien faite, l'exhortoit fans ceffe, à pancher la tête, à avancer le col, & à marcher les pieds en dedans, lui difant pour raifon, qu'il falloit éviter de plaire au monde.

Plan de cette Orthopédie.

J'efcris pour des parens plus raifonnables. Le Traité que je

* *Cours d'Opérations de Chir. par feu M. Dionis.*

Plan de cette Orthopédie. leur présente, & où je me propose d'enseigner divers moyens simples & faciles pour prévenir & pour corriger dans les enfans, les difformités du corps, contient quatre Livres.

Le premier, est une introduction aux trois autres, & renferme une notion générale de l'extérieur du corps.

Le second a pour objet l'art de prévenir & de corriger en particulier, les difformités de la taille par rapport au tronc du corps; dans lequel je comprends aussi la tête, mais seulement eu égard à la maniere de la tenir; car pour la forme de la tête, pour la chevelure, & pour le visage, ce sont trois articles qui n'ont rien de commun avec la taille, & dont je traite à part.

Le troisiéme Livre, concerne les difformités des bras, des mains, des jambes & des pieds.

Il s'agit de celles de la tête dans le quatriéme ; ſçavoir premierement, des difformités de la tête proprement dite ; ſecondement, de celles des cheveux ; troiſiémement, de celles du viſage. *Plan de cette Orthopédie.*

Je conſidére le viſage d'abord en général, pour ce qui concerne la mine ; puis en détail pour ce qui concerne les différentes parties qui le compoſent, dont les unes ſe préſentent d'elles-mêmes, comme le Front, les Sourcils, les Paupieres, les yeux, le Nez, les Joües, les Oreilles, les Lévres, le Menton, la Peau ; & dont les autres ſont moins apparentes, comme les Gencives, les Dents, & la Langue.

Je parle de ce dernier organe par rapport au Mutiſme, au Bégayement, ou Bredoüillement, & autres vices ſenſibles de la

Plan de cette Ortho-pédie.

Langue pour ce qui regarde la parole.

Je ne confidere dans tous ces articles, que les défauts extérieurs, je veux dire ceux qu'on ne fçauroit cacher, & qu'il eft en même temps au pouvoir des peres & des meres de prévenir & de corriger dans leurs enfans, par les moyens que j'enfeigne ici. Quand je parle, par exemple, des vices qui concernent les yeux, ce n'eft pas pour enfeigner de quelle maniere on guérit une goute fereine, ou comment on abbat une cararacte; ces chofes demandent des traitemens où il faut toutes les lumieres de la Médecine, & toute la dextérité de la Chirurgie, mais c'eft pour montrer aux parens, ce qu'ils peuvent pratiquer eux-mêmes à l'égard de leurs enfans, afin de leur conferver ou de leur rendre la

vûë droite, & le regard agréable, de les empêcher de loucher, de clignoter, &c. *Plan de cette Orthopédie.*

Lorſque tout de même, je parle de l'oreille, ce n'eſt point pour enſeigner à guérir une ſurdité; mais comment il faut ſe conduire pour procurer ou pour conſerver à une oreille, la perfection extérieure qu'elle doit avoir, comme d'être bien couchée, bien plaquée, &c.

J'enviſage premierement les parties dans leur perfection naturelle, & j'enſeigne à les maintenir dans cet état de perfection; puis je les conſidére par rapport aux difformités auſquelles elles peuvent être ſujettes, & jenſeigne à corriger ces difformités, depuis celles qui attaquent la taille & le viſage, juſqu'à celles qui attaquent les ongles & les cheveux.

Je débute d'abord, (ainſi que

je l'ai dit, & qu'on le va voir) par une notion générale de l'extérieur du corps. C'eſt une eſpece d'inventaire que je fais de toutes les parties dont je dois parler dans la ſuite ; mais avant que d'y venir, voici quelques additions qu'il convient de faire.

V.

Additions. Nous avons dit à la page quatriéme du Livre premier, que la paupiere inférieure eſt immobile ; il faut ajoûter le mot de *preſque*, & voir ſur cela ce qui a été remarqué dans le Livre quatriéme en parlant des paupieres, pag. 105. & 106. où nous avons montré que la paupiere inférieure eſt véritablement mobile.

A la page 7. du même Livre premier, où il eſt parlé du nez, il eſt dit que l'épine du nez eſt une partie toute oſſeuſe ; qu'à

cette épine eſt attaché un cartilage qui va juſqu'au bout du nez ; que ce cartilage s'appelle l'Acromion, ou globe du nez, & vulgairement les narines. Il faut ajoûter, qu'aux deux côtés de l'Acromion, ſont deux autres cartilages qu'on nomme les aîles du nez, & que ces aîles ſont ce qu'on appelle les narines. *Additions.*

Même Livre premier encore, à la page 47. il eſt dit que les yeux doivent être grands, & bien fendus, il faut après cela ajoûter que le nez en général, doit être un peu long & médiocrement ouvert.

A la page 88. ligne 22. il eſt dit en parlant des enfans qui panchent la tête ; que ſi ce panchement de tête ne vient pas tout-à-fait de négligence, & qu'il ſoit conſidérable, on peut y rémédier par le moyen d'un bandage, &c. Mais comme il ne s'agit pas ici

Additions. de toute forte de panchement de tête, mais de celui qui fe fait en devant, il faut fpécifier ce panchement, & ajoûter que fi ce panchement de tête en devant, ne vient pas tout-à-fait de la négligence des enfans, & qu'il foit confidérable, on y peut rémédier par le moyen d'un bandage, &c.

A la page 60. il eft dit que la tête eft pofée fur l'épine comme fur un pivot, il faut ajoûter qu'elle eft pofée fur l'épine comme fur un pivot, par rapport à la premiere vertebre. La même exactitude demande qu'on faffe la même addition à la page 83. ligne 16.

Dans le Livre fecond, à la page 72. lig. 7. il eft dit, en parlant de cette chaife particuliere pour les enfans, qu'on n'y voit point de creux, comme aux chaifes de paille ordinaires, & que la vis qui empêche le creux, ne

paroît pas, à moins qu'on ne renverse la chaise, *il faut ajoûter*, ou qu'on ne la souleve. *Additions.*

Pag 114. lig. 8. Après plusieurs rémédes que j'ai proposés auparavant pour le Goëtre, j'ai dit qu'on peut employer aussi le reméde suivant, qui est de prendre quatre petits morceaux de drap de diverses couleurs, excepté le verd, un peu d'éponge & une douzaine de cloportes; que les morceaux de drap doivent être chacun du poids d'une once, & l'éponge de deux; qu'il faut calciner tout cela, & quand on l'aura bien réduit en cendres, le partager en quatre doses égales, pour être prises en quatre jours, une chaque matin à jeun dans un œuf frais, &c.

Au lieu de dire que les morceaux de drap doivent être chacun du poids d'une once, & l'éponge de deux, il faut dire que

Addi-tions. les morceaux de drap doivent être chacun du poids d'ungros, & l'éponge d'autant.

Dans le quatriéme Livre, Tome 2. page 195. ligne 1. en parlant d'une poudre de Talc, bonne pour le teint, laquelle doit être mise à la cave dans un vaisseau de verre ou de fayance, il est dit qu'il faut l'y laisser jusqu'à ce qu'elle se réduise d'elle-même en eau. *Il faut ajoûter.,* ou que du moins elle paroisse bien baignée d'eau.

Même pag. Il est dit qu'il se fait une autre poudre de Talc qui n'a pas moins de vertu pour l'embellissement du teint, qui est de prendre une douzaine de limaçons à coquille, de les mettre dans une terrine avec trois onces de poudre de Talc, & de les laisser dans cette terrine jusqu'à ce qu'ils ayent dévoré la poudre, ou la plus grande partie, puis de

les distiller. *Il faut ajoûter*, que les limaçons n'étant pas toujours également affâmés, il est à propos d'en changer jusqu'à ce qu'ils dévorent la poudre, ce qui ne va gueres à plus de trois jours, & que si passé ce temps-là, ils ne la dévorent pas, c'est une marque qu'ils ne sont pas bons, & qu'il en faut d'autres. *Additions.*

Même Livre quatriéme, à la page 16. il faut ajouter qu'il y a quelquefois deux rangs de cils l'un sur l'autre, & ensuite lire ces mots, sçavoir que deux sourcils l'un sur l'autre sont difformes sans être incommodes, mais qu'il n'en est pas de même des deux rangs de cils dont il s'agit, qu'ils sont difformes, & très-incommodes tout ensemble, * parce qu'ils pi-

* *Est affectus quo duo vel tres pilorum ordines in extremitate palpebrarum enascuntur, atque continuè pungendo dolorem, pruritum aliasque in oculis molestias excitant.*

Additions. cotent l'œil, ce qui y cauſe de la douleur, & les fait larmoyer; cette douleur même & ce larmoyement peuvent faire beaucoup de tort à l'œil, c'eſt pourquoi on n'y ſçauroit rémédier trop tôt. Mais comment y rémédier? c'eſt de tirer avec des pincettes bien fines, ces petits poils, de maniere qu'on ne laiſſe que le rang qu'il faut. Ils obéiſſent aiſément quand l'enfant eſt bien jeune, pourvû qu'on les tire adroitement, car il faut y aller d'une main extrémement legere.

Quand on les a tirés, on prend une demi-once de beurre bien frais, on y mêle une dragme de fiel de brochet, deux ſcrupules de tutie, & trois ou quatre grains de camphre, puis on en frotte les paupieres un grand nombre de fois, pour empêcher les cils de recroître. Sinon l'on

recommence

recommence, comme auparavant, à tirer les cils avec des pincettes, ce qui ne va gueres qu'à deux ou trois fois. *Additions.*

NOUS AVONS divifé cette Préface en cinq articles; le premier, comme nous l'avons vû, eft l'application du titre d'*Orthopédie*; le fecond & troifiéme, l'extrait de la *Pédotrophie* de Sainte-Marthe, & de la *Callipedie* de Claude Quillet; le quatriéme, le plan que nous nous fommes propofé dans cette *Orthopédie*; & le cinquiéme enfin, quelques additions qu'il eft à propos de faire dans cette même Orthopédie, pour une plus grande exactitude.

Nous aurions pû ajoûter quantité d'autres articles, fi nous n'avions fongé qu'à groffir une Préface; & il ne nous auroit pas été difficile d'y joindre force lieux communs fur ce que c'eft que les difgraces du corps aufquelles

l'homme a le malheur d'être ſujet ; mais nous avons crû devoir nous contenter du néceſſaire, ſans nous répandre en raiſonnemens vagues & inutiles, qu'une matiere, comme celle-ci, ne comporte pas ; en un mot, nous avons crû que nous ne devions point faire une Préface uniquement pour faire une Préface.

Fin de la Préface.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce premier Tome;

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table des Articles du premier Tome.

ERRATA

de la Préface de l'Orthopédie.

Page xxvi. lig. 3. Qu'on en gliſſe même guelques goutes dans ſes oreilles, *liſez*, Qu'on lui en gliſſe même quelques goutes dans les oreilles.

Pag. lii. lig. 12. Il commence par célébrer dans ſon Epître Dédicatoire, les loüanges du Cardinal, *liſez*, Il célébre d'abord dans ſon Epître Dédicatoire, les loüanges du Cardinal.

Pag. lxx. lig. 17. qu'en cas, *liſez*, qu'encore.

Pag. lxxii. lig. 7. M. Quillet prend ici occaſion, de décrire les différentes mœurs des Nations, il commence par l'Italie, *liſez*, M. Quillet décrit ici les différentes mœurs des Nations, il débute par l'Italie.

Pag. LXXXVII. lig. 12. A la page 16. *lisez*, à la page 116.

Même pag. LXXXVII. à la citation qui est à la marge inferieure, ligne 4. de la citation, après le mot *excitant*, *lisez*, Zuinger. Theatr. Prax. Medic.

Pag. LXXXIX. lig. 7. L'application, *lisez*, l'explication.



L'ORTHOPEDIE.



L'ORTHOPÉDIE
OU
L'ART
DE PREVENIR
ET DE CORRIGER
DANS LES ENFANS,
LES DIFFORMITEZ DU CORPS.

LIVRE PREMIER.

Notion générale de l'extérieur du Corps.

LE Corps humain se divise en Tronc & en Branches. Le Tronc a pour Souche l'épine du dos, & comprend trois cavités; sçavoir,

1°. la Tête, que les Anatomiſtes appellent *ventre ſupérieur*, & qui eſt poſée ſur la colomne du col; 2°. la poitrine, que les mêmes Anatomiſtes appellent *ventre moyen*; 3°. le ventre proprement dit, qu'ils nomment *ventre inférieur*.

Les Branches ſont les Bras & les Jambes. Je ne détaillerai ces parties que par rapport à l'extérieur ſeulement. Elles ſe diviſent chacune en pluſieurs autres, dont les unes ont des noms connus de tout le monde, & quelques autres des noms moins connus. Je les nomme & les décris toutes par ordre, ce qui ſert d'introduction à l'Ouvrage.

LA TESTE,

Premiere partie du Tronc, conſidérée extérieurement.

La Tête, pour commencer par la partie du Tronc, que nous avons nommée la premiere, comprend pour le dehors, le Crâne, la Chevelure & le Viſage.

LE CRANE.

Le Crâne eſt la boëte oſſeuſe qui enveloppe le Cerveau.

LA CHEVELURE.

Par la Chevelure, on entend, non les cheveux ſeulement, mais toute cette partie de la Tête où naiſſent les cheveux, c'eſt-à-dire le deſſus, les côtés & le derriere de la tête. Le deſſus de la Tête commence où finit le haut du front; on l'appelle *Synciput*, & le derriere de la Tête ſe nomme l'*Occiput*. Aux côtés de la Tête, entre les yeux & les oreilles, ſont deux parties nommées les *Tempes*, qui font portion de l'Occiput. L'os des Tempes eſt le plus foible de tous ceux de la Tête, ce qui eſt cauſe que les playes dans cet endroit, ſont mortelles. On prétend que ces parties ſont appellées Tempes, du mot latin *Tempora*, qui ſignifie Temps, parce qu'elles indiquent l'âge de l'homme. Les cheveux des perſonnes

âgées blanchissant premiérement dans ces endroits-là, ce qui cependant ne se vérifie pas dans tous les pays ; y ayant des peuples dont les cheveux, s'il en faut croire certains Historiens, sont blancs dans la jeunesse, & noirs dans la vieillesse.*

LE VISAGE.

Le Visage est l'assemblage des parties qui composent le devant de la Tête, telles que le front, les sourcils, les paupieres, les yeux, le nez, les oreilles, les jouës, les lévres & le menton ; à quoi j'ajoûte la peau, dont ces parties sont recouvertes.

LE FRONT.

On appelle *Front*, cette avance qui est au-dessus des sourcils, laquelle commence aux cheveux. C'est le sentiment commun des

* *Ctesias rapporte que ceux des Pandores qui habitent les vallons, ont cela de particulier, que pendant leur jeunesse, leurs cheveux sont blancs, & que dans la vieillesse ils sont noirs.*

Anatomiſtes, qu'elle ſe nomme ainſi du mot grec *Fren*, qui ſignifie *eſprit, penſée*, ou de *Fronein*, autre mot grec qui ſignifie *raiſonner*, *avoir de la raiſon*, parce que c'eſt principalement ſur le front, que l'on connoît quand l'homme penſe; mais il ne faut pas beaucoup compter ſur ces étymologies.

LES SOURCILS.

A l'extrémité la plus baſſe du front, s'éléve, de chaque côté, un petit amas de poils rangés en forme d'arc, qu'on nomme les Sourcils, parce qu'ils ſont au-deſſus d'une partie de l'œil, qu'on nomme les *cils*, enſorte que *Sourcil* eſt la même choſe que *Surcil*, ainſi que le fait voir le mot latin *Supercilium.*

La partie des Sourcils qui eſt du côté du nez, s'appelle la *tête des Sourcils*; & l'autre, la *queuë des Sourcils.* L'eſpace entre les deux Sourcils, eſt nommé l'*Entrecil.*

LES YEUX.

Les Yeux, à l'extérieur, font compofés de plufieurs parties : Les deux peaux que l'on voit deffus & deffous, fe nomment les paupieres. La paupiere fupérieure eft mouvante, l'inférieure eft immobile. Elles ont un petit bord garni de poils ; ce petit bord s'appelle *Tarfe*, & les poils qui y font attachés, fe nomment les *Cils*.

Les *Tarfes* ont chacun, du côté du nez, une petite ouverture par où fortent les larmes, ces ouvertures s'appellent *points lacrymaux*. Les paupieres s'uniffent vers le nez, & au côté oppofé. Cette union forme un angle de chaque côté ; l'angle du côté du nez s'appelle le grand angle de l'œil, & l'autre le petit angle.

Sous les paupieres, en-dedans, eft renfermé un corps rond & poli, qui eft ce qu'on apelle *l'Oeil*, ou le *globe de l'Oeil*. Ce qui paroît de ce globe eft blanc, avec un point au milieu. Cette partie blanche s'ap-

pelle le *blanc de l'Oeil*, ce blanc eſt une tunique qu'on nomme la *tunique conjointe*, à cauſe qu'elle joint enſemble, toutes les parties de l'Oeil. On découvre au point du milieu un cercle nommé l'Iris, à cauſe de ſes couleurs; ce qui eſt au centre de ce cercle, eſt une ouverture dans les tuniques de l'œil, laquelle ſe nomme *la Prunelle.*

LE NEZ.

Le milieu du viſage eſt une partie éminente qu'on nomme *le Nez*, laquelle eſt l'organe externe de l'odorat. Le nez ſe diviſe en pluſieurs parties; le deſſus qui eſt entre les deux yeux; un peu plus haut, s'appelle la *racine du Nez*; ce qui eſt d'abord après, s'appelle l'*épine du Nez.* C'eſt une partie toute oſſeuſe. A cette épine eſt attachée un cartilage, qui va juſqu'au bout du nez. Ce cartilage s'appelle l'*Acromion*, ou globe du Nez, & vulgairement les Narines. Ces Narines ſont ſéparées par une petite cloiſon charnuë, appellée la *colomne du Nez.* Au-

deſſous de cette colomne, eſt creuſé une eſpece de rigole, qui ſépare la lévre ſupérieure en partie droite & en partie gauche ; cette rigole ſe nomme le philtre.

LES OREILLES.

L'Oreille extérieure ſe diviſe en partie ſupérieure, & en partie inférieure. La ſupérieure eſt beaucoup plus large que l'autre. Elle ſe nomme *Pinna*, autrement *Aile*, ou *Aileron*. L'inférieure s'appelle *Fibra* ou *Lobe*. Le Pinna a pluſieurs parties : Le circuit extérieur qu'on y remarque, lequel touche les cheveux, s'appelle *Helix*, & le circuit qui eſt plus en déça du viſage, ſe nomme *Anthélix*. Entre l'Hélix & l'Anthélix on voit une cavité. Cette cavité ſe nomme la *Nacelle*. Le Pinna a un rebord ou petit cercle, qui s'appelle *Cercle gibbeux*. Ce Cercle gibbeux a une extrêmité proche des Tempes, laquelle s'enfonce du devant au dedans, & qui s'appelle extrémité gibbeuſe.

Dans l'Helix, paroît un demi-

cercle qu'on nomme *la faucille.* Après cette faucille eſt une concavité nommée la coquille. Sous la coquille eſt une autre cavité ſituée au milieu de l'oreille, laquelle va juſqu'au *tympan*, on la nomme l'*Alvéole*, ou la *Ruche*.

Le Fibra, autrement le Lobe, ſe diviſe en partie ſupérieure, & en partie inférieure. La ſupérieure s'appelle le *Prolobe*; l'inférieure, qui eſt molle & pendante, s'appelle l'*Antilobe*. C'eſt l'endroit où ſe mettent les pendans d'oreilles. Près de la jouë paroît à l'oreille, une petite éminence plate, & mi-ronde, que l'on nomme *Hircus;* laquelle, quand on la preſſe contre l'ouverture de l'oreille, fait comme l'office de couvercle, & bouche exactement cette ouverture.

LA BOUCHE.

Entre les deux jouës, eſt une cavité nommée la *Bouche*, compoſée en dehors, de deux parties, qu'on appelle les *Lévres*; l'une ſupérieure, l'autre inférieure. Elles ſont l'entrée

de la Bouche. La partie extérieure des Lévres s'appelle *Prolabium*, & le bord qui eſt de couleur rouge, ſe nomme *Proſtomia*. Les deux extrémités de la Bouche qui ſont la réunion des deux lévres, ſe nomment les coins de la bouche ; la Bouche comprend deux parties, qu'on appelle *les machoires* ; l'une ſupérieure, l'autre inférieure, toutes deux garnies de petits os, qu'on nomme les *Dents*. La machoire inférieure s'étend depuis les deux oreilles juſqu'au menton incluſivement.

LE MENTON.

Le Menton eſt la partie antérieure de la machoire inférieure. Il a au-deſſous, une partie charnuë qui approche du col. Cette partie s'appelle *Bucculé*, ou petite gorge.

LES DENTS.

A la machoire ſupérieure, & à l'inférieure, le long des gencives, eſt une rangée de petits os blancs & durs, médiocrement longs & lar-

ges, qui font non-feulement l'ornement de la bouche, mais qui fervent à macher les alimens, & aident à la prononciation. On les nomme les Dents. Dans l'âge parfait, il y a ordinairement trente-deux Dents; fçavoir, feize à chaque machoire. De ces trente-deux Dents, il y en a huit en devant; fçavoir, quatre en haut, & quatre en bas; on les nomme *incifives*, ou *trenchantes*, à caufe de leur fonction, qui eft de trencher ou couper les alimens folides. On les appelle auffi *Dents joyeufes*, parce que ce font celles qui paroiffent le plus lorfque l'on rit.

Après les Dents incifives, il s'en trouve quatre fort aiguës, nommées canines, deux en haut, & deux en bas. On les nomme canines, parce qu'elles font pointuës comme des Dents de chien; celles d'en haut ont le nom d'*œilleres*, parce qu'elles font fituées au-deffous des yeux.

Ces Dents canines font fuivies de vingt autres Dents; dix en haut, & autant en bas; cinq à chaque côté, lefquelles font appellées molaires, parce qu'elles font comme l'office

de meules, à l'égard des alimens durs. Ce nombre fait, en tout, trente-deux Dents. Les quatre dernieres Dents molaires ; sçavoir, les deux d'en haut, une à chaque côté, & les deux d'en bas, une aussi à chaque côté, se nomment vulgairement *Dents de sagesse ;* parce qu'elles ne viennent gueres que dans la maturité de l'âge.

Après avoir parlé des parties extérieures de la Tête, l'ordre nous conduit à parler de celles de la Poitrine.

LA POITRINE.

Seconde partie du Tronc.

La partie qui est après la Tête ; & qui fait comme la forme d'un coffre, tant en devant, qu'à côté & en arriere, s'appelle la Poitrine. La colomne sur laquelle la Tête est posée, & qui est le commencement de cette Poitrine, s'appelle le *Col.*

LE COL.

Le Col eſt regardé comme une portion de la Poitrine, parce qu'à proprement parler, il en eſt le commencement, & que les principales parties qu'il renferme, dépendent de la poitrine. Il eſt appellé *Col*, parce qu'il eſt comme une colline ſur laquelle la tête eſt élevée. La partie la plus baſſe du Col en devant, s'appelle la *gorge*, ou le *goſier*. La partie ſupérieure, auſſi en devant, comprend une éminence qu'on appelle *la pomme*, & avec le vulgaire *le morceau d'Adam*. Cette éminence fait portion d'un tuyau nommé *Larynx*, qui ſert d'inſtrument à la voix, lequel s'avançant par devant, forme cette éminence ou groſſeur qui paroît plus aux hommes qu'aux femmes, parce que les femmes ont en cet endroit, de groſſes glandes, qui leur rendent le Col plus arrondi, & la gorge plus pleine. Quand on mange ou qu'on boit, il arrive que cette groſſeur monte & puis deſcend. La cauſe de ce

mouvement eſt que lorſque nous avalons quelque choſe, la deſcente de l'aliment oblige le Larynx, par une méchanique néceſſaire, à s'élever alors, ce qui facilite la chûte de cet aliment dans l'eſtomach.

Le derriere du Col, autrement la partie poſtérieure, s'appelle le *cervix;* le haut du cervix eſt appellé l'*ophia*, mot purement grec. Le milieu du cervix ſe nomme *la nuque*, ou *la foſſe;* & le bas, *épomis*, autrement *le chignon du Col;* on l'appelle *épomis*, parce qu'il eſt au-deſſus d'une partie qu'on nomme l'*épaule*, laquelle ſe dit en grec *omos*, *épi* étant une prépoſition grecque qui ſignifie *deſſus*, enſorte qu'*épomis* ſignifie *qui eſt au-deſſus de l'épaule.*

Les côtés ſupérieurs du Col, ſous les oreilles, s'appellent les *parotides.* Ces parotides ſont des glandes qui boivent les humidités du cerveau. Le côté moyen ſous les parotides, s'appelle *Trrhra*, & le côté inférieur, *Paralophia.*

A la baſe du Col en devant, paroiſſent deux parties, l'une à droite, l'autre à gauche, qui font deux demi-

cercle joints ensemble, ces parties s'appellent les Clavicules.

DES CLAVICULES.

Ce sont deux petits os qui ferment la voute de la poitrine par en haut; on les appelle *Clavicules*, du mot latin *clavis*, clef, parce qu'elles sont comme la clef de cette voute.

Aux Clavicules commence le coffre ou la voute de la poitrine. Ce coffre où cette voute se termine derriere les fausses côtes inclusivement. La partie antérieure de la poitrine, est appellée proprement *la poitrine*. Le haut de cette partie antérieure, s'appelle *les Clavicules*, dont nous venons de parler. Le milieu au-dessous, se nomme le *Sternum*.

DU STERNUM.

Le *Sternum* est un os plat, couché au milieu des côtes par-devant, c'est où aboutissent les côtes. Le mot de *Sternum* signifie en grec *fermeté d'entendement*, & vient, à ce

qu'on prétend, de ce que quelques Auteurs Grecs ont crû que l'entendement résidoit dans le cœur, qui est placé sous le Sternum. D'autres l'ont appellé *Sternum*, c'est-à-dire, *solide & ferme*, parce qu'il fait comme l'office de plancher. D'autres enfin le dérivent du latin *sternere*, qui signifie *étendre*, *coucher*, parce que cette partie est couchée au milieu des côtes. Elle est aussi appellée *bréchet*, du mot *bréche*, qui est le nom d'un marbre fort dur, parce qu'elle est posée comme l'est un marbre sur une tombe, & que quand on fait l'ouverture d'un cadavre, elle se léve de même qu'un marbre de dessus un tombeau.

Au bas du Sternum est une partie cartilagineuse, faite en forme de pointe d'épée; on l'appelle *cartilage xiphoïde*, du mot grec *xiphos*, qui signifie *épée*.

DES AUTRES PARTIES
EXTERIEURES DE LA POITRINE.

La partie antérieure de la Poitrine

ne, se nomme du nom propre de Poitrine, comme nous l'avons remarqué. Les parties latérales sont appellées *péristerna*, c'est-à-dire *autour du Sternum*, Peri étant une préposition grecque qui signifie à l'entour. La ligne osseuse qui est au milieu du dos, & qui le sépare en partie droite & en partie gauche, s'appelle l'*Epine du Dos*, ou autrement, les *Vertebres.*

Les deux parties supérieures du Dos, à côté des vertebres, s'appellent les *palerons*, ou *omoplates*, & vulgairement les Epaules.

Au milieu de la Poitrine, à droite & à gauche, en devant, s'élévent deux éminences charnuës, nommées les *mammelles*, lesquelles sont plus grosses aux femmes qu'aux hommes. Celles des femmes sont composées de corps glanduleux, entretissus d'une infinité de vaisseaux, qui servent à la production du lait. Celles des hommes sont seulement de peau, de chair, & de graisse, & ne peuvent faire du lait; quoiqu'il en sorte quelquefois une humeur qui y ressemble. Il y a néanmoins

des Hiſtoriens qui rapportent que des hommes ont allaité des enfans, comme auroient fait des nourrices. En général les mammelles des hommes, pour être bien faites, doivent être petites, & un peu plates. Celles des femmes doivent être rondes, élevées, & avoir la figure de deux demi-globes, ſéparés l'un de l'autre par un eſpace médiocre.

Les mammelles ont à leur milieu; un petit cercle rougeatre, nommé *Rayon*, ou *Aréole*. Il eſt pâle aux jeunes filles, obſcur aux femmes groſſes & aux nourrices, & noir aux vieilles femmes. Ce cercle a pour centre, une petite avance de chair qu'on nomme le *mammelon*, laquelle eſt d'une ſubſtance fongueuſe & poreuſe; elle paroît quelquefois toute flétrie; mais elle ſe reléve dès qu'on la frotte un peu, ou que l'enfant la ſucce. Elle eſt rouge & petite aux filles, livide & groſſe aux nourrices, & plombée aux femmes ſurannées.

Dans les femmes, les mammelles bien faites, ſont rondes, & ont, comme nous avons dit, la forme

d'un demi-globe. Mais les bonnes mammelles pour l'allaitement des enfans, sont un peu pendantes.

La grandeur des mammelles est différente, selon les pays; les Indiennes & les Siamoises, comme l'on sçait, les ont si longues, qu'elles les jettent par-dessus les épaules, & allaitent leurs enfans derriere le dos. Aux Maldives, comme l'on sçait encore, elles ne sont pas moins longues; mais les femmes les cachent comme une chose honteuse à montrer, & n'osent en prononcer le nom. Il y a des pays où les filles-mêmes les applatissent le plus qu'elles peuvent.

Les mammelles sont différentes, selon les âges; les jeunes filles n'en ont point du tout, il ne leur en paroît que le mammelon; mais elles leur croissent insensiblement, & à l'âge de quatorze ans elles sont formées; elles grossissent jusqu'à dix-huit ans ou environ, & ont de la fermeté jusqu'à trente; mais à quarante-cinq & cinquante ans, elles sont tout-à-fait flétries, & dans la

vieilleſſe il n'y reſte plus que des peaux.

LE BAS-VENTRE.

Troiſiéme partie du Tronc.

Tout cet eſpace qui s'étend depuis le cartilage xiphoïde juſqu'aux cuiſſes, ſe nomme le *Bas-Ventre.* La partie antérieure du Bas-Ventre, s'appelle l'*abdomen;* & la poſtérieure, *le derriere.* La partie ſupérieure de l'abdomen s'appelle l'*epigaſtre*, mot tiré de deux termes grecs, ſçavoir de *épi*, qui ſignifie *deſſus*, & de *gaſter*, qui ſignifie ventre, parce que cette partie eſt au-deſſus des autres régions du ventre; gaſter ſe dit même quelquefois en françois (dans le ſtyle burleſque) pour le ventre ou l'eſtomach, & c'eſt ainſi que l'a employé *la Fontaine* dans la Fable ſuivante, au ſujet des membres révoltés contre l'eſtomach.

» *Je devois par la Royauté*,
» *Avoir commencé mon ouvrage:*
» *A la voir d'un certain côté*,
» *Sire, Gaſter en eſt l'image.*

» *S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent,*
» *De travailler pour lui, les membres se lassant,*
» *Chacun d'eux résolut de vivre en Gentilhomme,*
» *Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.*
» *Il faudroit, disoient-ils, sans nous, qu'il vécût*
» *d'air;*
» *Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme.*
» *Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons*
» *pas.*
» *Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.*
» *Chommons: c'est un métier qu'il veut nous*
» *faire apprendre.*
» *Ainsi dit, ainsi fait, les mains cessent de prendre,*
» *Les bras d'agir, les jambes de marcher.*
» *Tous dirent à Gaster, qu'il en allât chercher.*
» *Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.*
» *Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur,*
» *Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur,*
» *Chaque membre en souffrit, les forces se per-*
» *dirent.*
» *Par ce moyen les mutins virent*
» *Que Gaster qu'ils croyoient oisif & paresseux;*
» *A l'interêt commun contribuoit plus qu'eux.*
» *Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale,*
» *Elle reçoit & donne, & la chose est égale.* &c.

Rabelais dit que *Gaster* est l'inventeur des Arts, voulant faire entendre que la faim désignée par ce

mot qui ſignifie ventre, a fait inventer aux hommes tous les Arts néceſſaires à la vie.

L'Epigaſtre a deux côtés, qui ſe nomment *Hypochondres*, mot grec encore, & qui eſt compoſé de *Upo*, qui ſignifie *deſſous*, & de *chondros*, qui ſignifie *Cartilage*, parce que ces parties ſont placées au-deſſous des cartilages qui ſont aux fauſſes côtes.

La partie moyenne de l'Epigaſtre retient le nom propre d'Epigaſtre.

Le milieu de l'Abdomen s'appelle la *partie Umbilicale*, ou l'*Umbilic*, du mot latin *Umbilicus*. Son centre s'appelle le *Nombril*.

Les côtés de la partie umbilicale, ſe nomme les *Lombes*.

La partie inférieure de l'Abdomen, s'appelle *Hypogaſtre*, mot compoſé du terme grec *Upo*, *deſſous*, & de *Gaſter*, autre mot grec, comme nous l'avons vû ci-devant ; parce que cette partie eſt ſous les deux autres régions du ventre.

Les côtés de l'Hypogaſtre s'appellent les *Iſles*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils ſe terminent au bas d'un os, nommé *Ilium*.

Le bas de l'Hypogaſtre eſt appellé *Pecten*, ou *Pubis*. Il eſt ſitué entre les Iſles, un peu au-deſſous.

Aux deux côtés de la partie inférieure du pubis, ſous les Iſles, ſe fait la jonction des cuiſſes avec le ventre; l'endroit de cette jonction, s'appelle *l'aine*.

La partie poſtérieure du bas-ventre s'appelle le derriere, comme nous avons dit. Le haut du derriere ſe nomme la *poupe*. Immédiatement ſous la poupe, eſt un os qu'on nomme le croupion. Les côtés ſont les lombes, & le bas, les *feſſes*.

Les feſſes ſont deux parties charnuës, ſur leſquelles on s'aſſied. On les appelle feſſes du mot latin *fiſſum*, ou *fiſſile*, qui ſignifie *ſéparé*, à cauſe de la ſéparation qui diviſe ces deux parties; ce qui eſt ſi vrai, qu'autrefois dans l'ancien Blazon l'on appelloit feſſe ce qu'on appelle à préſent *faſce*, parce que la faſce ſépare l'Ecuſſon en deux parts.

La ſéparation des feſſes s'appelle *Raye*. Au bout de cette raye, eſt une ouverture par laquelle ſortent les ſuperfluités du bas-ventre; cette ou-

verture s'appelle l'*anus*, ou le *siége*. L'espace contenu entre le siége & les parties secrettes, s'appelle le *Perinee*.

LES BRAS ET LES JAMBES

CONSIDEREZ EXTERIEUREMENT.

Après avoir parlé du tronc du Corps, il est temps de passer aux branches Ces branches sont les bras & les mains, les cuisses & les jambes.

La partie qui s'étend depuis l'épaule jusqu'au poignet, s'appelle en général, du nom de Bras. Le Bras est composé de deux parties, l'une supérieure, qui va depuis l'épaule jusqu'à la premiere jointure; l'autre inférieure, qui va depuis cette premiere jointure jusqu'à la seconde, c'est-à-dire jusqu'au poignet. La premiere portion se nomme proprement le bras; & la seconde l'avant-bras; mais vulgairement cet avant-bras s'appelle du nom commun de bras.

La premiere jointure qui est l'article où l'on plie le bras, s'appelle le

le coude ; la seconde jointure se nomme le *poignet*, ou le *carpe*. La partie qui est après le carpe ou poignet, & où l'on remarque à l'extrémité, cinq divisions, s'appelle la main. Ces divisions s'appellent les *doigts*. L'espace de la main contenu depuis le poignet jusqu'aux doigts, se nomme le *metacarpe*. Meta est une préposition grecque qui signifie *après*, ensorte que *metacarpe* signifie, *qui est après le carpe*.

Le métacarpe est convexe pardessus, & creux par-dessous; le côté convexe ou bossu, s'appelle le *revers*, ou le dessus de la main; & le côté creux ou concave, s'appelle le plat, ou la paume de la main. Ensuite viennent les doigts, qui ont différens noms: Le premier se nomme le *poulce*; le second, l'*indice*; le troisiéme, le *moyen*, le quatriéme, l'*annulaire*; & le dernier, l'*auriculaire*. Le poulce, en latin *pollex*, s'appelle ainsi, du mot latin *pollere*, qui veut dire *avoir de la force*, parce que ce doigt est le plus fort de tous. L'indice, en latin *index*, est ainsi nommé, parce qu'on s'en sert pour

indiquer aux yeux ce qu'on veut faire remarquer. Le moyen eſt appellé de ce nom, à cauſe de ſa ſituation. Quant à l'annulaire, ce qui l'a fait ainſi nommer, eſt l'uſage où l'on a été de tout temps, d'orner ce doigt d'un anneau. Uſage provenu d'une ancienne erreur des Anatomiſtes Egyptiens, qui s'imaginoient qu'il y avoit à la main gauche, un petit nerf, qui, de ce doigt, alloit aboutir au cœur; enſorte qu'il étoit à propos, ſelon eux, de diſtinguer ce doigt par un anneau, en ſigne de la connexion qu'ils prétendoient qu'il avoit avec le principe de la vie, qui eſt le cœur *. Cette erreur n'eſt pas même ſi vieillie, qu'elle ne trouve encore créance chez quelques perſonnes, qui s'imaginent que le doigt dont il s'agit,

* *Veteres Græcos annulum habuiſſe in digito accepimus ſiniſtræ manus, qui minimo eſt proximus. Romanos quoque aiunt, ſic plerumque annulis uſitatos. Cauſam eſſe hujus rei Appion in Libris Ægyptiacis hanc dicit : Quòd inſectis, apertiſque humanis* cadaveribus, *ut mos in Ægypto fuit, quas Græci* ἀνατομὰς *appellant* ;

a une telle rélation avec le cœur, qu'il suffit d'y porter des anneaux d'une certaine matiere, pour se garantir de convulsions, & autres maladies que l'on croit, bien ou mal, avoir leur siége dans le cœur.

Quoique ce soit à la main gauche, qu'on ait attribué la prérogative d'avoir par un de ses doigts, un raport si intime avec le cœur, on n'a pas laissé, par accompagnement, d'orner quelquefois d'un anneau, le même doigt de la main droite.

Le cinquiéme doigt est appellé le petit doigt, parce qu'il est l plus grêle; on le nomme aussi auriculaire, parce qu'on a coûtume de le mettre dans l'oreille, lorsque l'oreille fait de la démangeaison.

Le nombre des doigts est borné à cinq, tant aux mains qu'aux pieds;

repertum est nervum quendam tenuissimum, ab eo uno digito de quo diximus, ad cor pergere, ac pervenire. Propterea non inscitum visum esse eum potissimum digitum tali honore decorandum, qui continens & quasi connexus esse cum principatu cordis videretur. Aulu-Gell. Lib. x. *cap.* x.

& quand il y en a moins ou plus, le cas eſt extraordinaire.

L'Ecriture fait mention d'un homme extrémement grand, qui avoit ſix doigts aux pieds & aux mains *.

Pline le Naturaliſte, parle d'une famille où étoient deux ſœurs qui avoient ſix doits aux mains, & qui, pour cette raiſon, furent appellées *Sédigites* **, c'eſt-à-dire *ayant ſix doits.* Il fait encore mention d'un fameux Poëte, qui avoit tout de même, ſix doigts aux mains, & qui pour la même raiſon, fut auſſi appellé *Sédigite* ***. Anne de Boulen, ſi fameuſe dans l'Hiſtoire d'Henry VIII. **** lequel pour l'épouſer, ré-

* Second Livre des Rois, chap. 21. v. 20.

** *Digiti quibuſdam in manibus ſeni. Marci Curatii ex Patriciâ gente, filias duas ob id Sedigitas appellatas accepimus. Plin. Hiſt. Nat. Lib.* XI. *cap.* 43.

*** *Volcatium Sedigitum illuſtrem in Poëticâ. Plin. ibid.*

**** *Anne de Boulen n'étoit pas de ces beautés où l'on ne trouve point de défauts; mais elle avoit de grands agrémens. Elle étoit brune & de belle taille, elle avoit le tour du viſage*

pudia Catherine d'Arragon, avoit six doigts à la main droite.

On remarque dans la paulme de la main, à la racine des doigts, de petites bossettes ou éminences, qui font la charnure de la main. Ces petites éminences s'appellent monts. Les Chiromanciens rapportent aux Planettes tous ces petits monts : ils appellent mont de Mars, celui qui est sous le poulce ; mont de Jupiter, celui qui est sous le doigt indice ; mont de Saturne, celui qui est sous le doigt moyen ; mont du Soleil, celui qui est sous le doigt annulaire ; mont de Venus, celui qui

ovale, le teint blanc, la bouche admirable ; elle donnoit à ses habits, aussi-bien qu'à ses manieres, un air dont on étoit charmé, & qu'on ne pouvoit imiter. Enfin il sembloit que tous les agrémens du monde se fussent réunis en sa personne ; mais elle avoit six doigts à la main droite, une dent mal rangée à la machoire supérieure, & à la gorge une tumeur qu'elle prenoit soin de cacher avec son mouchoir de col. Henry la soupçonna mal-à-propos d'infidélité, & lui fit trencher la tête. Histoire d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, par Larrey.

eſt ſous le petit doigt ; mont de Mercure, celui qui eſt dans la diſtance compriſe entre le poulce & l'indice, laquelle s'appelle *Thénar* ou Souris ; & mont de la Lune, celui qui lui eſt oppoſé, lequel s'appelle *Hypothénar*.

La paulme de la main eſt marquée de pluſieurs petits ſillons, qu'on appelle lignes. L'obſervation de ces lignes ſert de fondement à la fauſſe & ridicule ſcience des Chiromanciens, qui eſt la Chiromance.

On compte ordinairement quatorze lignes à la paulme de la main, dont trois ſont regardées par les Chiromanciens, comme les principales. La premiere qui eſt au-deſſous du poulce, ſe nomme chez eux, la *ligne de vie*, ou *du cœur*; la ſeconde qui traverſe la paulme de la main, & qui va juſqu'au deſſous du petit doigt, ſe nomme la *ligne hépatique* ou *du foye*; la troiſiéme qui lui eſt parallele, allant dans le même ſens, & qui prend depuis le doigt indice juſqu'à l'autre bout de la main, s'appelle la *ligne menſale*, la *ligne thorale*, ou *de Venus*, noms bizarres qu'on a inventés par rap-

port aux choſes qu'on s'eſt fauſſement imaginé pouvoir prédire par ces lignes ; je dis, fauſſement imaginé : car la Chiromance eſt une ſcience vaine & abſurde, qui n'a aucun fondement dans la nature. Taïſnerus eſt celui qui a le plus amplement écrit de la Chiromance. Il y en a un Traité dans *Robert Flud* Anglois; *Artemidor* a auſſi écrit de la Chiromance & des Augures. La lecture de ces ſortes d'ouvrages, bien loin de diſpoſer l'eſprit en faveur de cette folle ſcience, ſert beaucoup au contraire, à en faire connoître la vanité.

Les bouts des doigts ſont revêtus par-deſſus, d'une corne voutée, un peu longue & large, qui ſert à les défendre contre les efforts qu'ils font. Cette corne ſe nomme *ongle*. A la baſe des ongles eſt une petite tache blanche nommée *onyx*, du nom d'une pierre précieuſe, de couleur blanchâtre & noire, que les Poëtes ont feint avoir été formée par les Parques, de la rognure des ongles de Venus, que Cupidon lui coupa avec le fer d'une de ſes fléches.

Paſſons aux extrémités inférieures qui ſont les jambes.

La jambe comprend deux parties, l'une qu'on appelle la *cuiſſe*, & l'autre du propre nom de *jambe*. La partie charnuë longue & mi-ronde, qui s'étend depuis l'aine, juſqu'à la jointure du genoüil, eſt ce qu'on appelle la cuiſſe.

La jointure dont il s'agit, a deux parties, ſçavoir l'antérieure & la poſtérieure. L'antérieure eſt appellée le *genoüil*, & la poſtérieure le *jarret* ou *la jarretiere*.

La partie qui commence à la jarretiere, & qui finit à la jointure d'en bas, eſt ce qu'on nomme proprement la *jambe*. Cette jambe a une portion maigre, & une portion graſſe ; la maigre, qui en fait le devant, s'appelle la *grêve* ; la graſſe, qui en fait le derriere, s'appelle le *ſura*, ou le *gras* de la jambe. La jointure d'en bas, où nous avons dit que la jambe finiſſoit, s'appelle le *Tarſe* ou le *cou du pied*.

La partie compriſe depuis le cou du pied juſqu'à l'endroit où l'on remarque cinq diviſions comme à la

main, se nomme le métatarse, à cause qu'il est après le Tarse, ce mot étant composé de la préposition grecque *meta*, qui signifie après. Le dessus du métatarse s'appelle le *dessus du pied*, & le dessous la *plante du pied.* A côté du tarse ou du cou de pied, sont deux éminences, l'une en dedans, l'autre en dehors, qu'on appelle les *chevilles du pied*, ou les *malleoles.*

Les cinq divisions qui sont après le métatarse, s'appellent les *orteuils*, ou *doigts du pied.* On les a nommés *orteüils*, ou *arteüils*, du latin *ortilli*, ou *artilli*, qui, en basse latinité, signifie *articles.*

Le derriere du pied s'appelle le *talon*, du mot latin *Talus.*

Voilà pour ce qui regarde en particulier, les parties extérieures du Corps; venons à leur enveloppe générale, qui est la peau.

LA PEAU.

Les parties extérieures du Corps, sont recouvertes d'une enveloppe commune, que l'on nomme la

Peau. Cette Peau a deux parties ; la premiere très-mince, nommée *Epiderme*, ou *Surpeau* ; la seconde plus épaisse, qui est sous celle-là, & qu'on nomme proprement du nom de Peau.

L'Epiderme, ainsi appellé du mot grec *Epiderma*, qui signifie Surpeau, est une pellicule dénuée de sentiment, compacte, déliée, & un peu transparente ; elle couvre toute la vraye Peau, à laquelle elle est très-adhérente. C'est de cet Epiderme que se forment les vessies ou cloches que causent la brûlure.

La couleur de l'Epiderme est ce qui fait le teint ; plusieurs peuples l'ont blanc, d'autres basané, d'autres olivatre, & d'autres noir.

Cette couleur change aussi selon les tempéramens. Ceux qui sont sanguins ont l Epiderme vermeil, mêlé de blanc & de rouge. Les Bilieux l'ont sec & tirant sur le jaune ; les Pituiteux l'ont molasse & blanc ; les Mélancholiques l'ont rude, brun & plombé. Ce n'est pas que ces couleurs soient véritablement de l'Epiderme, mais c'est que cette pelli-

cule étant mince & tranſparente, laiſſe voir la couleur de la peau, comme un verre laiſſe voir les objets qui ſont deſſous.

La peau eſt toute ſemée de petits poils preſque imperceptibles, & eſt percée d'une infinité de pores par leſquels ſortent les ſueurs, & ſe fait l'inſenſible tranſpiration. Le hale épaiſſit l'Epiderme, le rend moins tranſparent, & lui donne une couleur rouſſe, qui s'en va par le moyen d'un peu d'eau & de verjus, ou d'un peu d'eau & de vinaigre, pourvû qu'on n'ait pas été un temps conſidérable au grand air; car ceux qui paſſent leur vie au Soleil, comme les gens de la campagne, contractent une couleur bazanée, que rien ne peut corriger.

L'Epiderme eſt parſemé de lignes paralleles, qui entrecoupées par d'autres, laiſſent pluſieurs eſpaces de figure rhomboïde, comme on le peut voir par le moyen de ces miroirs caves, qui groſſiſſent les objets. Dans les interſections de ces lignes, paroît un pore avec un poil qui y eſt planté; lorſque ces pores

ſe trouvent reſſerrés par le froid extérieur, ou par quelque friſſon, ils s'élevent ſur la peau, & la rendent comme celle des poules.

L'uſage de l'Epiderme, eſt de couvrir la peau, de la rendre unie, d'empêcher la trop grande diſſipation des humeurs par les extrêmités des vaiſſeaux qui s'y terminent, & principalement d'émouſſer le ſentiment trop vif du toucher, qui ne pourroit être ſans douleur, ſi l'impreſſion des objets ſe faiſoit immédiatement ſur les fibres, & ſur les nerfs qui aboutiſſent à la peau. Quand l'Epiderme devient épais & calleux, le ſentiment du tact en eſt moins vif, & la tranſpiration moins libre.

Après l'Epiderme vient la peau appellée *Derme* par les Anatomiſtes, du mot grec *Derma*, qui ſignifie *peau*.

La peau eſt fort épaiſſe au dos, aux reins, & aux extrêmités. Elle eſt plus fine au viſage, & très-mince aux lévres.

La peau eſt un rets compoſé de fibres, de veines, d'arteres & de

nerfs, dont nous nous abſtenons de marquer ici l'uſage pour éviter la longueur. Les pores qui la traverſent, ſont beaucoup plus lâches & plus ouverts en êté qu'en hyver ; ce qui fait que les fourures des animaux qui ont été écorchés en hyver, ſont beaucoup meilleures que les autres ; parce que les poils y étant plus étroitement enracinés, y tiennent par conſéquent beaucoup mieux.

Ce ne ſeroit pas donner une notion ſuffiſante de l'extérieur du Corps, ſi nous n'ajoûtions ici en même temps 1°. ce qui concerne les proportions extérieures de ce même Corps, 2°. les varietés qui ſe remarquent dans la forme de quelques unes de ſes parties, 3°. les goûts de différens peuples ſur ce ſujet.



PROPORTIONS

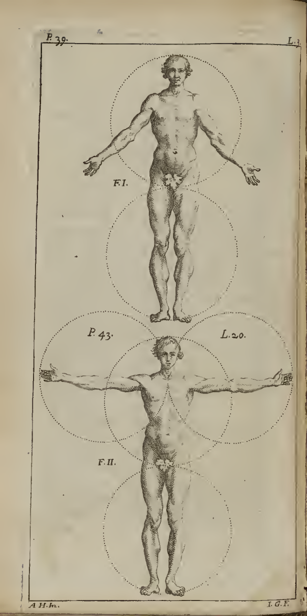
Extérieures du Corps humain, variétés qui ſe remarquent dans la forme de quelques unes de ſes parties ; goûts de divers peuples ſur ce ſujet.

Il ſe trouve une ſi grande juſteſſe dans les proportions du Corps humain, que c'eſt ſur cela qu'eſt fondée toute la ſcience des Méchaniques. De-là ſont venuës les meſures de poulie, de palme, de coudée, de pas, &c.

La tête, avec le col, fait la ſixiéme partie du Corps ; la meſure de la face eſt la longueur de la paulme de la main. La hauteur du front fait la grandeur du nez. La grandeur du nez fait celle de l'oreille.

Le Corps, quand il n'eſt ni trop gras ni trop maigre, a de hauteur cinq fois ſa largeur.

La diſtance qu'il y a du moyen doigt d'une main juſqu'au même doigt de l'autre main, les bras étendus en croix, eſt la hauteur du Corps.


P. 39.
L. 3.
F. I.
P. 43.
L. 20.
F. II.
A H. In.
I. G. F.

Dix fois la longueur de la main fait encore la hauteur du Corps.

Le centre de la figure humaine, ſe trouve juſte à la jointure antérieure des os qu'on nomme les *Os pubis*. De ce point, le Corps ſe diviſe en deux parties égales, dont chacune comprend un cercle parfait. Le centre du cercle ſupérieur ſe trouve à l'endroit qui répond à la baſe du cœur, & le centre du cercle inférieur ſe trouve vis-à-vis la jointure du genoüil.

La même ſymmetrie ſe rencontre auſſi dans les bras étendus : car ſi l'on met la pointe du compas ſur le plis d'un des bras, & que l'on porte l'autre pointe à l'extrémité du grand doigt de la main, on décrit un cercle, dont le diamétre va juſqu'au milieu de la poitrine entre les deux clavicules ; enſorte que les bras étendus, comprennent deux cercles parfaits, qui viennent ſe toucher entre les deux clavicules.

Il eſt bon de remarquer que la ſymmetrie des os de la main de l'enfant, eſt dans la même proportion rélative que lorſqu'il eſt parve-

nu à un âge parfait : de ſorte qu'à meſure qu'il croît, cette même partie porte toujours la dixiéme partie de la hauteur de ſon corps, ce qui n'arrive pas dans les autres os du corps ; car excepté ceux du pied, ils varient tous ſuivant les divers accroiſſemens.

Dans l'homme fait, la partie ſupérieure du corps eſt plus courte que l inférieure. Le contraire ſe remarque dans les enfans. Ils ont la partie ſupérieure plus longue ; d'où il faut conclure que le Cupidon qui ſe voit à Rome dans la cour du jardin de Belvedere, & qui eſt repréſenté avec un corps auſſi proportionné pour cet égard, que celui d'un homme fait, eſt par conſéquent très-mal repréſenté ; quoiqu'en diſe l'Auteur des *Monumens de Rome*, qui veut faire de cette faute une perfection.

» Un Sculpteur, *dit-il*, d'un genie » ordinaire, ſçachant que Cupidon » eſt un enfant, ne ſçait faire autre » choſe qu'un enfant, lorſqu'il veut » le répreſenter. Il fait donc un petit » corps bien gras, bien potelé, dont » les


L. 9
F. I.
L. II.
F. II.
A. H. In.
Guelard Sc.

» les membres ne sont point encore » formés, & dont les bras & les jambes sont, comme à tous les enfans, » prodigieusement courts & gros, » à proportion du reste du corps. » Son génie ne va pas plus loin. Mais » un génie au-dessus du commun, » pense que si Cupidon est un enfant, c'est aussi un Dieu ; un Dieu » qui ne croît plus, dont par conséquent les membres doivent être » aussi formés que ceux d'un homme » fait. Tel étoit le Sculpteur qui a » travaillé à cet ouvrage. Il a fait » son Cupidon dans cet esprit, & les » yeux en sont charmés, parce qu'ils » voyent en petit, un corps d'homme parfaitement bien formé ; car » ni l'Apollon, ni l'Antinoüs, ne » sont point des corps plus réguliers, ni plus parfaits. Le Cupidon est à leur égard, ce qu'un ouvrage de mignature est à l'égard » d'une grande peinture à l'huile. *

L'auteur avance, comme on voit, que dans les enfans, les bras & les jambes ont plus de grosseur, & moins de longueur que dans les

* *Monumens de Rome.* pag. 344. in-12.

personnes faites. Or, puisque Cupidon est un enfant, le Sculpteur devoit donc le réprésenter comme tel, & non comme un homme fait. La raison qu'on apporte en disant que cet enfant est un Dieu, & que par conséquent le Sculpteur n'a pas dû le réprésenter avec un corps d'enfant, mais avec celui d'un homme fait, est une raison qui semble contrarier la raison même, puisque ce Dieu étant personnellement différent des autres Dieux, en ce qu'il est enfant, & qu'il l'est toujours, n'est plus par conséquent réprésenté selon cette différence personnelle, lorsqu'on le réprésente avec les proportions d'un homme fait, & qu'on ne lui laisse de l'enfant, que la petitesse, ce qui fait un nain proportionné, mais non pas un enfant, & contrarie par conséquent la fiction à laquelle on doit se conformer; à moins qu'on ne prétende que Cupidon est ici réprésenté tel qu'il devint après que sa mere eut consulté Thémis, & qu'elle en eut suivi l'avis. Car la Fable dit que Vénus voyant que son fils, ne croif-

soit point, & en ayant demandé la cause à Thémis, qui lui répondit qu'il ne grandiroit que lorsqu'il auroit un frere qui pût joüer avec lui ; elle accoucha d'Anteros, qui servit de compagnie à Cupidon, & avec lequel Cupidon commènça à croître, & à prendre par conséquent les proportions d'un homme fait. Cette raison, quoiqu'absurde, paroîtroit plus recevable pour mettre le Sculpteur à couvert, que celle qu'apporte l'Auteur des Monumens de Rome. Je dis *cette raison, quoiqu'absurde*, & le terme n'est point trop fort, puisque si Cupidon croît, il ne faut donc pas avancer que c'est un Dieu qui ne croît plus, à moins qu'on ne cherche tout exprès à se contredire.

Une autre différence entre l'enfant & l'homme fait, c'est que l'homme fait a depuis la jointure des épaules jusqu'au coude, & depuis le coude jusqu'au haut du poulce, aussi-bien que depuis l'extrémité d'une épaule à l'autre, la mesure de deux têtes, au lieu que l'enfant n'a que la mesure d'une tête. Une

autre différence encore, c'eſt que la tête d'un enfant d'un an, n'eſt qu'un cinquiéme de la hauteur de ſon corps, & que la largeur de ſes épaules eſt égale à la longueur de ſa tête, au lieu que dans l'homme fait, la tête eſt d'une huitiéme partie du corps, & que la largeur des épaules eſt deux fois plus grande que la longueur de la tête.

Le point fermé tant des perſonnes faites que des enfans, contient en ſa rondeur, la longueur du pied.

La conformation des parties du corps, lorſqu'on les conſidére ſeules & en elles-mêmes, eſt un genre de proportion qu'il ne faut pas omettre ici.

La tête, pour être bien proportionnée en ſoi, doit être plutôt un peu groſſe que petite, d'une forme ovale, plâte par les côtés, médiocrement avancée en devant & en arriere.

Le viſage doit être plus long que large, & avoir du relief. Chez les Anciens, les viſages longs étoient regardés comme les plus beaux, c'eſt ce qui ſe peut voir par les

Statuës antiques. Le visage de Notre-Seigneur, est répréfenté fort long dans tous les anciens Tableaux.

Le front doit être bossu, mais très-peu.

Les sourcils doivent chacun former une arcade, & être suffisamment garnis de poils.

Les paupieres doivent être bordées de poils doux & longuets.

Les yeux doivent être grands & bien fendus.

Les jouës pleines, fermes & rondelettes.

La bouche doit être petite.

Les lévres doivent être médiocrement avancées, & leurs bords bien vermeils.

Les oreilles petites & bien plaquées.

Le menton un peu arondi.

Le col dégagé des épaules.

Les épaules plattes & bien couchées.

La poitrine large, ample, & élevée par-devant en forme de hotte.

Les bras ronds & charnus, un peu plats en-dedans, & allant en grof-

ſiſſant depuis le poignet juſqu'auprès de la jointure du coude.

Les mains un peu graſſes & longues, les doigts grêles & dégagés, avec de petites foſſettes au bas de chaque doigt ſur le deſſus de la main quand elle eſt ouverte, & de petites boſſes au-dedans de la main.

La conformation du ventre eſt d'être élevé aux femmes, & moins élevé aux hommes. Il en eſt de même de ce qu'on appelle la croupe.

Les cuiſſes & les jambes ſont auſſi plus groſſes aux femmes qu'aux hommes.

La taille eſt plus fine aux femmes, & les hanches ſont plus avancées; les hommes l'ont plus longue que les femmes.

Les jambes, tant aux hommes qu'aux femmes, doivent être médiocrement longues, & garnies d'un gras qui n'ait point trop de ſaillie; les femmes cependant les ont ordinairement plus groſſes que les hommes, ce qui n'eſt pas une perfection.

Les pieds doivent être menus &

dégagés, mais d'une longueur médiocre.

La nature varie beaucoup dans la conformation de chacune de ces parties, & pour commencer par la tête, il y en a de pointuës & pyramidales; il y en a de quarrées, de rondes, d'ovales, de larges, d'étroites, de grosses, de petites; il y en a de plates par derriere, & de celles-là les unes sont tout-à-fait plates, les autres seulement plates en haut, les autres seulement plates en bas, & les autres plates en haut & en bas; mais de maniere que cet aplatissement est interrompu par une rondeur horisontale; ensorte que ce sont deux applatissemens l'un sur l'autre.

Les fronts sont ou grands, ou petits, ou convexes, ou plats, ou creux; & parmi les convexes, on en voit de bossus en forme de calebasses. Il y a des fronts quarrés, il y en a de biscornus, de larges, d'étroits, de longs, de courts; il y en a qui ont une éminence de chaque côté, aux uns plus apparente, aux autres moins.

Les ſourcils ſont ou droits, ou en arcade, ou longs, ou courts, ou minces, ou épais, ou unis, ou raboteux. Ils ſont ou preſque joints l'un à l'autre, ou médiocrement ſéparés, ou très-ſéparés.

Les nez ne ſont pas moins différens entr'eux. Il y en a de longs, de courts, d'enfoncés & de ſaillans. Il y en a de rabattus juſques ſur la lévre ſupérieure, & quelquefois preſque juſques ſur l'inférieure, comme s'ils alloient entrer dans la bouche. Il y en a de droits, de boſſus, de ronds & d'aigus. Il y en a de plats pardeſſus comme une régle, & ce ſont ordinairement ceux-là que les Sculpteurs imitent dans leurs Statues. Il y en a de gros au milieu, de gros par le bout, de déliés proche les ſourcils, de déliés par en bas, & gros par en haut; il y en a d'un peu applatis ſur le haut comme un cachet. Il en eſt de raboteux en cet endroit, comme feroit une petite plaque inégalement élevée par les bords. Il en eſt de rélevés plus haut ou plus bas que le milieu, de rélevés ſur le milieu, ou aquilins, de retrouſſés en pied

pied de marmite, de recourbés en bec de corbin, & de plats ou camus.

Les nez varient auſſi beaucoup par rapport aux narines; car elles ſont, ou évaſées, ou étroites, ou entre deux. Il y en a de hautes, de baſſes, de retrouſſées, de rabatuës. Il y en a dont le deſſous, au lieu d'être de niveau avec la colomne du nez, eſt ceintré en forme d'arcade, & laiſſe voir preſque tout le dedans de la cloiſon du nez.

Les yeux ſont, ou petits, ou grands, ou médiocres. Ils ſont, ou enfoncés, ou à fleur de tête, ou comme ſortant de la tête, ou tenant le milieu entre ces deux excès. Ils ſont ou gris, ou bleus, ou roux, ou noirs.

Les paupieres ſont, ou ſans cils, ou revêtuës de cils, & ces cils ſont ou courts, ou longs; ou toufus, ou clairſemés.

La bouche eſt, ou grande, ou petite, ou médiocre; elle eſt, ou ſaillante, ou enfoncée.

Les lévres ſont, ou rélevées, ou plates, ou entre deux. Elles ſont, ou

égales, enforte que l'une n'avance point fur l'autre, ou inégales, enforte que la fupérieure déborde fur l'inférieure, ou l'inférieure fur la fupérieure. Il y a des lévres renverfées en dehors, d'autres rabatuës en dedans. Il y en a de groffes & de menuës.

Les jouës font, ou pleines, ou creufes, ou joufluës; ou fermes, ou mollaffes; la pommête des joües eft ou médiocrement, ou exceffivement faillante.

Le menton eft, ou long, ou court; ou retiré en arriere, ou avancé en devant, ou de niveau avec la lévre inférieure. Il eft avec un petit creux au bout, ou fans ce creux. Il eft, ou rond ou pointu. La pointe en eft, ou relevée en forme de menton de boüis, ou fimplement pointuë.

Les oreilles font, ou larges, ou étroites; ou médiocres, ou faillantes; ou plaquées, ou groffes, ou déliées.

Le col eft, ou long, ou court; ou maffif, ou grêle.

La poitrine eft, ou ample, ou étroite; ou plate, ou relevée.

Les épaules sont, ou couchées en arriere, ou voutées ; ou larges, ou étroites.

La taille est, ou grosse & ramassée ; ou fine & déliée ; ou courte ou longue.

Les hanches sont, ou élevées ou déprimées.

Le derriere est, ou avancé, ou rabatu.

Les jambes sont, ou grêles, ou massives ; ou longues, ou courtes, ou d'une mesure médiocre. Sur quoi il est à remarquer que lorsque le col est long, les jambes & les oreilles sont longues aussi.

Les pieds sont, ou longs ou courts; ou gros ou menus ; ou larges d'assiete, ou étroits, ou entre-deux.

De ces différentes conformations, tant pour la tête, que pour le reste du corps, il n'en est aucune qui ne soit dans l'ordre de la nature par rapport aux autres parties, & qui n'ait avec ces mêmes parties, une proportion nécessaire : si par exemple, une personne est d'une taille grosse & courte, la même forme se remarquera dans chacun de ses mem-

bres; on lui trouvera les bras courts & gros, les mains larges & grosses, les doigts courts & gros *. Une personne qui sera grande & déliée, aura les membres longs & menus. Celle qui sera d'une taille médiocre, les aura pareillement médiocres **.

On admire avec raison, que de tous les hommes, il n'y en a pas seulement deux qui se ressemblent entierement pour le visage, non plus que pour l'écriture, ni pour la voix; quelle confusion ne seroit-ce pas tous les jours dans la societé, sans cette différence ? Mais par rapport au visage, un judicieux Auteur, dont nous emprunterons ici les paroles ***, remarque fort à propos, qu'on ne prend pas garde à une merveille qui n'est pas moins digne d'attention, sçavoir que chaque visage est formé de sorte, que, quelque laid qu'il paroisse, pourvû qu'il ne soit point défiguré par quelque

* Léonard de Vinci, pag. 210.

** Id. ibid.

*** Mélanges d'Histoire & de Litterature, Tom. 2. pag. 165. & suiv. prem. Edit.

accident, on ne ſçauroit, ſans le rendre difforme, y rien changer pour le rendre plus beau; parce que dans ſa laideur même, la nature a obſervé une ſymmétrie ſi exacte, qu'on ne peut raiſonnablement y rien trouver à redire. Si par exemple, on prétendoit allonger le nez d'un camus, on ne feroit rien que de difforme, parce que ce nez étant allongé, n'auroit plus de ſymmétrie avec les autres parties du viſage, leſquelles étant d'une certaine grandeur, & ayant certaines élévations, ou certains enfoncemens, demandent que le nez leur ſoit proportionné. Ainſi, ſelon certaines regles très-parfaites en elles-mêmes, un camus doit être camus, & ſelon ces régles c'eſt un viſage régulier qui deviendroit monſtrueux, ſi on lui faiſoit le nez aquilin. Il y a bien plus, c'eſt que quelquefois il eſt auſſi néceſſaire qu'un homme n'ait point de nez, qu'il eſt néceſſaire dans l'ordre Toſcan, par exemple, que le chapiteau de ſa colomne, n'ait point de volute.

C'eſt un bel ornement que la volute dans l'ordre Ionique, ou dans

le Corinthien ; mais ce feroit une irrégularité monftrueufe dans l'ordre Tofcan. Cela fait voir qu'on ne doit jamais regarder dans perfonne, comme des défauts réels, les défauts apparens de fon corps ; parce que fouvent ce que nous croyons un défaut, eft une perfection au jugement de la vérité. Un petit nez, de petits yeux, une grande bouche qui nous choquent d'ordinaire, appartiennent à un ordre de beauté, qui peut bien n'être pas de notre goût, mais que nous ne devons pas, pour cela, condamner ; parce qu'en effet c'eft un ordre qui a des régles propres & effentielles, qu'il ne nous appartient pas de contredire.

Quand la nature forme un vifage, elle y garde des mefures qui ne fçauroient compofer qu'un tout très-parfait par rapport aux deffeins qu'elle a. Que les hommes en jugent ce qu'il leur plaira ; que les François, par exemple, méprifent les nez camus & les petits yeux; que les Chinois les eftiment ; ce font des bifarreries de l'efprit humain. Mais fi l'on en revient aux

principes, on trouvera qu'il y a divers ordres de beauté, comme il y a divers ordres d'Architecture, & il sera toujours vrai de dire, que la nature ayant gardé ses régles, le plus laid visage du monde à notre égard, est aussi parfait, & aussi régulier, que celui qui nous semble le plus accompli & le plus beau.

Ces régles sont si constantes, que c'est uniquement par la connoissance parfaite qu'en ont les habiles Peintres, qu'ils peuvent rendre très-ressemblans les portraits qu'ils peignent d'après nature, & c'est ce que vouloit dire l'incomparable Nanteüil, quand il se vantoit d'attraper toujours la ressemblance, & de s'être fait pour cela des régles très-assurées. Il disoit qu'il y avoit dans le visage, certains traits qu'il faut extrémement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, & il prétendoit que lorsqu'une fois on avoit dessiné exactement ces sortes de traits, le reste étoit immanquable. On lui demanda, un jour, s'il pourroit peindre une personne absente, sur le rapport qu'on lui

en feroit ; il répondit qu'il le pourroit, pourvû que l'on fût aſſez habile pour ſatisfaire exactement aux queſtions qu'il feroit ſur certains traits *.

Cela revient à ce qu'écrit Leonard de Vinci ſur le moyen de faire le portrait d'une perſonne ſans l'avoir vûë qu'une fois ; car il ne demande autre choſe pour cela, ſinon qu'on retienne bien comment la perſonne a le menton, le front & le nez. Car il prétend que là-deſſus, on peut juger de tous les autres traits, comme ſi on les voyoit actuellement.

Au reſte, tous les peuples ne s'accordent pas ſur ce qui fait la beauté du corps. Les Tartares ne trouvent pas qu'une perſonne ſoit belle, ſi elle n'a les yeux petits & enfoncés, le nez large & plat, le viſage écraſé, & la taille ramaſſée, ſur-tout pour les femmes **.

* Voyez ſur tout cela, Mélanges d'Hiſt. & de Litterat. Tom. 2.

** *Voyage du ſieur Aubry de la Mortraye en Europe.*

Chez les Maures, les nez le plus à l'uni du visage, sont les plus beaux; les plus grosses lévres passent aussi pour les mieux faites.

C'est une beauté aux Dames de la Chine, d'avoir le pied plus petit que le naturel; & pour cela quand une fille a passé trois ans, on lui rabbat les orteüils sous la plante du pied; on lui applique ensuite une eau qui consume les chairs, & on enveloppe de plusieurs bandages le pied, jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes se ressentent toute leur vie, d'une telle opération, & elles peuvent à peine marcher; mais elles souffrent cette incommodité avec joye, rien ne leur étant plus à cœur que d'avoir le pied extrémement petit. Leurs souliers proportionnés à leurs pieds, sont si courts & si étroits, qu'ils le seroient trop pour un enfant de deux ans.

Les Dames de la Chine se piquent aussi d'avoir de petits yeux; mais en récompense, elles aiment à avoir de grandes oreilles, bien larges & bien pendantes. Cette prétenduë perfection est tellement du goût des

Chinois, qu'une fille en qui elle ne ſe rencontre pas, trouve difficilement à ſe marier *.

Il y a des Peuples où c'eſt un ſi grand mérite d'avoir un gros ventre, que quand ils choiſiſſent un Roy, ils prennent garde ſur-tout, qu'il ſoit extrémement ventru.

Il y en a d'autres au contraire, où l'on n'eſtime que les gens maigres & décharnés **.

Nous laiſſons à part, dans le cours de cet Ouvrage, tous ces différens goûts, & ſans en condamner aucun, nous nous attachons (comme il eſt raiſonnable) au plus univerſellement reçu parmi nous.

En voilà ſuffiſamment pour ce premier Livre, qui n'eſt qu'une introduction aux trois ſuivans. Paſſons au Livre ſecond, c'eſt-à-dire, comme nous nous le ſommes propoſé, à ce que c'eſt que la taille en particulier, & aux moyens d'en prévenir & d'en corriger dans les enfans, les difformités.

* *Voyage autour du monde, par M. le Gentil.*

** *Les premiers ſont les Gordiens, & les ſeconds les Spartes. Eraſm. Adag.*

LIVRE SECOND.

Moyens de prévenir & de corriger dans les Enfans, les difformités de la Taille, & premierement, ce que c'est que la Taille.

ON entend par le mot de Taille, le jét du corps. Ce jét consiste dans ce qu'on appelle le Tronc. On comprend dans le Tronc, 1°. la Tête; (mais la Tête proprement dite, & considérée uniquement par rapport à sa figure, indépendamment du visage;) 2°. l'Epine; 3°. la Poitrine; 4°. les Lombes; 5°. le ventre & le derriere.

DE L'EPINE.

L'Epine est cette longue suite d'os mobiles, placés les uns sur les autres, tout le long du dos, depuis le haut du col, jusqu'au croupion, & qui composent cette colomne fléxible sur laquelle est posée la

tête, comme sur un pivot.

Quand l'Epine est droite, bien plantée, & d'une belle venuë, elle fait la belle Taille, & quand elle est courbe, & mal tournée, la Taille est difforme.

Le coffre de la poitrine est attaché à l'épine par en haut; les Hanches y sont attachées par en bas; desorte que l'Epine est comme une souche qui affermit le Corps; ce qui fait que les Anatomistes la comparent à la quille d'un vaisseau, à laquelle tiennent les courbes, la poupe, la prouë, & tout l'assemblage du Bâtiment.

L'Epine commence en bas par une base large, & se rétrécissant peu à peu, finit en pointe vers le haut.

La partie supérieure qui fait le col, se courbe & s'incline en devant, ce qui met la tête dans une situation plus convenable; car si l'Epine en cet endroit, eût été de droit fil, le port de la tête eût été trop en arriere; à moins que l'Epine, au lieu de se joindre, comme elle fait, à la partie moyenne du bas de la tête, ne fût venuë se

joindre à la partie poſtérieure ; ce qui auroit cauſé une difformité, en déterminant la tête à tomber en devant par ſon propre poids.

La partie de l'Epine qui fait le dos, ſe jette au contraire en dehors, ce qui augmente la capacité de la poitrine, & met à l'aiſe les poulmons & le cœur, qui, à cauſe de leur mouvement continuel, ont beſoin de cet eſpace.

La portion de l'Epine, qui eſt vers les Hanches, ſe porte un peu en dedans, ce qui contrebalance la peſanteur du corps, & ſert comme d'arcboutant aux parties que cette portion ſoutient ; car ſi elle ſe fût jettée en dehors, comme le dos, le corps qui eſt principalement ſoutenu par cette portion, auroit eu peine à ſe tenir droit, & ſe ſeroit preſque tout jetté en devant.

L'endroit de l'Epine qui approche du croupion, & qui eſt formé par un gros os large & immobile, lequel ſert comme de pied d'eſtal à l'épine, & que les anciens Anatomiſtes ont appellé l'Os ſacré, s'avance en dehors, mais plus aux

femmes qu'aux hommes. Le croupion a aussi plus de saillie aux femmes qu'aux hommes; mais aux uns & aux autres, il rentre en dedans, ce qui l'empêche d'être offensé lorsqu'on s'assied, ou qu'on monte à cheval.

Le coffre de la poitrine & les hanches qui tiennent à cette Epine, sont des parties essentielles de la Taille; ensorte que si ces parties sont de travers, soit par elles-mêmes, ou par quelque accident, l'Epine a beau être droite, la Taille considérée en général, n'est point parfaite.

Le coffre de la poitrine est attaché à l'Epine par les côtes. La conformation extérieure de ce coffre, lorsqu'elle a les conditions nécessaires, fait une des plus grandes graces de la Taille. Une poitrine avancée, par exemple, pourvû qu'elle ne le soit pas au-delà d'un certain point, produit un bel effet à la vûë. Une poitrine au contraire, déprimée & applatie, en produit un très-désagréable; outre que cette figure est moins convenable pour la santé,

& pour la longue vie.

Le coffre de la poitrine dans sa partie supérieure, immédiatement sous le col en devant, est surmonté par deux os courbes en dehors, & couchés bout à bout, l'un à droit, l'autre à gauche, laissant dans l'endroit de leur réunion, une petite fosse qui fait comme la figure d'une fourchette, & qui en a retenu le nom. La courbure de ces deux os appellés *clefs*, ou *clavicules*, comme nous l'avons dit dans le premier Livre, & qui sont le soutien des bras, cause de grands creux à une gorge maigre. Ce sont ces creux qu'on appelle ordinairement *salieres*. Mais d'un autre côté, elle donne de la facilité au mouvement des bras.

Cette courbure des clavicules est plus voutée aux hommes qu'aux femmes. Aussi remarque-t-on que les hommes remuent les bras avec plus d'aisance, & que les femmes au contraire, ne peuvent jetter une pierre, ni joüer au volant, avec la même facilité. Mais ce petit défaut est compensé en elles par l'égalité de la gorge, qui est d'autant plus

pleine, que ces os ſont moins cambrés. Ajoûtons que les clavicules moins courbes ſont plus longues; d'où il arrive que les femmes ont ordinairement le haut de la poitrine plus large, & par conſéquent une plus belle quarrure, ce qui eſt une des perfections de la Taille. Les clavicules ſont comme des barrieres qui tiennent les bras éloignés de la poitrine; & comme ces clavicules, ainſi que nous venons de le remarquer, ſont d'autant plus longues qu'elles ont moins de ſaillie, il arrive que les moins courbes pouſſent davantage les bras en dehors; auſſi remarque-t-on que les femmes portent les bras beaucoup plus en arriere.

Les clavicules ſont des os tendres, qui, dans l'enfance, & dans la jeuneſſe, obéiſſent aiſément. Leur ſubſtance eſt épaiſſe, mais poreuſe & fongueuſe, ce qui eſt cauſe que lorſqu'elles viennent à ſe rompre, la réunion en eſt plus facile que des autres os. Cette diſpoſition fait que lorſqu'on paſſe ſouvent la main pardeſſus, en appuyant un peu, elles

peuvent





A. H. In. I. G. F

peuvent facilement s'applatir, & s'étendre, & qu'au contraire, lorſqu'on les repouſſe par les extrémités, comme on repouſſeroit un arc par les deux bouts, elles ſe courbent davantage.

Soin qu'on doit prendre des clavicules, & de la poitrine des enfans.

Ce que nous venons de remarquer, fait voir que les parens doivent empêcher avec grand ſoin, lorſque l'on emmaillotte leurs enfans, qu'on ne leur ſerre trop les épaules; ce qui feroit faire aux clavicules, un arc plus vouté qu'il ne faut, & rendroit la gorge moins large.

Quand les enfans ſont en robe, on doit, pour la même raiſon, leur donner des corps, dont l'ouverture des manches puiſſe jetter ſuffiſamment les bras en dehors, & lorſqu'ils ſont un peu grands, leur préſenter un bâton ſuffiſamment long, qu'on leur faſſe tenir horizontalement par les deux extrémités les

bras étendus. Le petit effort qu'ils feront alors, pourvû qu'on recommence souvent, obligera les clavicules à s'allonger, & à s'applatir.

Il faut de plus, faire souvent avancer aux enfans, la poitrine en devant, & ne se point lasser de les tenir dans cet exercice. Le mouvement qu'ils feront pour en venir à bout, repoussera les bras en arriere, & par une suite nécessaire, forcera les clavicules à s'étendre.

Sous les clavicules est posé le coffre de la poitrine. Le devant de ce coffre est un os large & plat, qu'on appelle le *Sternum*, comme nous l'avons dit dans le premier Livre Le sternum fait comme l'office de plastron; il s'étend depuis le col en devant jusqu'au creux de l'estomac. Aux deux côtés de ce plastron, à droit & à gauche, entre les deux mammelles, viennent s'attacher les côtes qui tiennent par derriere à l'épine, & font ainsi, avec le plastron, la cavité que l'on nomme poitrine.

Une poitrine bien proportionnée, est un des plus grands ornemens de

la Taille, comme nous l'avons dit, & elle a les proportions requifes, lorfqu'elle eft fuffifamment avancée en devant par en haut, fur-tout aux femmes; qu'elle eft furmontée de clavicules qui ne font point trop courbes; qu'elle ne fait point la voute en arriere; qu'elle ne panche point plus d'un côté que de l'autre, & qu'enfin, comme nous l'avons dit dans le premier Livre, elle eft comme une hotte, c'eft-à-dire avancée en devant par en haut, & plate en arriere.

Attention qu'on doit avoir pour ce qui regarde les Hanches & le Ventre des enfans.

La proportion des hanches, & celle du ventre, ne contribuent pas peu à la beauté de la Taille, principalement dans les perfonnes du fexe; car il faut qu'elles ayent la Taille fine, & elles ne fçauroient l'avoir telle, fi les hanches ne font un peu élevées. C'eft cette élévation qui en fait la fineffe; or cette fineffe confifte dans un décroiffe-

ment ſenſible de l'épaiſſeur de la Taille, à l'endroit des hanches, ſurtout aux deux côtés ; ce qui forme dans les jeunes femmes bien faites, cette Taille, qu'on appelle Taille en Y grec, laquelle leur donne tant de grace. Nous avons mis auſſi de la partie, la proportion du ventre. Le ventre ſe diviſe en antérieur & en poſtérieur. L'antérieur qui eſt celui qui ſe préſente en devant, doit être fort peu avancé ; mais l'autre qui eſt le poſtérieur, & qu'on nomme le derriere, doit être élevé d'une maniere un peu ſenſible. Au reſte cette élévation ou ſaillie des hanches, auſſi-bien que celle de la partie poſtérieure du ventre, ne ſert pas ſeulement à donner de la grace à la Taille des femmes, elle leur eſt utile & même néceſſaire dans les travaux de l'enfantement.

Lorſque dans les Squeletes de différens ſexes, on examine de près, les os des hanches, & l'os nommé *Sacré*, qui, comme nous l'avons obſervé, eſt poſé au-deſſus du croupion, & qui forme ce qu'on appelle le derriere, on voit aiſément la dif-

férence qu'il y a entre le Squelete d'un homme, & celui d'une femme, ces os étant beaucoup plus grands, plus minces, plus amples & plus écartés dans les femmes, & laiſſant par ce moyen, une cavité plus ſpacieuſe entr'eux. Cette cavité, tant dans les hommes, que dans les femmes, s'appelle le *Baſſin.*

Moyen d'empêcher le ventre des enfans de ſe trop porter en devant; moyen de leur conſerver le dos plat. Comment par rapport à ce dernier point, on doit aſſeoir les enfans. Siéges particuliers pour cela.

Pour empêcher que les enfans n'avancent trop le ventre, il faut empêcher, quand ils ſont aſſis, qu'ils ne ſe tiennent renverſés ſur leurs ſiéges, & les obliger de s'y tenir à plomb ſur leur ſéant. Il y a un autre moyen pour cela, que nous rapporterons dans un moment.

Pour conſerver le dos plat, il faut s'y prendre de la même maniere;

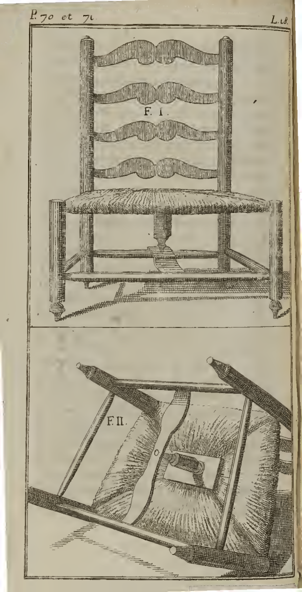
car dès qu'on eſt aſſis renverſé, le dos ſe courbe & ſe boucle.

Une autre précaution bien néceſſaire pour garantir de ce défaut, les enfans, c'eſt de prendre garde que la tablette du ſiége ſur laquelle ils s'aſſeyent, ne ſoit enfoncée dans le milieu, mais qu'elle ſoit tout-à-fait plate.

Quand on eſt aſſis renverſé, le dos prend néceſſairement une courbure creuſe en dedans, & quand on eſt aſſis dans un enfoncement, l'effort que l'on fait naturellement, & ſans deſſein, pour ramener le corps à l'équilibre, oblige la Taille à ſe vouter encore davantage.

On donne ordinairement aux enfans, dès qu'on les tire de nourrice, de petits fauteüils de paille ou de jonc; ces petits fauteüils ſont néceſſairement enfoncés dans le milieu du ſiége, les ouvriers ne les peuvent faire ſans cet enfoncement. L'on aſſied les enfans dans ces fauteüils, & l'on commence ainſi, dès leurs tendres années, à leur corrompre, peu à peu, la taille. Il faut leur donner des fauteüils ou des




F. I.
F. II.
O

chaiſes, dont le ſiége ſoit fait d'une planchette de bois bien unie. Ils ſeront obligés, quand ils ſeront aſſis dans ces ſiéges, de tenir le corps droit, & ne ſe vouteront point, ou bien l'on peut ajuſter au milieu du ſiége de paille, un couſſinét relevé, qui en rempliſſe l'enfoncement. Ce couſſinét peut auſſi être de paille ou de jonc.

Le mieux eſt de faire le ſiége avec une piéce de liége bien unie; outre que le fauteüil en eſt plus léger, il a cet avantage qu'il préſerve les enfans, de ces chutes de fondement auſquelles ils ſont ſi ſujets, ce qui eſt bien à conſidérer.

Mais une maniere bien ſimple pour rémédier à l'enfoncement des fauteüils ou ſiéges dans leſquels on aſſied les enfans, c'eſt de mettre ſous cet enfoncement, une vis de bois qui monte & deſcende, ſur laquelle ſoit poſée une petite planche, enſorte qu'en tournant la vis, ſelon un certain ſens, elle pouſſe la planche, & faſſe monter en haut, la paille qui eſt ſous la chaiſe. Comme cette vis doit porter ſur quelque

chose qui lui serve d'appui, on la pose sur une petite traverse de bois, dont on clouë en bas les deux bouts aux bâtons de la chaise. Il y a dans la rue Montmartre un Tourneur qui réussit fort bien dans la construction de ces sortes de chaises. On n'y voit point de creux comme aux chaises de paille ordinaires, & la vis qui empêche le creux, ne paroît point, à moins qu'on ne renverse la chaise.

Les siéges de cannes sembleroient pouvoir convenir, mais quelque plats qu'ils soient dans les commencemens, ils se creusent & s'enfoncent à la longue.

Autres moyens de ménager la Taille des enfans. 1°. Comment on doit se conduire par rapport à leur chaussure.

Les souliers à talons trop hauts, font encore courber la taille aux jeunes personnes, & pour cette raison l'on ne doit point donner, surtout, aux filles, des talons hauts avant l'age de quinze ans.

Les souliers trop étroits ou trop courts,




L. 10
Bonne Situation.
Mauvaise Situation.
A. H. In.
I. G. F.

courts, font encore un grand tort à une taille naiſſante. Comme ils bleſſent, & que l'on fuit la douleur, il arrive que pour s'épargner cette douleur, les perſonnes qui ſont chauſſées trop étroitement, ou trop courtement, ſe panchent les unes en devant, les autres en arriere, les unes ſur un côté, les autres ſur l'autre, ce qui eſt un grand obſtacle à la formation de la belle taille. Nous parlerons plus au long ſur ce ſujet dans le troiſiéme Livre, en y traitant de ce qui concerne les pieds.

2°. *En quelle ſituation les jeunes filles doivent coudre, lire, travailler en tapiſſerie, &c.*

On ne doit point ſouffrir que les jeunes filles couſent ou liſent qu'en poſture droite, il faut qu'elles portent leur ouvrage, ou leur Livre à leurs yeux, & non leurs yeux à leur ouvrage ou à leur Livre, ſans quoi leur taille ſe voute infailliblement.

Rien d'ailleurs n'a plus mauvaiſe grace qu'une jeune perſonne qui ſe

tient panchée fur fon Livre ou fur fon ouvrage, au lieu de les tenir à la portée de fa tête, en joignant doucement les coudes fur les côtés, & les pliant en devant pour faire monter les bras à la hauteur qui convient aux yeux.

3°. *Sur quelles tables les Enfans doivent écrire.*

La plûpart des enfans fe voutent en apprenant à écrire, parce qu'on n'a pas foin de les faire écrire fur des tables d'une hauteur convenable. C'eft à quoi il faut extrémement prendre garde. Nous fufpendons un moment cet article, pour y revenir plus bas.

4°. *Comment on doit coucher les enfans par rapport à leurs chevets.*

Ne point laiffer dormir les enfans fur des chevets hauts, ou ne leur point donner de chevet du tout, eft un autre moyen dont on peut fe fervir utilement pour conferver la taille des enfans quand ils l'ont

droite, ou pour la leur redresser quand elle commence à se courber.

5°. *HEMORRHOIDES.*

Tort qu'ils peuvent faire à la Taille.

Il y a de jeunes personnes qui sont sujettes aux Hémorrhoïdes, & qui, à cause de la douleur qu'elles en ressentent, ne peuvent se tenir aisément droites; mais sont contraintes, les unes de se pancher en devant, les autres de se jetter sur un côté, les autres sur l'autre, comme quand on a des Souliers qui sont trop étroits ou trop courts, ainsi que nous l'avons remarqué *page* 72. ce qui à la longue leur gâte la taille. Quand cela arrive, il faut leur faire appliquer sur les Hémorrhoïdes un peu de mercuriale & de pariétaire, broyées entre les doigts ou dans le creux de la main, avec du beurre bien frais; ce reméde qui doit se continuer quelques jours, ne fait point rentrer les Hémorrhoïdes, ce qui seroit dangereux. Il ôte la douleur & dispose

les Hémorrhoïdes à fluer, ou les flétrit. Quand elles sont ainsi guéries, il faut en empêcher le retour, & pour cela on aura soin que dans la maison, la jeune personne ne s'asseye jamais que sur des siéges tels que ceux que nous avons indiqués *page* 72. c'est-à-dire dont l'assiette soit une piece de liege fort plate. C'est un bon préservatif non-seulement contre les chutes de fondement, comme nous l'avons remarqué par occasion dans l'endroit cité, mais contre les Hémorrhoïdes.

6°. CORPS PIQUEZ,

Importance de les renouveller souvent aux enfans.

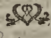
Les parens doivent, surtout, donner souvent des corps piqués à leurs enfans, & ne point plaindre là-dessus la dépense; un corps trop étroit, laissé seulement huit jours à un enfant, est capable de lui gâter absolument la taille, principalement s'il lui presse le devant de

la poitrine ; un corps trop court, n'eſt pas ſi dangereux.

Pour qu'un corps ne preſſe point le devant de la poitrine ; ſur-tout par en haut, il faut qu'on puiſſe paſſer deux travers de doigts entre le haut de la poitrine & le corps. Si-tôt qu'il commence à toucher, il en faut un autre.

Quand une jeune perſonne reléve d'une maladie qui l'a tenuë long-temps au lit, l'uſage du corps piqué, ou au moins du corſet, eſt plus néceſſaire que jamais ; faute de quoi la taille déja affoiblie par la longueur de la maladie, ne manque point de prendre une mauvaiſe figure. Les grandes perſonnes même, ont beſoin, en ſemblable cas, d'employer cette précaution. Les os de l'épine, quand on eſt couché, ne peſent plus les uns ſur les autres ; le poids de la tête ne les ſurcharge plus. Il arrive de-là que lorſqu'on garde long-temps, le lit, ces os s'écartent les uns des autres, & que par conſéquent la taille s'allonge. Or cet allongement venant de ce que chaque os de l'épine

n'eſt plus exactement joint avec celui qui le ſuit, c'eſt une néceſſité que la taille ait moins d'aſſiette & de fermeté; lorſqu'après une longue maladie on commence à ſe lever; puiſqu'alors les vertebres ſont moins appuyées les unes ſur les autres. Or ces vertebres ayant moins d'aſſiete, & la taille étant plus longue, il faut abſolument que dans le temps de la convaleſcence, où les os dont il s'agit, commencent à retomber les uns ſur les autres, par le poids de la tête, & par le leur propre, à cauſe de la ſituation directe que l'on prend en ſe tenant debout, ou ſur ſon ſéant; il faut néceſſairement, dis-je, que la taille ſoit diſpoſée à ſe courber, d'autant plus que la longueur en eſt augmentée, d'où il eſt aiſé de voir que ſi on ne porte pas alors quelque corſet, ou quelque choſe d'équivalent pour contenir la taille, elle eſt en riſque de ſe déjetter.



7°. Suite de ce qui a été dit ci-devant page 69. touchant les enfans qui avancent trop le ventre.

Lorsqu'un enfant avance trop le ventre, on croit bien faire de lui mettre sur le ventre un plomb, ou quelqu'autre poids; mais on oblige par-là l'enfant à se renverser encore davantage. Voyez ces Marchands ambulans, qui portent leurs boutiques attachées devant eux; voyez ces femmes qui ont des éventaires liés à leur ceinture, dans lesquels sont des fruits ou des poissons qu'elles vont vendre par la Ville, ou qu'elles exposent dans les marchés; voyez comme ce poids les oblige à se renverser. Il faut ici tirer leçon de tout, c'est la nature qui parle. Elle vous enseigne, peres & meres, à vous garder de mettre aucun plomb sur le ventre de vos enfans lorsqu'ils se renversent; mais au contraire, à leur charger le derriere. Ils ne manqueront point alors

de reculer le ventre, & ils ne ſe renverſeront plus. Cet effet dépend tout entier de l'équilibre que la nature obſerve en tout. Voyez de quelle maniere elle a diſpoſé le corps humain par rapport à cet équilibre. Il eſt bon de nous arrêter un moment là-deſſus.

Comme la maſſe du ventre s'étend en devant d'un côté à l'autre, cette maſſe ſe trouve balancée en arriere par une autre qui font les feſſes, ſans quoi le corps pancheroit trop en devant; c'eſt ce qui fait que les femmes ont naturellement les feſſes plus groſſes, parce qu'elles ont le ventre plus gros.

Les perſonnes qui, ſans avoir de groſſes feſſes, ont un gros ventre, ſe panchent en arriere; celles au contraire, qui ont les feſſes très-groſſes, ſans avoir le ventre gros, ſe panchent en devant.

Les femmes enceintes ſe panchent toutes en arriere, ce qui fait le contrepoids de leur gros ventre. Pour la même raiſon, les femmes qui ont la gorge groſſe & avancée, ſe tiennent plus droites que celles

qui l'ont maigre & plate.

Les boſſus ſe panchent tous en devant, à moins que quelque accident ne les en empêche.

Quand on ſe baiſſe pour amaſſer quelque choſe, on recule un pied, ou du moins le derriere, ſans quoi l'on tomberoit, parce qu'il y auroit trop de poids ſur le devant. Quand on trébuche & qu'on eſt ſur le point de tomber, on étend auſſitôt de l'autre côté, le bras ou la jambe, ce qui contrebalance le reſte du corps. Voyez ceux qui jouënt aux quilles, voyez comme ils poſent un pied en arriere, pour pouvoir mieux jetter la boule.

Ceux qui portent ſur le plis d'un des coudes, un panier à anſe, bien chargé, lévent l'autre bras, & ſe panchent du côté oppoſé au panier; ce qui fait, ſans qu'ils y ſongent, le contrepoids.

Ceux qui portent ſur le dos, un fardeau, ſe panchent en devant; & ceux qui le portent ſur la tête, ſe tiennent naturellement droits. Enfin le corps ne manque jamais, ſans même que nous y penſions, de ſe

tenir en la maniere la plus convenable pour se soutenir, & il n'est personne, jusqu'au plus idiot, qui là dessus ne prenne, au juste, l'équilibre, comme s'il en sçavoit les regles.

8°. *Moyen d'empêcher un enfant de trop avancer le derriere.*

Mais pour revenir où nous en étions, si l'enfant avance trop le derriere, c'est alors qu'il convient de lui mettre un plomb sur le ventre, ce poids oblige bientôt le ventre à revenir en devant, & le derriere à s'applatir. Mais tout cela ne se doit pratiquer qu'au cas que l'enfant n'ait point les jambes trop foibles; car en ce cas, le plomb ni autre poids ne convient point. Il faut se contenter alors d'avertir souvent l'enfant, & pour donner plus de force aux avertissemens, ne point se lasser de le contrefaire en sa présence.

Je ne dis rien ici du soin continuel qu'on doit avoir en même temps, de pousser doucement, ou

le ventre, ou le derriere de l'enfant, selon le cas ; la chose parle d'elle-même.

Si tout cela est inutile, il faut donner à l'enfant un corps piqué, qui soit construit de maniere, que si c'est le ventre qui avance, le corps piqué repousse le ventre ; & que si c'est le derriere, il repousse le derriere : il n'y a gueres de Tailleurs de corps qui puissent être embarassés là-dessus.

9°. *Moyens d'empêcher les enfans de porter mal la tête.*

La tête, qui, ainsi que nous avons dit, est posée sur l'épine, comme sur un pivot, doit, pour la bonne grace de la taille, être portée droite, ensorte qu'elle n'incline ni sur une épaule, ni sur l'autre, ni en devant, ni en arriere. Pour cela il faut porter le col droit ; mais prendre garde cependant, en le voulant porter ainsi, de le contraindre : car encore qu'il doive être droit, il ne faut pas croire qu'il doive l'être à la derniere rigueur, & de maniere

qu'il ne panche pas seulement d'une ligne en devant. Car alors ce feroit avoir le col comme un pieu, ce qui feroit très-difforme. La regle qu'il faut fuivre en cela, c'eft de tenir le col de façon que la partie charnuë de deffous le menton, laquelle fe nomme petite gorge, faffe comme un fecond menton. L'affectation eft ici à craindre; mais quand un enfant eft accoutumé de bonne heure, à porter le col droit, ce fecond menton vient de lui-même & fans effort. J'ajoûterai que pour y dreffer les enfans, qui font déja un peu grands, il ne faut pas laiffer dans le commencement, de leur faire faire quelque petit effort au-delà du naturel; parce que fans cette précaution, ils ne refteroient jamais au point où l'on veut qu'ils reftent. Il en eft de cela comme d'une baguette ou baleine courbe, que l'on veut rendre droite; on ne fe contente pas de la mettre avec les mains, au point jufte de rectitude où on la veut, mais on tend encore au-delà, parce que fans cet excédent, elle reviendroit à fon premier état.

Le col a naturellement de la diſpoſition à s'incliner en devant, à cauſe du poids de la tête ; c'eſt pourquoi afin de vaincre ce panchant, il eſt à propos de tendre d'abord à la ſituation oppoſée.

En général, pour corriger certaines difformités du corps, il eſt bon de pratiquer ce qu'un Ecrivain moderne conſeille de faire pour dompter certaines paſſions violentes. » Comme les ouvriers, » *dit-il*, qui redreſſent des bois cour» bes, ne ſe contentent pas de les » réduire d'abord au point de recti» tude où ils veulent les amener ; » mais qu'ils les fléchiſſent encore » au-delà, de peur que l'effort na» turel que fait le bois pour re» prendre ſon premier état, ne le » faſſe revenir à ſon ancienne dif» formité ; de même quand on veut » vaincre une forte paſſion, il eſt » bon de tendre à l'extrémité op» poſée, afin de pouvoir demeurer » enſuite dans les bornes où l'on a » intention de ſe tenir *.

* *Ut enim qui ligna diſtorta dirigunt, non*

Un ruban un peu large, attaché en maniere de carcan, & arrêté derriere les épaules, ne contribuë pas peu à empêcher un enfant d'avancer le col. La croix de fer, peut aussi être ici d'un grand secours; chacun sçait cela.

Si l'enfant panche plus le col sur une épaule que sur l'autre, on peut se servir du moyen suivant, qui est de mettre du côté où il panche le col, de petites pointes de baleine, ensorte que ces petites pointes l'incommodent lorsqu'il le panchera de ce côté.

Mais un expédient qui n'est pas à mépriser, pour faire qu'un enfant qui a passé cinq ou six ans, tienne la tête bien droite, c'est de lui poser légérement sur la tête en devant,

satis habent ea flexisse ad statum in quo consistere volunt, sed adhuc ultrà nituntur in partem adversam, quo spatium nacta recurrendi, in medio commodiùs illa subsistant, sic à nimiis animi cupiditatibus quàm longissimè nos abduci oportet, ut nitente in oppositum naturâ, medium teneamus. Lœlii Peregrini de noscendis & emendandis animi affectibus. vol. in-8°. *Lipsiæ*, 1714.



quelque chose de facile à glisser, & qu'on lui recommandera de ne pas laisser tomber, comme seroit une boëte à poudre, une plotte bien ronde, ou autre chose de semblable, dites-lui alors de marcher sans laisser tomber ce que vous lui aurez mis sur la tête, & lui faites de cela un jeu qu'il réïtere souvent, & auquel soit annexée quelque récompense qui puisse l'encourager. Vous verrez bientôt l'enfant tenir la tête droite. Tâchez, s'il se peut, qu'il ne sçache pas votre dessein; le moyen n'en réüssira que mieux. On peut mettre plusieurs enfans de la partie; ensorte qu'il y ait là-dessus entr'eux, de l'émulation.

Les Enfans, lorsqu'ils sont un peu grands, joüent à diverses sortes de jeux, proposez-leur, sans affectation, celui-là, & leur dites que la regle de ce jeu, est que s'ils viennent à laisser tomber la boëte ou la plote, ils donnent des gages qu'ils ne pourront retirer ensuite sans subir une pénitence, telle qu'il plaira à celui qui sera le dépositaire des gages, ainsi que cela se pratique dans

quelques autres jeux qui leur ſont ordinaires.

L'enfant s'exerçant à ce jeu, s'accoutumera bientôt à tenir la tête droite. Il eſt rare de voir des Laitieres qui ne l'ayent pas droite; on ne doit en attribuer la cauſe qu'à la petite charge qu'elles portent ſur leur tête, & qui tomberoit, ſi elles n'avoient pas ſoin de tenir la tête levée.

La plûpart des enfans ne portent mal la tête que parce qu'ils ſe négligent. Voulez-vous les empêcher de ſe négliger là-deſſus, & les engager à veiller un peu ſur eux-mêmes, habillez-les proprement, parez-les, vous les verrez bien-tôt avoir ſoin de leurs petites perſonnes, & ſe redreſſer. Cet expédient n'eſt pas des moins efficaces.

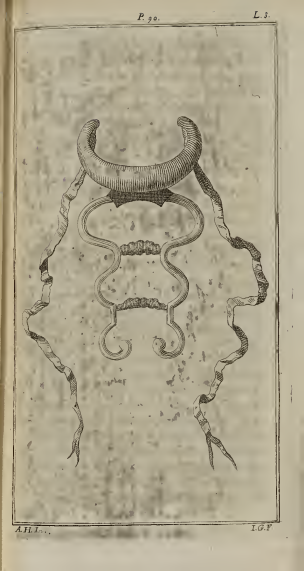
Mais ſi le panchement de tête ne vient pas tout-à-fait de la négligence de l'enfant, & qu'il ſoit conſidérable, vous pouvez y remédier par le moyen d'un bandage. Ayez un ruban fort large, appliquez le par le milieu, ſur le front de l'enfant, puis conduiſez les deux bouts de ce ruban

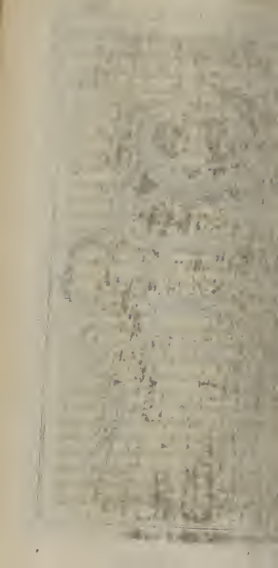
ruban derriere la tête ; ramenez ensuite sur le front de l'enfant, ce qui restera de ces deux bouts, & revenez de-là sur le derriere de la tête, où vous croiserez votre ruban, ensorte qu'il en tombe sur chaque épaule, par derriere, un bout que vous ferez passer sous l'aisselle, de chaque côté, & qui viendra se noüer sur le devant de la poitrine, où vous l'arrêterez aussi serré que vous voudrez. La tête autour de laquelle sera le ruban, se redressera à proportion que vous le serrerez, & ce qu'il y aura de commode, c'est que la jeune personne, que je suppose déja un peu grande, pourra sortir, sans qu'on s'apperçoive du ruban ; car si c'est un garçon, & qu'il ait une perruque, la perruque cachera le lien, tant devant que derriere la tête, & le juste-au-corps sous lequel on le noüera, cachera le reste. Si c'est une fille, la garniture & la coëffe feront le même effet que la perruque ; & pour ce qui est du reste, le manteau ou la robe de chambre feront aussi le même effet que le juste-au-corps.

Mais si l'enfant n'a pas encore pas-

sé trois ou quatre ans, voici un moyen doux & immanquable, de le disposer, pour toute sa vie, à porter la tête droite. Les muscles n'ont pas encore acquis beaucoup de fermeté, & ils obéissent aisément: Ainsi c'est le temps favorable pour les réduire à ce que l'on veut. Ce moyen consiste en une mentonniere, qui soutenuë en devant par deux fils d'archal, disposés en zigzag, auxquels elle tient, & appuyés par les deux bouts sur le bord de la voute du corps picqué, à quatre doigts au-dessous de la gorge, vient embrasser le menton, & sans la moindre violence, le repousse en haut.

Cette mentonniere qui environne le col, & dont la partie postérieure qui répréſente les deux cornes d'un croissant, s'attache vers la nuque avec deux rubans, est une piéce oüettée, que les fils d'archal disposés en zigzag, poussent en haut par une médiocre, mais assez forte résistance pour que l'enfant, lorsqu'il veut baisser la tête plus qu'il ne faut, en soit empêché par la mentonniere dont il s'agit, comme il le seroit par


A.H.L.
I.G.F



une main étrangere, qui viendroit doucement se présenter sous le menton, pour le relever. Ces sortes de hausse-cols & autres de même goût, ont été imaginés par M. Priou célébre Maître à danser qui les fait construire chez lui, ruë de la Verrerie. Je ne puis qu'applaudir à une invention aussi simple & aussi utile.

10°. *Col tourné ou roidi.*

Il y a des enfans dont le col est infléxiblement tourné ou roidi, ensorte qu'ils ne peuvent le mouvoir à gré. Quand ce défaut vient de naissance, on ne sçauroit s'y prendre trop tôt pour le corriger. Il ne faut qu'un accouchement laborieux pour donner occasion à une telle difformité : Un enfant se présentera mal à l'Accoucheur ou à la Sage-femme, & alors sans qu'il y ait de la faute de l'un ou de l'autre, il arrive souvent que la tête & le col de l'enfant, qu'il faut aller chercher avec la main, & qu'on ne peut tirer comme on voudroit, souffrent des violences & des contorsions qui sont

prendre au col de l'enfant cette *male-façon.*

Que faire en ce cas ? c'eſt lorſque l'enfant eſt né, de lui froter doucement le col avec un peu de vin & d'huile tiedes, en commençant à l'endroit vers lequel le col eſt tourné, & finiſſant à l'autre ; puis d'eſſayer de remuer ſans violence, la tête de l'enfant ; car il ne faut rien violenter ici. On continuëra pluſieurs ſemaines, & même davantage, ſi le mal s'opiniatre, & on aura ſoin que la nourrice couche toujours l'enfant ſur le côté oppoſé.

Quand ce défaut ſurvient après la naiſſance, il eſt ordinairement l'effet d'une mauvaiſe habitude qu'on laiſſe prendre à l'enfant, de tenir dans ſon berceau trop long temps, la tête tournée d'un même côté, ce qui arrive lorſque la lumiere lui vient toujours d'un même endroit ; car alors, pour voir cette lumiere, il tourne la tête & le col de ce côté-là ; & à force de le faire, les muſcles s'accoutument de telle maniere à ce mouvement, que le défaut reſte ; c'eſt auſſi quelquefois un rhuma-

tisme ou *torticolis*, qui oblige l'enfant à tenir ainsi le col. Il ne faut pour cela, qu'un vent froid qu'il aura reçu sur quelque endroit du col. Quand l'accident vient de l'habitude contractée, il faut prendre garde que cette habitude ne tourne en nature ; & pour l'empêcher, on aura soin de prendre légérement avec les mains, la tête de l'enfant, & de la faire aller peu à peu du côté opposé, ce qui se doit recommencer sans cesse. Il est à propos, surtout, de changer la situation du berceau de l'enfant ; ensorte, comme nous avons dit, que le jour qui lui venoit d'un côté, lui vienne de l'autre. Si cela ne suffit pas, & que l'enfant soit déja un peu grand, on fera faire un petit domino de carton que l'on assujettira sur les deux épaules de l'enfant, ensorte que le domino ne varie point, & que l'enfant puisse tourner la tête & le col, sans que le domino tourne. On fera garnir un côté de ce domino en dedans, de quelque étoffe rude, & l'autre de quelque étoffe douce, comme de satin, ou de velours ; le

côté rude sera celui vers lequel on voudra empêcher l'enfant de tourner le col.

Si l'accident vient d'un rhumatisme au col, il faudra frotter plusieurs fois de suite, avec de l'huile de muscade, le col de l'enfant, & tenir la partie bien chaudement.

Il y a quelquefois des gens qui, pour se réjouir, prennent par dessous, avec les deux mains, la tête d'un enfant, & le soulevent ainsi en l'air; ce qu'ils appellent lui *faire voir son grand pere*. Ce prétendu badinage est très-dangereux; car outre qu'il peut causer la mort à un enfant, il le met toujours en risque de porter mal sa tête, soit en lui roidissant le col, en sorte que l'enfant ne le peut tourner qu'en tournant tout le corps, soit en déterminant certaines humeurs à se jetter d'un côté du col, plutôt que de l'autre, ce qui fait pancher la tête d'un côté, sans que l'enfant la puisse mouvoir de l'autre, soit enfin en causant quelque dislocation.

Ainsi les parens doivent extrémement prendre garde que jamais qui


P. 94.
L. 9.
A.H. In.
I.G.F.



que ce foit, ne s'avife de fe joüer de la forte avec leurs enfans. Et fi par malheur, il arrivoit de ce cruel jeu, qu'un enfant contractât quelque difformité, il faut promptement examiner ou par foi-même, ou par quelque Médecin, s'il n'y a rien de difloqué, auquel cas on employera les mains adroites d'un bon Chirurgien, pour remédier à la diflocation; & s'il n'y a rien de difloqué, on aura foin de frotter fouvent avec de l'huile d'amandes douces, & du vin mêlés enfemble un peu chauds, tout le col de l'enfant, & en devant & en arriere, & à droit & à gauche, & de lui faire porter pendant plufieurs jours & plufieurs nuits, autour du col, un linge trempé dans ce mélange.

Voici en général, pour redreffer le col d'un enfant; à moins que cette partie ne foit eftropiée, un moyen auffi fimple que fingulier, dont on conjecturera la poffibilité par la defcription fuivante.

11°. *Moyen particulier pour redresser le col d'un enfant.*

Une jeune fille de dix ans, qui avoit le col tourné depuis l'âge de sept, & à qui cette difformité étoit venuë peu à peu sans aucune cause manifeste, se trouve inopinément guérie de son incommodité en cette maniere. Sa mere la mene voir un Feu d'Artifice, dans une maison dont les fenêtres étoient situées de façon qu'on ne pouvoit voir le feu que de côté, & ce côté ne se trouvant pas être celui vers lequel la jeune personne qui étoit extrémement curieuse, avoit la liberté de regarder, elle fait des efforts si violens pour tourner la tête du côté où étoit le feu, qu'il lui sembloit qu'on lui enlevoit la tête de dessus les épaules; mais l'envie de contenter sa curiosité, la fait passer par-dessus tout, & à chaque fois qu'elle entend partir quelques fusées, ou le peuple faire des exclamations, elle redouble ses efforts pour regarder. Enfin elle fait tant, qu'avant que la réjoüissance

réjouïssance soit tout-à-fait finie, elle tourne le col à droit & à gauche avec peu de peine ; ce qui lui devient plus facile de jour en jour.

Une jeune personne de douze ans, a la même incommodité. Sa mere, à qui on fait récit de la guérison fortuite dont il s'agit, est conseillée d'essayer si le même hazard lui pourra réussir : il devoit se faire ailleurs dans peu de jours, un autre Feu d'Artifice. Il y avoit long-temps que la jeune personne prioit sa mere de le lui faire voir. La mere y consent avec joye, & sans dire son véritable dessein à sa fille, ni à personne qui le lui puisse rapporter, elle ménage la chose de maniere qu'elles sont priées d'aller voir ce feu chez une personne de connoissance, dont la maison est justement située du sens qu'il faut pour que l'enfant ne puisse voir le feu que du côté vers lequel elle ne peut tourner la tête. La jeune personne fait les mêmes efforts, éprouve les mêmes peines, & entraînée par sa curiosité, vient enfin à bout de vaincre une partie des obstacles qui l'empêchoient de

tourner librement le col.

Voici un fait bien réel, où le pouvoir de la nature, pour ce qui concerne le rétabliſſement de certaines fonctions du corps dans des circonſtances particulieres, ſe montre bien évidemment. En 1682. l'Ambaſſadeur de Maroc étant à Paris au mois de Février, fut voir l'Hôpital de la Charité du Fauxbourg Saint Germain. Comme il paſſoit par la Salle des Bleſſés, ſix d'entre eux, qui, depuis pluſieurs mois, étoient ſans mouvement, ſe leverent ſur leurs pieds, & vinrent vers l'Ambaſſadeur, au grand étonnement de tout l'Hôpital *. La curioſité fit dans cette occaſion, ce que les médicamens les plus ſouverains n'euſſent pû opérer ſi-tôt, tant la nature a de force, quand elle agit elle-même.

Les peres & les meres qui ont des enfans, dont le col eſt attaqué de la difformité dont j'ai parlé il y a un moment, peuvent trouver pluſieurs

* *Hiſtoire de l'Ambaſſadeur de Maroc, envoyé au Roy de France en 1682.*

moyens équivalens à celui que j'ai proposé. Il n'est pas nécessaire pour cela de Feux d'Artifices, ou d'autres Spectacles semblables. Prenez votre enfant avec vous dans un Carrosse, allez à la promenade au Cours, ou en quelque autre endroit, dont la vûë le puisse réjoüir. Si son col, par exemple, est tourné du côté gauche, levez la glace qui sera à la gauche de l'enfant, & par-dessus tirez le rideau ou le *store*, ensorte que l'enfant ne voyant rien de ce côté-là, soit obligé de faire quelque effort pour tourner la tête du côté opposé. Cet effort étant réïteré diverses fois pendant plusieurs semaines, ou pendant plusieurs mois, aura à la fin son effet. Ou bien faites asseoir l'enfant à table à côté de vous, & situez-vous du côté où il a de la peine à tourner la tête; parlez-lui souvent alors, ensorte qu'il soit engagé à vous répondre, & à faire effort pour vous regarder. Mettez sur votre assiette quelque chose qu'il aime, & lui demandez s'il en veut. Il voudra voir ce que c'est, & tâ-

chera pour cela, de tourner le col de vôtre côté.

Quand on lui apportera à boire, ayez ſoin qu'on le lui apporte toujours de ce même côté. Ayez quelque oiſeau auprès de vous. Que cet oiſeau, quand vous dinez, ſoit toujours du côté vers lequel l'enfant ne peut tourner aiſément le col; on ne ſçauroit imaginer à quel point la perſévérance dans ces divers moyens peut réuſſir. Ne vous rebutez pas; il ne faut qu'un inſtant pour rendre efficaces pluſieurs mois de cette perſévérance. La nature, par des mouvemens ſecrets, travaillera d'abord en dedans, & elle ſe manifeſtera enſuite, au dehors. Voyez comme elle agit dans les plantes. Voyez comme ſur une fenêtre, un arbriſſeau encaiſſé, dont les branches ſont tournées d'un côté, les tourne enfin de l'autre, lorſque vous le changez de ſituation. Tout l'Arbriſſeau travaille alors, & obéit à l'air qui l'attire dans un ſens différent. Ce changement ne s'opere pas par l'effort de la main, c'eſt par l'effort inviſible de la nature au-dedans de

la plante. Il en eſt ainſi du corps humain.

Quand on veut obliger un enfant de tourner la tête d'un ſens, & que pour cela, on employe la main, ce n'eſt que l'effort de votre main qui agit. Cet effort eſt étranger, & par conſéquent peu efficace, parce qu'il n'eſt pas ſecondé par l'effort même de l'enfant; c'eſt l'effort de la nature qui doit tout faire ici. C'eſt cet effort intérieur & ſecret qui donne le cours aux eſprits animaux; au lieu que quand c'eſt votre main qui agit, les eſprits animaux du corps de l'enfant ſont oiſifs, les muſcles ne travaillent point d'eux-mêmes; le mouvement que vous leur donnez, eſt purement paſſif de leur part; & ainſi ne ſert preſque de rien. Il faut que tout vienne du dedans.

Si les expédiens juſqu'ici marqués, ne ſuffiſent pas, il faut mettre autour de la tête de l'enfant, en maniere de cercle, une bande de toile en pluſieurs doubles, dont le bout reſtant vienne tomber ſur l'épaule oppoſée à celle où le col pan-

che. Prenez alors ce bout reſtant & après l'avoir attaché par le haut, avec deux ou trois épingles, le paſſez derriere cette épaule, c'eſt-à-dire derriere l'épaule oppoſée à celle où le col panche, & le faites venir ſous l'aiſſelle ; puis tirez ce bout ; la tête de l'enfant ſera obligée de s'éloigner de l'épaule ſur laquelle elle panchoit. Ne précipitez rien, laiſſez-la à moitié, ou même au tiers du chemin que vous pourrez lui faire faire pour la redreſſer, & liez votre bout de bande ſur la poitrine, de maniere que la tête ſe tienne à l'endroit où vous l'aurez amenée. Puis, quelques heures après, tirez le bout de votre bandage ſans rien violenter ; & enfin après quelques autres heures, ou s'il le faut, après quelques jours, (ſelon le plus ou le moins de facilité que la tête aura à obéir) tirez encore votre bout de bande, juſqu'à ce que la tête ſoit ſur ſon véritable pivot, & attachez alors ſur la poitrine de l'enfant, le bout du bandage, enſorte qu'il ne ſe lâche point.

Ayez ſoin, au reſte, avant que

de mettre ce bandage, de frotter avec des fucs émolliens & fpiritueux, le côté du col où la tête panche; & le bandage étant pofé, continuez la même chofe pendant deux ou trois jours. Cette précaution eft néceffaire pour ramollir les mufcles de ce côté-là, & pour lever les obftructions capables d'empêcher les efprits animaux d'y influer. Ces fucs émolliens & fpiritueux font l'huile de vers & l'eau-de-vie, parties égales de chacune, mêlées enfemble chaudement.

Une des plus ordinaires caufes de la fituation difforme de la tête des enfans, eft la négligence des nourrices à leur tenir cette partie ftable & droite par le moyen de la Teftiere. Les peres & les meres doivent extrémement veiller fur cela, & avoir foin que cette Teftiere foit attachée comme il faut d'un côté & de l'autre, au lange de l'enfant, enforte qu'elle ne foit ni trop lâche, ni trop gênée.



12°. *Difformités considérables du col, sçavoir les Ecroüelles & le Goêtre.*

Moyens de les prévenir & de les corriger.

Le col, pour être bien fait, doit être un peu rond, un peu long, & médiocrement grêle ; mais il faut qu'il soit un peu plein, ensorte que ce qu'on appelle la *pomme d'Adam*, ne paroisse pas, sur-tout dans les personnes du sexe.

Une grande difformité de col, c'est lorsque cette rondeur qu'il doit avoir, est interrompuë par quelque grosseur qui s'éléve, soit aux côtés du col, comme les *Ecroüelles*, soit au-devant du col, comme le *Goêtre*. Ces deux difformités peuvent être prévenuës lorsqu'on s'y prend de bonne heure. Premierement, il faut voir s'il y a, ou s'il y a eu dans la famille de l'enfant, quelque personne atteinte de ces maladies, & si cela est, on ne sçauroit trop-tôt aller au-devant du mal

pour en garantir un enfant qu'on doit compter y avoir une difpofition héréditaire.

Quant aux Ecroüelles, il faut, s'il fe peut, commencer à prendre là-deffus des mefures dès la naiffance de l'enfant, en lui donnant d'abord une nourrice dont le lait, outre les qualités générales qu'il doit avoir pour être bon, ne foit point trop vieux ; car s'il l'eft trop, il fera trop épais, & par cette épaiffeur donnera lieu à des obftructions & à des embarras dans le fang, qui feront très-capables d'engager les glandes du col, & de les difpofer par conféquent aux Ecroüelles ; maladie qui vient toujours de ce que les fucs nourriciers trop épais forment des empêchemens dans les glandes du col.

Le Goêtre demande les mêmes précautions. Il confifte en une tumeur formée, non dans les glandes du col, comme les Ecroüelles, mais entre le conduit de la refpiration & la membrane extérieure de ce même conduit en devant ; laquelle membrane s'étendant ou fe dilatant

outre meſure en devant, par les ſucs trop épais qui s'y introduiſent, fait au-deſſous du menton, comme une eſpece de ſac. La même choſe arrive auſſi à la membrane des muſcles du col, ce qui produit un ſecond Goêtre qui ſe joignant à l'autre, rend la tumeur encore plus groſſe & plus difforme. On voit aiſément par-là, que lorſque l'on craint que des enfans n'ayent naturellement quelque diſpoſition aux Ecrouelles, ou au Goêtre, on ne ſçauroit prendre trop de ſoin pour donner d'abord à ces pauvres enfans, une nourriture fine & déliée qui ſe puiſſe aiſément digérer, & enſuite ſe diſtribuer à toutes les parties du corps, ſans y faire des obſtructions & des engagemens.

Je remarquerai ſur cela, que non ſeulement il faut avoir ſoin de donner d'abord aux enfans qui ont de la diſpoſition au Goêtre ou aux Ecroüelles, un lait léger, mais qu'il faut ſe garder de leur donner aucune boüillie avant qu'ils ayent au moins atteint l'âge de ſix mois.

En général, la boüillie eſt une

nourriture extrémement groffiere & indigefte pour les enfans, lorfqu'elle leur eft donnée trop près du temps de leur naiffance; & encore quand on leur en donne dans le temps convenable, il faut qu'elle foit faite avec de la farine cuite. On met pour cela, la farine au four dans un plat, & on la remuë de fois à autre pour la deffécher également. La boüillie faite de cette farine, outre qu'elle eft bien plutôt cuite, a une bien meilleure qualité que la boüillie ordinaire, qui étant faite avec de la farine cruë, eft néceffairement plus pefante, & plus vifqueufe; parce qu'il n'eft pas poffible de donner alors à cette farine, la cuiffon requife, fans confumer la meilleure partie du lait; enforte qu'il n'en refte plus que la fubftance la plus terreftre; ce qui rend la boüillie très-rebelle à l'action foible de l'eftomac d'un enfant.

Il faut, outre cela, que le lait dont on fait la boüillie de l'enfant, foit le plus récemment trait de la vache, qu'il eft poffible. Le lait contient en foi des efprits balfamiques

extrémement ſubtils, qui s'évaporent quand il eſt long-temps gardé. Ces eſprits par conſéquent ſont une eſſence précieuſe qu'on ne ſçauroit trop ménager pour les enfans. Il en eſt de cette ſubſtance ſalutaire, comme des eaux minérales, qui, lorſqu'il y a long-temps qu'on les a tirées de leurs ſources, perdent preſque toutes leurs vertus par la diſſipation qui ſe fait des eſprits qu'elles renfermoient.

Toutes ces précautions ſont abſolument néceſſaires quand il s'agit de défendre les enfans contre des maladies qui viennent uniquement de ſucs gluans & viſqueux, comme en viennent les Ecroüelles & le Goêtre.

Une précaution qu'il faut encore avoir pour garantir des Ecroüelles, ou du Goêtre un enfant, c'eſt de prendre garde de lui donner aucune nourrice non ſeulement qui en ait été attaquée, mais dans la famille de laquelle quelqu'un de ſon *côté & ligne* en ſoit ou en ait été atteint; c'eſt à quoi on ne ſçauroit trop veiller.




P. 109.
L. 1
P. 122.
L. 18.

Il y a des nourrices qui, en remuant leurs enfans, leur laissent pendre la tête renversée, à peu près comme on laisse pendre celle des veaux de dessus les charettes dans lesquelles on les ameine. Rien n'est plus capable de causer le Goêtre aux enfans, pour peu qu'ils y ayent de disposition. La raison en est évidente: La poche ou le sac qui forme le Goêtre, a pour cause, ainsi que nous l'avons remarqué, une trop grande extension ou dilatation faite en devant, à deux membranes, qui revêtent extérieurement, l'une le conduit de la respiration, & l'autre les muscles du col; ensorte que l'effort & le tiraillement qu'elles souffrent par-devant, lorsque la tête de l'enfant pend renversée, ne peut que relâcher ces membranes en devant, & former la poche ou le sac dont il s'agit; ce qui donne lieu aux humeurs de s'y jetter, & de faire ensuite, par l'épaississement qu'elles contractent dans leur séjour, une tumeur plus ou moins considérable, selon que l'humeur qui remplit le sac, a plus ou moins d'épaisseur. Car

cette humeur reſſemble quelquefois à du miel, quelquefois à de la boüillie, quelquefois à du ſuif.

Il faut donc prendre garde que les nourrices ne laiſſent jamais pendre la tête de leurs enfans, lorſqu'elles les tiennent à la renverſe ſur leurs genoux, ou ſur la couche, comme on le leur voit faire ſi ſouvent.

Quand l'enfant ſera un peu grand, voici ce qu'il faudra obſerver, pour ſa maniere de vivre, afin qu'il n'uſe de rien, ſoit pour le boire, ſoit pour le manger, qui puiſſe faire en lui des obſtructions capables de favoriſer la diſpoſition qu'il pourroit avoir au Goêtre ou aux Ecroüelles.

Une partie du regime qui convient pour prévenir l'un, convient auſſi pour prévenir l'autre. Le regime commun pour les deux cas ſera, 1°. d'avoir ſoin que l'enfant mange ſobrement, rien n'étant plus propre à lui cauſer le Goêtre ou les Ecroüelles, pour peu qu'il y ait de panchant, que de manger avec excès. 2°. De ne lui jamais donner aucune viande ſalée ou enfumée, ni

aucune légume. 3°. De lui faire boire un peu de vin dans fon eau ; mais feulement jufqu'à une légere rougeur, & de mettre dans le vin qu'il boira, un peu de poudre d'yeux d'écreviffes, la dofe eft d'un gros infufé à froid pendant la nuit dans un demi-feptier de vin bien bouché. Il n'eft pas néceffaire de faire boire la poudre ; la même peut fervir deux ou trois fois, la laiffant dans la bouteille, & remettant du vin par-deffus quand la bouteille eft finie.

L'ufage du Thé, & celui du Caffé, très-médiocrement pris, font encore de très-bons préfervatifs contre les Ecroüelles & contre le Goêtre ; mais un point de la derniere importance pour ce qui regarde le Goêtre, c'eft de faire enforte que l'enfant qui eft menacé de cette difformité, ne pouffe jamais de grands cris : Les cris violens font gonfler les membranes & les mufcles du col, & par conféquent peuvent être très-préjudiciables dans un mal qui ne vient que de la trop grande dilatation, ou du trop grand effort de ces mêmes mufcles.

L'exercice du chant, peut pour la même raiſon, être fort nuiſible en ce cas; ainſi les parens doivent dans ces ſortes d'occaſions, s'abſtenir de faire apprendre la Muſique à leurs enfans.

En général, il faut ſe ſouvenir que pour cauſer le Goêtre à certaines perſonnes, un effort qu'elles feront en retenant fortement leur haleine, peut ſuffire; comme lorſqu'on ſouffle fortement dans une clef pour la déboucher; lorſqu'on léve un fardeau trop peſant; lorſqu'on ſe mouche avec trop de violence; lorſqu'étant ſur le point d'éternuer, on ſe retient tout-à-coup; lorſqu'une femme en accouchant, ſouffre un travail laborieux qui l'oblige à retenir trop long-temps ſon ſouffle; lorſqu'étant conſtipé, on veut ſe dégager le ventre trop promptement; car dans tous ces cas on fait de grands efforts, & alors le col ſe gonfle conſidérablement, ce qui expoſe les membranes de cette partie à des tiraillemens capables de les rompre, ou de les relâcher. On prendra donc garde que les jeunes perſonnes

perfonnes qu'on foupçonnera menacées du Goêtre, ne fe laiffent aller à aucun effort qui puiffe leur faire trop enfler le col.

Si, nonobftant toutes ces précautions, ou faute d'en avoir pris aucune, il arrive qu'une jeune perfonne foit attaquée du Goêtre, voici comme on la doit gouverner. 1°. Il faut lui faire tenir le même regime que nous venons de prefcrire pour préfervatif; 2°. la purger deux ou trois fois dans l'intervalle de quinze jours ou de trois femaines, avec de la manne ou du fyrop de fleurs de pefcher, dont la dofe fe reglera fuivant l'âge; 3°. fondre peu à peu la tumeur du Goêtre avec l'emplâtre Diabotanum qu'on y appliquera. (Cet emplâtre fe trouve chez tous les Apotiquaires) en ufer longtemps, & ne le renouveller que de huit en huit jours. 4°. Faire prendre à la jeune perfonne, tous les matins à jeun, pendant quinze, vingt, ou trente jours, dans un petit verre de vin blanc, un gros d'os de féche, bien pulvérifé, & autant d'éponge féchée à un grand feu, puis réduite

en poudre ; paſſer l'un & l'autre par un tamis bien fin, enſorte que le tout ſoit preſque impalpable.

Ou bien, prendre quatre petits morceaux de drap de diverſes couleurs, excepté le verd, un peu d'éponge, & une douzaine de cloportes. Les morceaux de drap doivent être chacun du poids d'une once, & l'éponge de deux, calciner tout cela, & quand on l'aura bien réduit en cendre, le partager en quatre doſes égales, pour être priſes en quatre jours, une chaque matin à jeun dans un œuf frais, ou dans du pain à cacheter. Au bout de quatre jours recommencer, & continuer quatre autres jours. 5°. Remplir de liége rapé, un petit ſachet de toile, l'attacher au col de l'enfant ; le lui faire porter jour & nuit, pendant quelques ſemaines ; 6°. mettre du liége dans l'eau que l'enfant boira, & y faire boüillir ce liége un quart d'heure, plus ou moins, la doſe du liége doit être d'environ un demi-quarteron ſur quatre livres d'eau ; il faut que l'eau ſoit de riviere dans les endroits où l'on en

boit, comme à Paris, & en quelques autres Villes; mais à Lyon, par exemple, où l'eau de la Saone & du Rhône eſt malſaine à boire, & où l'on ne boit que de l'eau de puits, qui y eſt très-ſaine, il faut bien ſe garder de donner à l'enfant d'autre eau que de celle de puits.

Cette eau de liége ſe peut boire avec du vin, & ſans vin; mais aux repas il eſt mieux d'y gliſſer un peu de vin. Au reſte afin que le liége communique bien ſa qualité à l'eau, il faut qu'il ſoit attaché avec un fil à un petit caillou; enſorte que le caillou demeurant au fond du coquemar, empêche par le moyen du fil, le liége de monter ſur l'eau, & le tienne ſuſpendu au milieu du vaiſſeau.

Quant aux Ecroüelles, voici la plus ſure maniere de les guérir, en cas qu'elles ne ſoient pas trop invétérées. Il faut, 1°. preſcrire le même régime que nous avons marqué plus haut pour préſervatif; 2°. faire boire tous les jours à la perſonne, & ſuivant ſa commodité, un verre de la potion ſuivante, pour

procurer une douce tranſpiration. Prendre quatre livres & demie d'eau commune, & y mettre deux onces de racine d'eſquine, coupée bien menu ; faire boüillir l'eau avec la racine juſqu'à diminution du tiers ; puis y jetter une once de raiſins de carême. Paſſer enſuite le tout par un linge, & y ajoûter un gros de canelle, avec un demi-clou de girofle. 3° Entretenir le ventre libre ; 4°. faire uſer deux ou trois fois la ſemaine, de maſticatoires & de ſternutatoires doux. Les maſticatoires ſeront un peu de maſtic en larmes & les ſternutatoires une ou deux pincées de fleurs ou de feüilles de doronie à feüilles de plantain, miſes dans le nez. 5°. Appliquer ſur les Ecroüelles, l'emplâtre de vigo ; 6°. & c'eſt ici l'eſſentiel, purger ſouvent avec le ſel d'ebſon, pour débarraſſer le mezentere ; je dis, pour débarraſſer le mezentere, parce que ce ne ſont pas ſeulement les glandes du col qui ſont engorgées dans les Ecroüelles, mais que celles du mezentere le ſont encore plus.

Quand on ouvre des enfans morts

d'Ecroüelles, on y trouve toujours les glandes du mezentere gonflées, dures & ſchirreuſes; il y a même quelquefois de ces glandes qui peſent juſqu'à trois onces, & on en a vû peſer juſqu'à quinze.

Le mezentere qui eſt la partie à laquelle tiennent les inteſtins, eſt la ſource des Ecroüelles; & quand il n'y a point d'obſtruction dans le mezentere, le col eſt toujours éxempt de la maladie dont il s'agit. Le fait eſt conſtant.

Vous aurez beau faire tous les remedes imaginables, tant internes qu'externes, pour guérir les Ecroüelles, ſi vous ne dégagez le mezentere, vous ne viendrez à bout de rien. C'eſt de quoi vous devez être avertis, peres & meres, qui avez des enfans attaqués de cette opiniatre & difforme maladie.

Le premier pas que vous avez à faire dans cette occaſion, eſt de préparer avec le ſel d'ebſon, une eau minérale, dont l'enfant boive journellement. Cette eau minérale artificielle eſt un furét qui pénétre juſques dans les plus profonds replis du mezentere, & va

diſſoudre les matieres gluantes & viſqueuſes qui en obſtruent les glandes.

La préparation en eſt facile : il n'y a qu'à jetter un gros de ſel d'ebſon dans une livre d'eau commune, & voilà l'eau minérale faite. Il n'eſt pas néceſſaire de la faire boüillir. Elle eſt ſans aucun goût à cauſe de la petite quantité de ſel d'ebſon qui y entre. Il en faut boire & aux repas & hors des repas, en guiſe d'eau ordinaire, ſelon la ſoif ; mais aux repas, on peut y mettre un peu de vin. Elle ne purge point, elle tient ſeulement le ventre libre, & prépare à la purgation ; laquelle pour une jeune perſonne au-delà de quatorze ans, doit conſiſter en une once de ſel d'ebſon, délayé dans un demi-ſeptier d'eau commune un peu chaude, ou dans du boüillon, & pour une jeune perſonne au-deſſous de cet âge, en une moindre quantité à proportion, c'eſt-à-dire deux gros pour un enfant de trois ans, trois gros pour un enfant de quatre, & ainſi en augmentant ſelon l'âge. Cette purgation doit ſe renouveller

tous les dix ou douze jours, jufqu'à guérifon.

On ne voit dans la plûpart des Livres de Médecine, que remedes fur remedes contre les Ecroüelles; mais de tous ces remedes il n'y en a pas un qui aille fi bien au fait que celui-ci, aucun qui tende fi bien à débarraffer le mezentere, d'où les glandes du col tirent cependant dans cette occafion, tout ce qui les engorge.

Quand les Ecroüelles feront guéries, continuez de faire obferver à l'enfant, un régime exact. Qu'il ne mange ni patifferies lourdes, ni fromages, ni aucune viande groffiere.

Tous les matins à fon lever, qu'il boive trois ou quatre cuillerées d'eau de lait. Vous le difpenferez par-là du befoin d'être purgé fouvent; rien au refte n'eft plus aifé à faire que l'eau de lait. En voici la maniere.

Faites diftiller au bain marie, dans un alembic de verre, fix livres d'excellent lait de vache, jufqu'à ce que vous en ayiez retiré trois livres d'eau claire, ou au plus,

trois livres & demie ; mais si claire, que vous ne puissiez, à l'oeil, la distinguer de l'eau commune la plus pure & la plus chrystalline. Conservez cette eau pour en donner à la jeune personne tous les matins à jeun trois ou quatre cuillerées, comme nous avons dit ; il les lui faut donner tiédes.

Quand elle sera finie, distillez d'autre lait, de la même maniere, & ayez soin de bien nétoyer auparavant, le fond de l'alembic.

Il faut éviter de faire ici à feu sec, la distillation du lait, au lieu de la faire au bain marie ; car en la faisant à feu sec, il est difficile que l'eau qu'on en tire, ne soit un peu acre. Il faut prendre garde aussi que le lait ne boüille à trop gros boüillons ; car alors l'eau qui en sortiroit, seroit blanche comme le petit lait ; ce qui ne conviendroit pas. Il ne faut ici que le plus liquide & le plus spiritueux du lait.

Cette eau quand elle est bien faite, a la vertu de nétoyer le mezentere, & de délayer toute la masse du sang. Elle est outre cela, extrémement

mement bonne, contre l'exceffive maigreur. Mais ce n'eft pas dequoi il s'agit à préfent, nous parlerons ailleurs de cet article.

Il y a des glandes écroüellées qui font pendantes; il faut lier celles-là avec une foye fine; ferrer d'abord médiocrement la glande; le lendemain ūn peu plus, le troifiéme jour encore davantage; le quatriéme ferrer tout-à-fait; & enfuite attendre en patience que l'Ecroüelle desféchée tombe d'elle-même. Mais il ne faut pas laiffer de pratiquer tout ce que nous avons recommandé ci-deffus; faute de quoi l'Ecroüelle renaîtroit, foit au même endroit, foit ailleurs.

13°. *Epaules rondes;*
14°. *Col enfoncé dans les épaules;*
15°. *Epaule plus haute ou plus groffe que l'autre,*
16°. *Epaule qui panche trop d'un côté.*

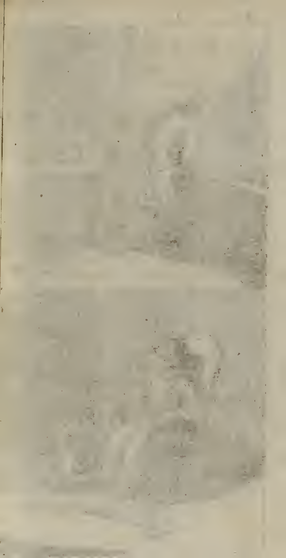
Ce font de grandes difformités dans la taille, que les épaules ron-

des, le col enfoncé dans les épaules, une épaule plus haute ou plus grosse que l'autre, une épaule qui panche plus qu'il ne faut, & autres articles dont nous allons traiter de suite.

Pour empêcher les épaules de rondir, il faut avoir soin de porter les coudes bien en arriere, de les poser sur les hanches, & d'avancer la poitrine. Il faut pendant la nuit, coucher le plus à plat qu'il se peut; & si une épaule est plus grosse, on fera coucher l'enfant sur le côté opposé à cette épaule; car l'épaule sur laquelle on se couche, s'éleve toujours sur la surface du dos.

Les Nourrices, les Sevreuses, les Gouvernantes, qui suspendent sans cesse un enfant par la liziere, en le soulevant en l'air, l'exposent à avoir le col enfoncé dans les épaules.

Les Maîtres & Maîtresses à lire ou à écrire, qui font lire ou écrire un enfant sur une table trop haute, & qui monte au-dessus des coudes de l'enfant, (car il faut qu'elle soit deux doigts plus basse) l'exposent à la même difformité, d'avoir le col




P. 123.
L. 15.
L. 22
F. I.
F. II.
P. 124.
F. III.
A. H. L.
G. F.

enfoncé dans les épaules.

Cet inconvénient eſt difficile à éviter dans les Ecoles d'Enfans, où il n'y a d'ordinaire qu'une même table pour tous, de quelque taille qu'ils ſoient; enſorte que cette table qui ſe trouvera proportionnée pour quelques-uns, ſera trop haute ou trop baſſe pour un grand nombre d'autres; ce qui ne peut porter qu'un notable préjudice à la taille de ces derniers; car ceux pour qui la table eſt trop haute, ſont obligés de lever les épaules plus qu'il ne faut; ce qui, à la longue, leur rend le col enfoncé; & ceux pour qui elle eſt trop baſſe, ſont obligés de ſe vouter, & d'avancer les épaules en arriere, ce qui leur fait courir le riſque de devenir boſſus, ou d'avoir au moins, les épaules rondes.

Ce que je dis des tables à écrire, je le dis des tables à manger: Il faut que la table ſur laquelle on fait manger un enfant, ait la même proportion que celle ſur quoi on le fait écrire; c'eſt une attention très-néceſſaire, & dont la pûpart des parens ne s'aviſent point.

Il eſt très-à-propos que les enfans, dès que l'on commençe à les ſevrer, mangent à la même table que leurs peres & meres. Mais comme cette table eſt trop haute pour eux, il faut leur donner des ſieges plus hauts à proportion, & un marchepied ſous leurs jambes ; car il ne faut jamais les leur laiſſer pendre, nous en verrons la raiſon plus bas.

Quand on voit qu'un enfant a de la diſpoſition à enfoncer le col dans les épaules, on ne doit jamais le laiſſer aſſeoir dans des ſieges qui ayent des accoudoirs. Ces accoudoirs, quand il s'en ſert, lui font monter les épaules, & il arrive delà que le col y demeure enfoncé.

On doit éviter, pour la même raiſon, de lui donner de ces roulettes où l'on a coutume de mettre les enfans, pour les empêcher de tomber, & pour s'épargner la peine d'être toujours auprès d'eux. Ces roulettes ont des accoudoirs très-hauts ſur leſquels s'appuyent les enfans, & qui leur font tout de même lever les épaules.

Si le défaut eſt contracté, il faut

fe fervir des mêmes moyens que nous avons confeillés pour précaution, & outre cela donner fouvent de petits coups de la main fur les épaules de l'enfant; ces petits coups qui font auffi très-néceffaires avant que le mal foit contracté, produifent plus d'effet qu'on ne penfe fi l'enfant eft un peu grand; car à chaque fois qu'on lui frappe fur les épaules, il fait un petit effort pour les baiffer, lequel étant fouvent réïteré, les met enfin au niveau où elles doivent être à l'égard de la partie inférieure du col.

Lorfqu'un enfant panche trop l'épaule fur un côté, voici ce qu'il eft à propos de pratiquer: fi par exemple, il la panche trop fur le côté gauche, dites-lui de fe foutenir fur le pied droit; car en fe foutenant alors fur ce pied, à l'exclufion de l'autre, qui, dans ce temps-là, demeure oifif, il arrivera néceffairement que l'épaule droite qui levoit trop, baiffera; & que l'épaule gauche qui baiffoit trop, levera; cela fe fait naturellement en vertu de l'équilibre, fans quoi le corps

feroit en rifque de tomber, parce que lorfqu'on fe foutient fur un feul pied, la jambe oppofée, qui, alors eft naturellement un peu pliée, ne foutient point le corps, elle demeure fans action & comme morte ; ainfi qu'on le voit dans les enfans qui joüent au jeu de *cloche-pied* ; deforte qu'il faut néceffairement que le poids d'en haut qui porte fur cette jambe, renvoye le centre de fa pefanteur fur la jointure de l'autre jambe qui foutient le corps *.

Si, tout de même, l'enfant panche trop l'épaule fur le côté droit, dites-lui de fe foutenir fur le pied gauche.

Un autre moyen pour corriger un enfant qui leve ou qui baiffe trop une épaule, c'eft de lui mettre quelque chofe de lourd fur l'épaule qui baiffe, & de ne point toucher à celle qui leve ; car le poids qui fera fur l'épaule qui baiffe, la fera lever, & obligera en même tems, celle qui leve, à baiffer.

L'épaule qui porte un fardeau, monte toujours plus haut que celle

* *Leonard de Vinci.*

qui n'eft pas chargée ; & alors la ligne centrale de toute la pefanteur du corps & du fardeau, paffe par la jambe qui foutient le poids. Si cela n'étoit pas, le corps tomberoit. Mais la nature y pourvoit en faifant qu'une égale partie de la pefanteur du corps, fe jette du côté oppofé à celui où eft le fardeau, ce qui fait l'équilibre ; enforte que le corps eft obligé alors, de fe pancher du côté qui n'eft pas chargé, & de s'y pancher jufqu'à ce que ce côté non chargé participe au poids du fardeau qui fe trouve de l'autre côté ; d'où il réfulte que l'épaule chargée fe hauffe, & que celle qui ne l'eft pas fe baiffe.

Telle eft la méchanique que la nature employe dans cette rencontre, pour foulager le corps *. Méchanique qui fait voir l'erreur de ceux, qui, pour obliger un enfant à baiffer une épaule qu'il leve trop, lui mettent un plomb fur cette épaule ; s'imaginant que ce poids la lui fera baiffer ; puifqu'au contraire

* *Leonard de Vinci.*

c'eſt le moyen de la lui faire lever davantage.

Au lieu de mettre un poids ſur l'épaule qu'on veut faire lever, on peut ſe contenter de faire porter par l'enfant avec la main qui eſt du côté de cette épaule, quelque choſe d'un peu lourd ; comme une chaiſe de paille, ou autre choſe de ſemblable. Il ne manquera point alors, en ſoulevant la chaiſe, de lever l'épaule de ce côté-là, & de baiſſer l'autre.

Cet expédient eſt ſur-tout, d'une grande utilité quand un enfant a la taille conſidérablement plus tournée d'un côté, que de l'autre ; car il n'y a alors qu'à lui faire lever la chaiſe avec la main qui eſt du côté vers lequel ſa taille panche. Il ne manquera point de ſe pancher du côté oppoſé ; ou bien faites-lui porter ſous le bras, quelque autre choſe de peſant ; un gros Livre, par exemple, le même effet arrivera.

Un autre moyen encore, c'eſt de lui donner à porter une petite échelle, faite exprès ; enſorte qu'il la ſoutienne d'une épaule qu'il po-


L.22.
L. 2d.
A.H.In.
I.G.F.



fera fous un échelon. L'épaule fur laquelle fera l'échelon, levera, & l'autre baiffera. On peut faire conftruire de petites échelles pour ce deffein, proportionnées à l'âge & à la taille des enfans. Ils fe feront un plaifir & un jeu de les porter.

Lorfque l'on fouleve d'un bras un tabouret ou une chaife, l'épaule de ce côté-là hauffe, & l'autre baiffe ; comme nous venons de le remarquer : mais il faut obferver que fi l'on porte avec la main pendante, un vafe qui ait une anfe pofée de niveau avec le bord du vafe, & que l'on porte ce vafe par l'anfe, enforte 1°. que le doigt indice ou fecond doigt, entre dans l'anfe & la foutienne par le haut, 2°. que le doigt du milieu ou troifiéme doigt aille fous l'anfe, & en foutienne le bas, 3°. que le poulce paffe fur l'anfe & que ce poulce appuyant en cet endroit, fur le bord du vafe même, entre un peu dans le vafe *, alors

* *Je ne décris en tout cela, que ce que l'on fait tous les jours, fans y prendre garde, lorfqu'avec le bras baiffé, on porte un pot à l'eau ; dont le haut de l'anfe eft vis-à-vis l'ouverture du pot.*

l'épaule du bras qui porte le vaſe, ne ſe hauſſe pas comme dans les cas précédens, mais ſe baiſſe au contraire. Ainſi c'eſt un autre moyen dont on peut facilement ſe ſervir à l'égard de toute jeune perſonne qui lẹve trop une épaule.

En voici encore un autre qui n'eſt pas moins naturel, & qui paroît plus ſimple. Si l'enfant leve trop une épaule, faites-le marcher appuyé de ce côté-là, ſur une canne fort baſſe, & ſi au contraire il la baiſſe trop, donnez-lui une canne un peu haute; puis, quand il voudra ſe repoſer, faites-le aſſeoir dans une chaiſe à deux bras, dont l'un ſoit plus haut que l'autre, enſorte que le bras haut ſoit du côté de l'épaule qui baiſſe, & l'autre du côté de celle qui leve.

Le moyen qui ſuit eſt encore bien aiſé : ſi on ſe quarre d'un bras, c'eſt-à-dire, qu'on plie le bras comme une anſe, en appuyant le poing ſur la hanche du même côté, l'épaule de ce côté-là, levera, & l'autre baiſſera; ſi l'on couche alors l'autre bras le long du corps, enſorte qu'on

le laiffe pendre jufqu'à l'endroit de la cuiffe auquel il peut atteindre ; alors l'épaule de ce côté-là, baiffera davantage ; voilà des expédiens bien fimples, pour faire lever à un enfant une épaule qu'il baiffe trop.

J'ajoute que fi on enmaillote un enfant, en lui laiffant un bras dehors, l'épaule du bras qui fera dehors, baiffera, & celle du bras qui fera dans le maillot, levera.

Les peres & les meres peuvent prendre fur tout cela, de juftes mefures pour ce qui regarde la taille de leurs enfans. Mais ce ne font pas là les feules difformités qu'en fait de taille ils ayent à prévenir ou à corriger dans leurs enfans, en voici d'autres, aufquelles ils ne fçauroient donner trop d'attention ; c'eft la taille en dos cuiller, c'eft la boffe, c'eft l'enfoncement, c'eft la tortuofité.

17°. *Taille en dos de cuiller.*

La taille en dos de cuiller, a la même figure, par fa partie poftérieure & fupérieure, que le dos d'u-

ne cuiller. Cette difformité se contracte en creusant la poitrine, en serrant le haut des épaules pardevant, & en amenant les bras sur l'estomac, comme font certaines personnes en priant Dieu, lesquelles s'imaginent que cette posture est essentielle à la devotion.

Il faut, pour prévenir la difformité dont il s'agit, pratiquer tout le contraire de ce qui en est la cause; & pour la corriger il n'y a pas, non plus, de meilleur moyen que celui-là.

La taille en dos de cuiller, se contracte en creusant la poitrine; faites-la avancer à l'enfant; elle se contracte en serrant le devant des épaules, faites-les lui retirer en arriere; enfin, elle se contracte en avançant les bras sur l'estomac, faites-les lui porter vers les côtés. Il ne s'agit ici, peres & meres, que d'une grande attention, c'est plus l'affaire de vos mains & de vos avertissemens, que d'autre chose.

18°. *Boffe, Enfoncement, Tortuofité.*

Ces difformités font l'effet du déjettement de l'épine : déjettement qui peut procéder ou d'une chute, ou de quelque effort qu'on aura fait en voulant foulever quelque chofe de trop lourd ; comme il arrive fouvent aux enfans qui fe plaifent à fe porter les uns les autres ; ou d'une habitude à fe courber, à fe pancher, à fe renverfer ; ou d'un fuc vifqueux qui aura, de lui-même, déplacé les vertebres de l'épine, en relachant trop les ligamens ; ainfi qu'il arrive aux enfans noüés ; ou enfin de naiffance, à l'occafion de quelque mouvement violent de l'enfant dans le ventre de la mere.

Ce déjettement fe fait, ou en dehors, ou en dedans ; ou en dehors & en dedans tout enfemble. Quand il fe fait en dehors, c'eft *boffe* ; quand il fe fait en dedans, c'eft *enfoncement* ; quand il fe fait en dehors & en dedans tout enfemble, c'eft *tortuofité* ; & il a pour lors, la forme d'une S, foit directe com-

me celle-là, soit renversée comme celle-ci 5.

La bosse est une éminence qui s'éleve ou sur le devant de la poitrine ou sur le dos. Dans le premier cas, la partie antérieure de la poitrine, que nous avons appellée *sternum** ou *plastron*, forme une pointe aiguë, à peu près faite, selon la comparaison ordinaire, comme cette avance qui se remarque sur la poitrine d'une vieille volaille. Dans le second cas, l'épine forme un arc sur le dos.

Quelques Anatomistes regardent cet arc comme naturel à l'épine, & prétendent qu'on peut dire en un sens, que l'homme est naturellement bossu, parce que dans le ventre de la mere, il a, disent-ils, l'épine en rond, & qu'il est comme une boule; mais la plus part des plantes lorsqu'elles sont cachées dans leurs graines, & qu'elles commencent à en éclorre, sont en forme d'arc ou de boucle, comme il se voit dans les pois, dans les féves, & autres végétaux; cependant elles se re-

* *Voyez page 23. du Livre premier.*

dressent d'elles - mêmes, & ont si peu de disposition à rester courbées, que si on met quelque obstacle à ce redressement, en chargeant de terre leur courbure, ou en mettant dessus quelque autre chose d'un peu pesant, elles emportent l'obstacle, & font lever, avec elles, la charge; après quoi elles se redressent a vûë d'œil, & prennent une situation très-directe, ce qui vient de ce que dans la plante, il y a des fibres musculeuses, qui, lorsqu'elle est courbée, font comme autant de ressorts tenus en violence, lesquels la font lever, dès que les lobes de la graine & la pesanteur de la terre, ne la retiennent plus. Or, comme il y auroit de l'absurdité, à dire que les plantes naissent avec une disposition naturelle à demeurer courbées, à cause qu'étant renfermées dans leurs graines, elles ont la tige courbée, il n'y en a pas moins à dire que l'homme vient au monde avec une disposition à être bossu, parce que dans le ventre de la mere, il a l'épine en rond. Quoiqu'il en soit, la bosse, tant celle

du ſternum, c'eſt-à-dire du devant de la poitrine, que celle du dos, ſe corrige dans les enfans en la preſſant doucement avec les mains ; cette douce compreſſion, quand elle eſt ſouvent réitérée, diſpoſe peu à peu les os ſoit de l'épine, ſoit du ſternum, à reprendre leur place. Mais il faut avoir ſoin de frotter en même temps l'épine ou le ſternum, avec de l'huile de muſcade. On en met un peu dans le creux de la main ; puis, on paſſe & repaſſe la paulme de la main ſur l'épine du dos, ou ſur le devant de la poitrine, ſelon l'endroit où eſt la boſſe. L'uſage d'un corſet de baleine, pour preſſer modérément la partie qui fait la boſſe, eſt fort à conſeiller ici.

Ayez ſoin, au reſte, premiérement, que le lit de l'enfant ne ſoit point trop mollet, & qu'on n'y mette point d'oreiller. Secondement que l'enfant s'y tienne ſouvent couché ſur le dos ; de maniere que la tête & l'épine, ſoient le plus qu'il ſe pourra en ligne directe.

Il eſt important de remarquer que la

la courbure de l'épine ne vient pas toujours du vice même de l'épine, mais qu'elle procede quelquefois de ce que les muſcles de devant, ſont trop racourcis, & par ce racourciſſement, font courber l'épine, comme la corde d'un arc fait courber l'arc. On a beau frotter alors, l'épine avec toutes les drogues du monde, c'eſt inutilement; il faut frotter le devant du corps & non le dos, pour ramollir ces muſcles & les aſſouplir; ſans quoi c'eſt faire la même choſe que ſi pour redreſſer un arc, on s'appliquoit à ramollir le bois de l'arc, au lieu de ſonger à relacher la corde qui le tient courbé.

On demandera comment on peut connoître quand la boſſe du dos vient du raccourciſſement des muſcles de devant? Cela ſe connoît en examinant le devant du ventre juſqu'au devant de la poitrine: Si l'on apperçoit au ventre, quelque roideur & quelque tenſion, c'eſt une marque que les muſcles du ventre ſont trop courts, & que par ce défaut de longueur, ils font faire à

l'épine, ce que la corde de l'arc fait faire à l'arc. Alors, au lieu de frotter l'épine, il faut frotter le devant du corps avec des choses émollientes (telles que l'huile de vers, la décoction de mauve & guimauve) tout le long du corps, en devant, depuis la poitrine inclusivement, jusqu'au bas du ventre. Les muscles étant alors ramollis, prêteront, & ils donneront lieu à l'épine de se redresser.

Si la taille fait un creux, ensorte que l'épine soit courbée en dedans, ce qui est le contraire de la bosse du dos, faites souvent courber l'enfant. Jettez-lui pour cela des cartes, ou des épingles sur le plancher, il se fera un plaisir de les ramasser. La situation qu'il sera obligé de prendre pour en venir à bout, contraindra, à la longue, l'endroit creux de son épine à revenir en devant.

Si l'épine se déjette en maniere d'S, & fait la tortuosité, le meilleur parti qu'il y ait à prendre alors, en quelque sens que soit la tortuosité, c'est de recourir à des corsets rembourrés, de maniere que les

endroits rembourrés répondent bien aux excédences qui doivent être repouffées ; il faut au refte, renouveller ces corfets tous les trois mois, au moins.

Il y a ici une obfervation importante à faire, c'eft qu'à mefure que les excédences diminueront, il faudra groffir les rembourrures, fans quoi l'on perdroit toute fa peine, & l'on courroit même le rifque non feulement de rappeller la tortuofité, mais de la rendre encore plus grande. Cela demande de l'attention, & une attention dont il n'y a gueres que des peres & des meres qui foient capables.

Voici un moyen qui n'eft pas à négliger, pourvû que l'enfant n'ait pas plus de huit à neuf ans.

Faites faire un pain long, avec de la pâte de feigle, la plus groffiere; dans laquelle foit mêlé un peu d'anis. Quand ce pain fera tiré du four, ôtez-en auffi-tôt la croute de deffus, & fur ce pain tout chaud, que vous prendrez garde néanmoins qui ne le foit point trop, étendez votre enfant nud & à la renverfe, de ma-

niere qu'il ait le dos appliqué sur ce pain, depuis la nuque jusqu'au croupion. Couvrez l'enfant d'une couverture qui ne soit ni trop lourde ni trop légere, & le tenez en cet état, jusqu'à ce que le pain commence à n'être plus chaud, si l'enfant, quelque temps après, vient à sentir une démangeaison au dos, ce sera un bon signe; mais qu'il en sente ou non, continuez cette manœuvre, huit à dix jours tous les matins, en faisant faire pour chaque fois, un nouveau pain de seigle. Puis purgez l'enfant avec un peu de casse, ou d'eau de rhubarbe, trois jours de suite; après quoi recommencez à le mettre, comme auparavant, sur le pain de seigle, & continuez environ quinze jours.

Si pendant ce temps-là, l'enfant commence à sentir des douleurs à l'épine, ce sera un bon présage, & vous le verrez bien-tôt commencer peu à peu, à se redresser; quelquefois même, sans qu'il sente, ou des douleurs, ou de violentes démangeaisons, la nature se rétablira.

En cas que l'enfant n'eût pas la

ventre libre, il faudroit le lui rendre tel par l'uſage fréquent d'un peu de jus de pruneaux où l'on auroit fait boüillir légérement un gros ou deux de ſenné.

Comme la difformité dont il s'agit, vient ſouvent de ce que l'enfant eſt noüé, il eſt important d'examiner quel traitement elle demande quand elle procede de cette cauſe.

19°. *Taille difforme par la maladie qui rend les enfans noüés.*

Quand les difformités dont nous venons de parler, ont une telle cauſe, il faut joindre aux ſecours précédens, les ſecours ſuivans, qui ſont 1°. de mettre un peu de vin blanc, mais du meilleur, dans l'eau que l'enfant boira; 2°. de le faire coucher ſur une paillaſſe de feüilles de fougere femelle ſéchées à l'ombre, je dis de fougere femelle, c'eſt-à-dire de celle qui a une tige. 3°. De le purger tous les quinze jours avec un peu de ſyrop de fleurs de pêcher, ou de ſyrop de chicorée compoſé

de rhubarbe ; 4°. de lui faire boire tous les matins une petite taſſe de thé ; 5°. de l'exciter à s'agiter un peu.

On propoſe diverſes machines pour agiter un enfant noüé, & lui faire faire des mouvemens capables de lui redreſſer l'épine, & les autres parties du corps ; mais ſans recourir à toutes ces inventions, on ne peut rien faire de mieux pour cela, que de lui jetter tous les matins quelques goutes d'eau au viſage, comme on le pratique à l'égard des perſonnes qui s'évanoüiſſent. L'enfant fera alors des mouvemens ſubits qui contribueront d'une maniere ſurprenante à lui redreſſer l'épine & les autres parties du corps ; on produira le même effet, en lui appliquant ſur les bras, depuis le poignet juſqu'au coude, un linge trempé dans du vin blanc, & frottant auſſi-tôt les bras avec une ſerviette bien ſéche. L'enfant fera alors des mouvemens de tous les muſcles de ſon corps ; les viſceres même en feront émus. On ne ſçauroit croire combien de tels mouve-

mens feront efficaces. Ils auront beaucoup plus d'effet que tous les exercices qu'on pourroit procurer par les efcarpolettes, & autres machines femblables. Quant aux efcarpolettes, on en fait de plufieurs fortes à ce deffein, & une entre autres, où l'on engage le corps de l'enfant par le moyen d'un bandage qui lui embraffe la poitrine, lui paffe fous les aiffelles, & venant en même temps, lui tourner fous le menton, lui foutient la tête. L'on balance l'enfant de côté & d'autre dans cette machine, & alors la pefanteur du corps fufpendu, jointe aux mouvemens que l'enfant fait de lui-même, oblige les ligamens à fe relâcher & à s'allonger. Mais ce qui contribuë le plus à cet allongement de membres, c'eft la peur qu'a l'enfant de tomber, étant ainfi balancé, parce que cette crainte lui fait faire des mouvemens extraordinaires; tous les mufcles dans ce temps-là, étant en action. La joye que reffentent au contraire quelques autres enfans, de fe voir ainfi balancés, leur fait faire des tréfaillemens qui produi-

sent le même effet pour ce qui regarde les muscles. Chez les Negres * on donne aux bras & aux jambes des enfans nouveaux nés, une espece d'estrapade qui contribuë beaucoup à les empêcher d'être noüés; mais on ne sçait dans ce Pays-là, non plus que chez les sauvages du Canada, & dans le Bear, ce que c'est que d'enmaillotter les enfans, on laisse agir la nature en toute liberté; & comme elle entend mieux son métier que ne l'entendent toutes les Sages-femmes, toutes les Remueuses & toutes les Nourrices du monde, elle conduit si bien ces petites créatures, qu'on n'y en voit point de bossuës & d'estropiées, comme on en voit en France; ces estrapades sont fort utiles pour aider les enfans à se redresser; mais outre que c'est un opera que toutes ces machines, le moyen simple & facile que nous avons proposé, l'emporte sur tout cela, par les heureux effets qu'il produit.

* *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale, par le P. Labat.*

On

On peut, au lieu d'appliquer ſur les bras de l'enfant, une ſerviette trempée dans du vin blanc, y verſer doucement un peu d'eau tiede * mêlée de quelques goutes d'eau-de-vie, puis bien eſſuyer les bras avec un linge ſec.

Si l'on frotte l'épine, depuis la nuque juſqu'au croupion, avec un linge moüillé d'eau & d'un peu d'eau-de-vie, & que l'on continuë le long des cuiſſes juſqu'aux talons, le ſuccès ſera plus prompt. Mais il faut toujours avoir ſoin de bien eſſuyer enſuite avec un linge ſec.

Pour redreſſer les enfans noüés, c'eſt encore un bon expédient que de leur chatoüiller quelquefois la plante des pieds, ou les reins. Cela leur fait faire des mouvemens qu'ils ne feroient jamais ſans cela, & ces mouvemens ſont ſi efficaces, qu'ils ſuffiſent quelquefois ſans autre ſecours, pour faire reprendre à la taille ſa figure naturelle.

* *Cette eau tiede ſe refroidit dans le moment; & c'eſt ce qu'il faut.*

Quatre cauſes concourent à rendre les enfans noüés ; la premiere, une abondance exceſſive de ſucs indigeſtes qui croupiſſent dans l'eſtomac, dans les inteſtins, & dans tout ce qu'on appelle les premieres voyes ; la ſeconde, une viſcoſité univerſelle dans la maſſe du ſang, dans toutes les jointures, & dans tous les articles ; la troiſiéme, une acreté corroſive que contractent les ſucs nourriciers, faute d'une circulation ſuffiſante qui les adouciſſe ; la quatriéme, une obſtruction générale dans les fibres des muſcles ; quatre cauſes auſquelles on ne peut rien oppoſer de plus puiſſant que les divers moyens que nous venons de marquer, principalement ceux qui excitent le corps à s'agiter extraordinairement. Les émotions conſidérables des membres aſſoupliſſent néceſſairement les reſſorts du corps ; il ne faut point de grands raiſonnemens pour s'en convaincre ; l'expérience dépoſe là-deſſus d'une maniere à lever toute ſorte de doute.

20°. *Taille difforme ou par luxation, ou par fracture, ou par obstruction.*

Au reste, quand les enfans ont la taille difforme par quelque coup, cette difformité vient ordinairement de luxation ou de fracture, & est très-difficile à corriger. Il faut que les parens consultent alors quelque Médecin & quelque Chirurgien expérimenté; & encore avec tous les secours des Experts, il est très-à craindre que l'enfant n'ait le sort de l'infortuné Miphiboseth, fils de Jonathas. Sa nourrice, comme il n'avoit que cinq ans, l'ayant pris entre ses bras, pour le sauver des mains des Philistins, & s'étant mise à courir, le laissa tomber; le jeune Prince devint tout-à fait difforme de cette chute, rien ne le pût guérir, & il en resta boëteux des deux jambes. *

Quand la difformité ne vient pas

* 2. *Livre des Rois, chap.* 14.

d'une chute ou de quelqu'autre coup, elle eſt ordinairement cauſée par obſtruction, & non par luxation, ce qui demande que l'on faſſe alors des fomentations ſur l'épine, avec des choſes volatiles & ſpiritueuſes pour diſſiper les obſtructions. Je ne puis là-deſſus me diſpenſer de citer l'exemple d'une perſonne de condition dont parle Kerkginr, laquelle fut guérie d'une courbure en devant par des purgatifs & par des fomentations que ce Médecin lui ordonna, après que la perſonne eût enduré bien des tourmens que les Chirurgiens lui avoient fait ſouffrir pour lui remettre les vertebres que ces Chirurgiens s'imaginoient être laxées, & qui ne l'étoient pas.

21°. *Difformités de la taille qui viennent 1°. de ce qu'on emmaillote mal les enfans. 2°. De ce qu'on les ſituë mal dans le berceau. 3°. De ce qu'on les porte mal entre les bras.*

La plûpart des difformités qui at-

taquent la taille des enfans, viennent de ce qu'on n'a pas foin de les emmailloter comme il faut ; & je ne fçai fi de la maniere dont on s'en acquitte, il ne vaudroit pas mieux fuivre l'ufage des Negres & de quelques autres Nations, qui comme nous l'avons remarqué ci-devant, n'emmaillottent jamais leurs enfans, que de contraindre à force de bandes ferrées, les membres tendres & délicats d'un enfant, qui, pour peu qu'on les violente, ne peuvent prendre qu'une mauvaife figure. Pour emmaillotter comme il convient, un enfant, il faut d'abord lui coucher le corps en ligne directe, puis lui étendre bien également les bras & les jambes ; enfuite tourner autour du corps les langes & les bandes fans les trop tirer, car il faut qu'ils ne faffent que contenir fimplement ce qu'ils environnent ; furtout l'endroit de la poitrine & de l'eftomac ; car fi ces parties font comprimées, il en peut arriver des difformités confidérables, fans parler des difficultés de refpirer, & des vomiffemens qui en réfultent. La

plûpart des enfans qui ont peine à respirer, ou qui vomissent, n'ont ces incommodités qu'à cause que dans le maillot on leur serre trop la région de la poitrine & de l'estomac. Quant à l'estomac, comme le foye dans les enfans, est plus grand que dans les personnes faites, il est difficile que les enfans ne vomissent lorsqu'on leur serre trop la région de l'estomac, parce que le foye étant alors comprimé, presse le fond de l'estomac, & empêchant l'aliment d'y être à l'aise, l'oblige à en sortir par la voye du vomissement.

Pour ce qui est de la poitrine, Spigelius ce sçavant Anatomiste, prétend que si les Anglois sont sujets à la pulmonie, & à la maladie de consomption, c'est à cause que dans leur enfance, les nourrices leur serrent trop la poitrine par les bandes dont elles les emmaillotent *. Il ne condamne pas moins la coutume pernicieuse qu'ont la plûpart des jeunes Demoiselles, de se presser la poitrine avec des busques, pour

* *Spigel. de hum. corp. fabricâ, lib. 1. cap. 12.*

avoir la taille plus fine ; elles ne sçavent pas, dit-il, qu'elles s'exposent par-là à la phthisie, en ôtant au sang des poumons la liberté de circuler *.

Au reste, quand on emmaillote un enfant, il faut tourner chaque jour, les bandes d'une maniere différente de celle dont on les a tournées le jour précédent, c'est-à-dire les tourner un jour de droite à gauche ; & l'autre jour, de gauche à droite ; sans quoi il est à craindre que le tronc du corps de l'enfant, & les extrémités ne prennent une conformation vicieuse.

Quand l'enfant est emmailloté, il y a deux précautions à avoir, l'une lorsqu'on le pose dans le berceau, & l'autre lorsqu'on le tient entre les bras. La premiere est de le coucher de maniere que son corps ne porte point à faux ; car sans cela on expose la taille de l'enfant à contracter quelque bosse. La seconde est de le porter tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, de peur qu'étant toujours

* *Id. Ibid.*

porté sur un même bras, il ne se panche toujours d'un même côté, ce qui peut lui rendre la taille de travers.

Il nous reste à parler de trois autres vices de la taille, qui sont la taille trop épaisse, la taille trop maigre, & la taille toute d'une venuë.

22°. *Taille trop épaisse.*

La taille trop épaisse est quelque chose de très-difforme, sur-tout dans une jeune personne du sexe. On y remédie en différentes manieres; mais la plus sure est, 1°. de ne point trop dormir, 2°. de boire beaucoup de thé & de caffé, 3°. d'éviter le chocolat, la bierre & tout ce qui est capable de produire des sucs trop nourrissans, 3°. de manger & de boire sobrement, & en fait de vin, de ne boire que du vin blanc, 4°. de faire beaucoup d'exercice à pied, 5°. de prendre tous les jours pendant plusieurs semaines, un peu de cendre d'écrevisses délayée dans un œuf frais, ou dans un peu de boüillon. Cette cendre est très-spécifique

pour empêcher le corps de contracter trop de graiffe ; la dofe eft d'un demi-gros fi la perfonne a paffé douze ans. Mais en cas qu'elle ait une fi grande difpofition à engraiffer, qu'il faille quelque chofe de plus fort, on pourra joindre à cette cendre, celle d'éponge de mer, & d'éponge d'églantier, pour faire de ce mêlange une feule poudre, dont la dofe fera un demi-gros. Ce remede eft fi exténuant qu'il peut caufer une maigreur trop grande, c'eft pourquoi il faudra bien prendre garde à la difpofition de la perfonne ; car à moins qu'il n'y ait à craindre un embonpoint énorme, il ne faudra point recourir à ces trois cendres, mais fe contenter de la premiere.

On raconte d'un certain Nicomachus de Smirne, qu'il avoit la taille fi épaiffe qu'il en étoit prefque immobile *. L'Empereur Maximilien avoit, tout de même, dit-on,

* *Il fut guéri par Efculape au rapport de Galien Voyez Antonii Molineti Differtationes anatomicæ Pathologicæ.*

la taille si fournie, * qu'à chaque moment, il en étoit presque sur le point d'étouffer. Ces sortes de tailles viennent ordinairement par des excès de boire & de manger, long-temps continués. On a vû, il y a quelques années, un enfant de cinq ans devenir par cette cause, aussi gros de taille qu'une personne de quinze ans. Cet enfant, dès qu'il s'éveilloit, demandoit à manger; il mangea tant & avec tant d'appetit, pendant l'espace de quatre mois, qu'il acquit dans cet espace de quatre mois, une taille aussi grosse que s'il avoit eu quinze ans. L'Histoire porte que son appetit & son accroissement augmenterent toujours, jusqu'à une fatale débauche de vin, qu'on lui laissa faire, & qui se termina par un vomissement dont il périt **.

Quelques jeunes personnes, pour

* *Id. Ibid.*

** *Observations Physiques & Medicinales, communiquées à l'Academie des Sciences de Lyon, le 26. Janvier 1726. par M. Pestalossi, Médecin de la même Ville.*

ſe procurer une taille dégagée, mettent du vinaigre dans tous leurs alimens, & en boivent même quelquefois. Ce remede eſt extrémement dangereux, & le moindre mal qu'il puiſſe produire, c'eſt de rendre pulmonique.

Une jeune Demoiſelle, fort riche, joüiſſoit il y a peu d'années, d'une parfaite ſanté; beaucoup d'embonpoint, bon appetit, teint de roſes & de lis. Cet embonpoint lui devint ſuſpect: elle avoit une mere qui étoit d'une taille extrémement épaiſſe; elle craignit de devenir comme elle: Une femme qu'elle conſulta ſur ce ſujet, lui conſeilla de boire tous les jours, un petit verre de vinaigre; la jeune perſonne ſuit l'avis, & ſon embonpoint diminuë: charmée du ſuccès du remede, elle le continuë plus d'un mois. Elle commence à touſſer, cette toux qui étoit d'abord ſeche, eſt regardée comme un petit rhume qui paſſera. Cependant de ſeche qu'elle eſt, elle devient humide; la fiévre lente ſurvient avec difficulté de reſpirer; tout le corps maigrit, & ſe conſu-

me. Les ſueurs nocturnes, l'enflure des pieds & des jambes ſuccedent, & la malade finit par un cours de ventre. On trouva à l'ouverture de ſon cadavre, tous les lobes du poumon remplis de tubercules. Ce poumon reſſembloit à un raiſin, & les tubercules en réprésentoient les grains. Durant le cours de la maladie, le quinquina fut mis en uſage, auſſi-bien que les opiates fébrifuges alkalines, le petit lait d'âneſſe, les boüillons d'écreviſſes, auſquels on ajoûtoit les plantes béchiques pour empêcher que le poumon ne s'ulcérât. La phthiſie alla toujours ſon train juſqu'à la mort *. Jeunes perſonnes, faites là-deſſus vos réfléxions.

23°. *Taille trop maigre.*

La taille trop maigre eſt une difformité dont il faut moins s'allarmer dans les enfans, que de la taille trop épaiſſe. Il eſt un temps où les

* *Diſſertat. ſur la Phthiſie, par M. Deſault, Docteur en Médecine à Bordeaux.*

enfans maigriffent néceffairement, c'eft lorfqu'ils commencent à prendre un accroiffement fenfible, ou, comme on dit d'ordinaire, à grandir. Il ne faut point alors s'inquieter de cette maigreur, elle n'eft que paffagere : mais il y en a une dans laquelle les enfans tombent quelquefois par certains chagrins fecrets qu'ils prennent, & qui les font chêmer. Si alors on n'y rémédie pas de bonne heure, la fubftance nourriciere, & l'humide radical qui doivent faire dans le corps de l'enfant, un fond pour l'avenir, fe confument de telle maniere, que tout le corps devient comme un fquelete.

Il arrive fouvent dans ces occafions, que le vifage ne laiffé pas d'être plein, & de faire honneur, comme l'on dit ; mais toute l'épine du dos & toutes les côtes fe déchar-nent, de maniere que la taille eft comme un fufeau.

Quand on foupçonne que cette maigreur vient de ce que l'enfant chême, il faut examiner ce qui le fait chêmer, & l'on verra pour l'ordinaire, que c'eft que dans la mai-

fon, on témoigne plus d'amitié à quelque autre enfant, & qu'il en a de la jaloufie. On ne fçauroit fe figurer jufqu'à quel point un enfant eft fenfible là-deffus ; il cache fon chagrin en dedans, & garde fur cela un fecret impénétrable ; il faut deviner fa peine. L'unique moyen d'y parvenir, eft de témoigner moins d'amitié à fon frere ou à fa fœur, à qui je fuppofe que jufques-là on en a marqué beaucoup. Il faudra alors obferver avec attention, fes yeux ; on connoîtra bientôt s'il a de la jaloufie ; car s'il en a, il ne s'appercevra pas plutôt de ce changement, que fes yeux deviendront plus fereins ; on le verra moins fournois & moins rêveur que de coutume. Dès que le myftere fera connu, il faudra abfolument prendre le parti de retrancher en la préfence de l'enfant, toutes les careffes qu'on avoit coutume de faire aux autres ; & lui en faire à lui le plus qu'on pourra ; mais enforte qu'il ne s'apperçoive pas qu'il y a de la rufe ; car les enfans font fins de leur côté, & au-delà de tout ce qui fe peut imaginer.

Ils lifent dans l'ame de ceux qui les approchent ; & là-deffus nous fommes fouvent leurs dupes ; ils ne s'appliquent qu'à nous pénétrer. On verra alors l'enfant reprendre chair : Son épine & fes côtes dont on comptoit tous les os, fe rempliront, & peu à peu fa taille fe formera & fe nourrira.

Que les enfans foient capables de jaloufie, c'eft un point dont on ne fçauroit douter ; ils le font même étant encore à la mammelle. *J'ai vû*, dit Saint Auguftin, *un enfant jaloux : il ne fçavoit pas encore prononcer aucune parole, & avec un vifage pâle, & des yeux irrités, il regardoit déja un autre enfant qui tettoit avec lui* *.

24° *Taille toute d'une piece.*

J'appelle taille toute d'une piéce ; celle qui n'a rien d'aifé, rien de dégagé, une taille qui quoique bien moulée d'ailleurs, a l'air fi contraint, qu'il femble que la perfonne ait un pieu planté le long du corps.

* *Educ. des F. par M. de Fen. Arch. de C.*

Il faut, ſoit pour prévenir, ſoit pour corriger cette difformité, exercer les jeunes perſonnes à des jeux qui les obligent à ſauter ſouvent. Le ſaut fait faire au corps trois angles, qui s'ouvrent & s'étendent, & qui ſervent puiſſamment à dégager la taille. Le premier angle eſt celui que fait le corps pardevant à l'endroit des hanches, dans la jointure avec les cuiſſes; le ſecond, celui de la jointure des cuiſſes avec les jambes par derriere; & le troiſiéme, celui que forment les jambes par derriere, avec l'os du pied. On ne ſçauroit comprendre à quel point, ces fléxions & ces extenſions réïterées contribuënt à dégager la tête, l'épine, & les extrémités. Quant à l'épine, qui eſt la partie dont il s'agit, il faut faire réfléxion qu'elle eſt composée de pluſieurs os poſés les uns ſur les autres, leſquels tiennent enſemble par des cartilages plus ou moins ſerrés, & plus ou moins ſouples. Lorſque ces cartilages ſont trop ſerrés & moins ſouples qu'il ne faut, les os auſquels ils ſervent de liens, n'ont pas aſſez de jeu, & la taille

taille par conféquent, en a moins auffi, ce qui la roidit & la rend toute d'une piece. Il s'agit donc, pour corriger ce défaut, de defferrer & d'affouplir les cartilages, qui attachent les os de l'épine les uns aux autres, & c'eft de quoi on vient à bout par l'exercice du faut, à raifon des angles que cet exercice fait faire au corps, & dont nous venons de parler. Rien, en même temps, n'eft plus propre pour faire croître les enfans.

Le port des bras & des mains, celui des jambes & des pieds, contribuent auffi beaucoup à donner à la taille, ou un air dégagé, ou un air gêné. Nous aurons lieu de toucher ce point dans le troifiéme Livre qui fuit, en y traitant, comme nous allons faire, des difformités qui attaquent les extrémités du corps.



LIVRE TROISIEME.

Difformités des Bras, des Mains, des Jambes & des pieds.

BRAS trop courts ou trop longs; Jambes trop courtes ou trop longues.

ON voit des personnes avoir les deux bras trop courts, ou trop longs; d'autres en avoir un plus court, ou plus long que l'autre. On en voit avec d'autres difformités de ces parties, comme noeuds, courbures, tortuosités, &c. Je dis la même chose des mains, des jambes, & des pieds. Quand ces défauts viennent de naissance, il n'y a point de remede à y faire; à moins qu'ils ne soient causés par quelque violence, qu'un Accoucheur ou une Sage-femme ayent fait souffrir à l'enfant.

Un fameux Roy de Perse* avoit

* *Artaxerxés Premier, dit Artaxerxés Longuemain.*

la main droite plus longue que la gauche, & si longue qu'il en fut surnommé *Longue-main*. Darius & Alexandre, au rapport de quelques Historiens, avoient les bras si longs, qu'ils leur alloient jusqu'aux genoüils. Il n'est pas rare de voir des personnes avec des bras si courts, qu'elles sont obligées, pour manger ou pour boire, de porter leur bouche à leurs mains.

Quant aux trois Princes dont nous venons de parler, si l'excessive longueur de la main dans le premier; & celle des bras dans les deux autres, eût procedé de quelque tiraillement que ces parties eussent souffert au temps de la naissance, peut être n'eussent-elles pas été incurables. Mais c'étoit un vice naturel de conformation, les meres de ces Princes étant accouchées d'eux sans accident, & n'ayant eu, que l'on sçache, aucun travail laborieux, ce que les Historiens n'auroient pas manqué de rapporter; aussi ne put-on jamais corriger en eux, cette difformité.

Il est facile de comprendre que

des mains ou des bras, que des jambes ou des pieds, peuvent devenir plus longs qu'il ne faut, par quelque tiraillement arrivé à l'enfant dans le ventre de la mere; une telle difformité néanmoins est plus ordinairement l'effet d'un vice naturel de conformation. Vice qui peut proceder de diverses causes, que ce n'est pas ici le lieu de détailler; nous remarquerons seulement en passant, que ce qu'on raconte d'une femme enceinte qui, pour avoir regardé attentivement une figure de femme dessinée pour être vûë dans un miroir cylindrique, laquelle étoit réprésentée avec des mains d'une longueur démesurée, accoucha d'une fille qui avoit la même difformité, nous remarquerons, dis-je, que ce qu'on raconte en cela, peut bien n'être pas une fable.

Si une jambe est de la longueur qu'il faut, & que l'autre paroisse excéder cette longueur naturelle, alors l'excédence de longueur, peut, comme nous l'avons remarqué, venir de naissance, ou avoir été contractée depuis. Dans le premier cas

elle peut procéder de quelque violence faite à la jambe ou à la cuisse de l'enfant quand il est venu au monde. Elle peut procéder aussi d'un vice naturel de conformation. Si elle vient de quelque violence qu'ait souffert l'enfant en venant au monde, on ne manquera point de s'en appercevoir, en examinant la partie du tronc nommée le *bassin*, de laquelle nous avons fait mention dans le premier Livre, *pag.* 69. Le bassin alors se trouvera de travers, & panché du côté de la jambe qui paroîtra trop longue; car jamais quelques tiraillemens qu'un Accoucheur fasse à la jambe de l'enfant, il ne pourra la rendre plus longue qu'en un sens impropre, qui est de la faire avancer d'avantage, en tirant le bassin de ce côté-là; tout comme en tirant en bas, par un côté, le balancier d'une balance, on ne manque point de faire pancher de ce côté-là, le cordon qui y est attaché, sans que pour cela le cordon devienne plus long. Or, lorsque dans un enfant nouveau né, on voit le bassin ainsi panché, on

a lieu de soupçonner que cette difformité, quoiqu'absolument parlant, elle puisse aussi venir d'un vice naturel de conformation, vient de quelque tiraillement qu'aura souffert l'enfant par la main de l'Accoucheur ou de l'Accoucheuse ; & alors on pourra tenter d'y remedier en essayant de remettre le bassin dans son assiete naturelle, comme nous l'enseignerons ci-après.

Mais si, sans que le bassin soit panché, la jambe paroît plus longue qu'il ne convient, on doit s'assurer qu'il y a vice naturel de conformation, & qu'ainsi la chose est sans remede.

Ce que je dis de la jambe trop longue, je le dis de la jambe trop courte ; car il est visible que si un côté du bassin a été repoussé en haut, par quelque violence que ce puisse être, la cuisse qui y est attachée, & par conséquent la jambe, doit se porter davantage en en haut, & ainsi paroître plus courte. Il en est de même des bras : jamais un Accoucheur ne rendra un bras plus long, quelque tiraillement qu'il y

fasse; mais il pourra bien faire que l'un paroisse plus long que l'autre, parce qu'à force de tirailler le bras, il pourra faire pancher l'épine de ce côté-là; or l'épine panchant d'un côté, il est naturel que le bras du même côté avance plus que l'autre, sans cependant être plus long.

Le bras, la main, la cuisse, la jambe, le pied, peuvent être, dès le ventre de la mere, ou devenir après la naissance, plus courts qu'il ne faut; & cela par l'effet de quelque dessechement, ou de quelque vice de conformation. Robert III. Duc de Normandie, avoit une cuisse plus courte que l'autre, ce qui le fit surnommer *Courte Cuisse;* mais on ne sçait point d'ou lui vint cette difformité.

Quoiqu'il en soit, un bras, une cuisse, une jambe, peuvent paroître trop courts sans l'être réellement : il ne faut, pour cela, sans parler d'autres causes, qu'une luxation; mais avant que de traiter ces articles, voyons comment on peut redresser un bassin, quand c'est du panchement de cette partie, que

procede la trop grande longueur apparente de la jambe.

Comment on peut redresser le bassin, quand c'est du panchement de cette partie, que procede la trop grande longueur apparente de la jambe.

Couchez l'enfant, de son long, sur le dos; liez-lui légérement au genoüil, * en façon de jarretiere, un petit mouchoir en plusieurs doubles; attachez à ce mouchoir en dehors, c'est à-dire vers la partie extérieure du genoüil, une bande de toile un peu large, & d'environ deux aunes de long, liez-la le plus court qu'il se pourra, (mais sans violence) sur l'épaule de l'enfant, du même côté, & l'y assujettissez de maniere qu'elle ne puisse glisser, puis on enmaillotera l'enfant. La compression que les bandes de son maillot feront sur la bande qui sera tenduë depuis le genoüil de l'enfant

* *Au genoüil de la jambe qui paroît trop longue.*

jusques sur son épaule, obligera cette bande à se tendre encore plus, & par cette tention augmentée, déterminera la partie trop inclinée du bassin, à remonter, & fera descendre l'autre; ce qui rendra la situation des deux côtés du bassin horizontale, d'oblique qu'elle étoit, & la remettra par conséquent dans son assiete naturelle.

Si le mal a été négligé, & que l'enfant soit déja un peu grand, on lui mettra un corset bien juste, ensorte que ce corset fasse sur le bandage qui sera tendu du genoüil à l'épaule, le même effet que le maillot.

Passons à ce qui concerne les bras, les mains, les jambes & les pieds trop courts.

Bras, Mains, Jambes, qui n'ont pas leur longueur naturelle.

Quant aux bras, on peut les avoir tous deux trop courts, ou n'en avoir qu'un seul qui soit attaqué de cette difformité. Je dis la même chose des jambes; mais dans l'un & dans

l'autre cas, la difformité dont il s'agit, vient ou de maladie, ou d'un vice naturel de conformation. Si elle vient de cette derniere cause, il n'y a point de remede à y faire; & si elle vient de maladie, ou c'est par luxation, & alors la partie n'est qu'en apparence plus courte qu'il ne faut; ou c'est par desséchement, c'est-à-dire parce que la partie ne prend pas assez de nourriture.

Si c'est par luxation le secours qu'il y faut apporter est du ressort du Chirurgien. Mais si c'est par desséchement les peres & les meres peuvent eux-mêmes y rémedier, comme nous l'enseignerons; mais il nous faut auparavant dire un mot de ce qui concerne ici la luxation.

Jambe plus courte par luxation.

La cuisse ou la jambe peuvent être luxées dès le ventre de la mere, par diverses causes, aussi-bien que le peuvent d'autres parties, telles que l'Humerus, le Coude, le Talon, la Machoire, les Vertebres. Il

s'eſt vû des enfans venir au monde les deux cuiſſes luxées, & reſter impotens ; je n'entrerai point dans la diſcuſſion de ces différentes cauſes. Je dirai ſeulement que dans quelque diſlocation que ce ſoit, il faut, ſans délay, recourir à la main du Chirurgien, & que faute de diligence ſur ce point, il ſe forme dans l'endroit luxé, un calus qui rend la guériſon abſolument impoſſible.

Une jeune Dame pour s'être démis la cuiſſe, & avoir négligé d'appeller promptement dans cette occaſion, les perſonnes néceſſaires, a éprouvé le malheur que nous diſons : Un cal formé à loiſir, a rendu inutiles tous les ſecours qu'elle a implorés dans la ſuite ; elle en eſt reſtée boëteuſe. Mais une circonſtance bien digne de remarque, & que l'occaſion ne me permet pas de paſſer ici ſous ſilence, c'eſt que depuis étant accouchée ſix fois, elle a mis au monde trois garçons, qui ſont nés chacun avec une cuiſſe luxée, & ont reſtés boëteux, & trois filles qui au contraire ſont nées fort

droites *. Voilà une grande matiere à raiſonnemens.

Jambe ou Bras plus courts par deſſéchement.

Si la jambe, ou le bras ſont plus courts par deſſéchement, les peres & les meres, peuvent, comme nous avons dit, y remédier eux-mêmes; & voici comment. On frottera ſoir & matin, la jambe ou le bras de l'enfant avec un morceau d'écarlate; & on fera cette friction à diverſes repriſes, ſans violence, pour rappeller les eſprits à la partie; puis on oindra la même partie avec du beurre genievré un peu chaud, & enſuite on mettra un linge par-deſſus. On continuëra ces frictions & ces onctions, pluſieurs ſemaines, & même pluſieurs mois.

Le beurre geniévré ſe prépare en cette maniere.

* *Dignum obſervatu eſt matrem hîc claudicantem tres filios peperiſſe claudos ex femoris luxatione, totidem autem filias non claudas in lucem protuliſſe. Zuing. Theatr. Pr. Med.*

On fait fondre ſur le feu, une livre de beurre frais, on y mêle une petite poignée de graines de geniévre bien groſſes, bien noires & bien charnuës, écraſées auparavant avec les doigts ſeulement, & non avec un marteau, ou un pilon, ni autre choſe qui ſoit capable de briſer les noyaux pierreux contenus dans les graines de geniévre; car cela rendroit le beurre acre, ce qu'il faut éviter. On fait enſuite cuire le tout à un feu modéré, & quand ces graines, qu'on appelle ordinairement du nom de *Bayes*, ſont cuites, ce qui ſe connoît par leur ramolliſſement, on met cette mixtion dans un linge, que l'on tort fortement pour en exprimer le beurre qui ſe doit recevoir dans un vaiſſeau de fayance ou de verre bien propre.

Bras ou Jambe plus grêle que l'autre.

Quelquefois ou un bras ou une main, ou une jambe, ou un pied, faute de recevoir une ſuffiſante nourriture, eſt plus grêle que l'au-

tre, tandis que l'autre eſt de la groſſeur naturelle. Cette difformité ſe corrige par le même moyen que la précedente, c'eſt-à-dire par la friction avec le drap d'écarlate, & par le liniment avec le beurre geniévré. Il arrive auſſi quelquefois, non, qu'un ſeul bras, mais que les deux bras, non, qu'une ſeule jambe, mais que les deux jambes prennent moins de nourriture qu'il n'eſt néceſſaire, & deviennent comme des fuſeaux, tandis que le reſte du corps eſt en très-bon point. Il n'y a pas non plus, en fait de reméde extérieur, d'autres traitemens plus convenables à cette difformité, que la friction avec le drap d'écarlate & le liniment dont nous venons de parler; au reſte dans l'un & l'autre cas, il eſt à propos d'ajoûter ce qui ſuit.

Il faut s'efforcer tous les jours de ſe procurer dans l'intérieur du gras de la jambe maigre, ou de toutes les deux, ſi elles ſont toutes deux attaquées, le plus fort mouvement que l'on pourra, enſorte que ſi l'on appuye la main ſur le mollet de la

jambe, on ſente agir les muſcles de la jambe. Mais comment s'y prendre pour ſe procurer ce mouvement ? Rien n'eſt plus aiſé : Il n'y a qu'à ſe mettre bien en tête de ſe le procurer, & par divers efforts eſſayer de le faire ; la choſe viendra d'elle-même. Peut-être n'y réuſſira-t-on pas du premier coup ; mais à force de le tenter, on y parviendra. On peut d'abord, pour premier eſſai, s'y prendre en cette ſorte. On ſe tiendra aſſis ſur une chaiſe, comme on s'y tient ordinairement, c'eſt-à-dire la jambe directement en bas, & le pied appuyé à plomb ſur le plancher, ſans remuer ſenſiblement ni la jambe ni le pied, mais les laiſſant fixes ſans leur faire changer de place, puis on eſſayera de mouvoir tout le dedans du gras de la jambe. A peine aura-t-on eſſayé deux ou trois fois de le faire, qu'on ſera maître en cet art, & qu'on pourra enſuite y réuſſir en toutes ſortes de ſituations, ſoit debout, ſoit aſſis, ſoit couché. Ce mouvement intérieur fait circuler les ſucs nourriciers dans toute

la ſubſtance de la jambe ; & on a le plaiſir, au bout de quelques mois, de la trouver conſidérablement plus nourrie & plus fournie.

Bras ou Jambe d'une groſſeur excédente.

Quelquefois auſſi, un bras ou les deux bras; une jambe, ou toutes les deux, recevant une nourriture ſurabondante, acquierent plus de groſſeur qu'il ne convient pour leur juſte proportion. L'on ne ſçauroit s'y prendre de trop bonne heure, pour corriger cette difformité; car ſi on la laiſſe invétérer elle devient incurable; le moyen d'y rémédier, eſt, ſitôt qu'on s'en apperçoit, de recourir au reméde aſtringent que voici.

Pilez des coings tout cruds, & quand ils ſeront en pâte, étendez-en une ſuffiſante quantité ſur des linges que vous mettrez tout au tour de la jambe, ou du bras, & que vous ſerrerez légérement pour comprimer les vaiſſeaux & les empêcher de ſe trop gonfler; il faut que la

personne tienne le moins qu'elle pourra, les bras pendans, si ce sont les bras qui sont trop gros ; & quant aux jambes, qu'elle ne les lie jamais au dessous du genoüil, mais qu'elle pose toujours la jarretiere par dessus. Ces linges ne se doivent renouveller que de trois en trois jours, il faut les continuer plusieurs mois; trois ou quatre peuvent suffire ; après lesquels la personne portera pendant un an & plus, des bas de peau de chien, pour donner du ressort à la peau, resserrer les vaisseaux de la jambe, & empêcher les sucs nourriciers de s'y jetter en trop grande quantité.

Jambe retirée.

Souvent il arrive, sans qu'il y ait luxation, que la jambe se retire de maniere par la seule contraction ou le seul roidissement des muscles qui servent à ses mouvemens, qu'on ne la peut étendre ni en disposer à gré pour s'empêcher de boëter. Un moyen de remédier à cet accident, est d'appliquer sur la jambe, du sur-

point de Corroyeur pour assouplir les muscles, & de porter un soulier garni d'une semelle de plomb, dont le poids soit proportionné au retirement plus ou moins grand de la jambe : mais il faut persévérer longtemps dans l'usage de ce reméde.

Pied dont le talon ne touche pas aisément à terre.

Le tendon qui va du gras de la jambe au talon, est quelquefois si court, qu'on est obligé de marcher sur la pointe du pied sans pouvoir appuyer le talon à terre ; ce qui fait une difformité très-grande pour le marcher ; outre qu'en même temps, elle cause de la fatigue à la personne qui marche. On tâche de suppléer à ce défaut par des souliers à talons hauts, & on y réussit assez bien lorsque les deux pieds ont le défaut en question, pourvû qu'il n'aille pas à un tel excès qu'on soit contraint de porter des talons d'une hauteur demesurée ; mais lorsqu'il n'y a qu'un pied d'attaqué, la difformité saute bien plus aux yeux,

à cause de l'inégalité des talons de chaque foulier. Ce défaut vient quelquefois de naiffance, & quelquefois après la naiffance. Dans l'un ni dans l'autre cas il n'eft incurable, pourvû qu'il n'y ait point de caufe violente de ce racourciffement, laquelle ait abfolument eftropié le tendon, comme feroit, par exemple, après la naiffance, une brûlure ou autre accident capable de rendre incorrigible l'accourciffement dont il s'agit. Mais fi le mal ne vient point d'un eftropiement, on peut y remédier par des remédes propres à ramollir le tendon, & les mufcles, & par de grands mouvemens de la jambe & du pied. Un des meilleurs remedes qui puiffent ramollir le tendon & les mufcles, c'eft de frotter la jambe, depuis le jarret jufqu'au deffous du talon, avec de l'huile de vers, matin & foir, & après avoir continué plufieurs jours, ces frictions qui doivent fe faire avec la main nuë, baigner fréquemment la jambe dans un feau plein de boüillon de tripes, lequel boüillon doit être modérément chaud.

Quant aux mouvemens qu'il faut faire faire à la jambe pour en exercer le tendon & les mufcles, voici ce qui eft à obferver : On fe couchera tout du long & à la renverfe, fur le plancher ; on aura la tête fur un oreiller, & on fera retenu fous les bras par deux hommes forts qui empêcheront le corps d'aller en avant, & avec ce fecours on s'agittera le plus qu'on pourra par toutes fortes de mouvemens des jambes & des pieds, s'efforçant en même temps, de lever en forme d'arc, le ventre & tout le devant du corps, de maniere que le dos de l'épine faffe une grande cavité, & que le ventre fe porte en l'air : car lorfque l'on fe met dans cette fituation violente, & qu'on s'y tient quelque temps, le tendon & les mufcles de la jambe font des efforts extraordinaires qu'ils ne feroient point fans cela, & ces efforts contribuënt d'une maniere furprenante, à étendre le tendon. Mais fi l'on veut guérir, il ne faut point fe laffer d'un tel exercice ; il faut le rëïterer, au moins deux fois par jour, pendant plufieurs femaines.

Pour rendre ces fecours plus efficaces, on s'exercera fouvent à monter des hauteurs comme il y en a dans quelques jardins, ou des chemins un peu roides comme il s'en trouve à la campagne, & même dans les Villes. Telles font, par exemple, à Paris, la montagne Sainte Geneviéve, & celle des Foffés Saint Victor; le bout du pied, quand on monte de la forte, eft obligé de lever; or il ne peut lever que le tendon de la jambe ne defcende, & en même temps, le talon.

Enfin pour dernier moyen, il faut que le talon du foulier, au lieu d'être de bois, foit de plomb. On recouvre ce talon avec du cuir, & il reffemble à l'autre.

Il eft inutile d'avertir que fouvent pendant la nuit, lorfqu'on eft éveillé, il faut tâcher de lever la pointe du pied, foit en y portant la main, foit en faifant un fimple effort pour cela, ce qui eft très-facile.

Mais laiffons, pour un moment, les extrémités inférieures, pour reprendre l'article des bras & des mains; nous reviendrons enfuite à

celui des jambes & des pieds, que nous interrompons ici.

Suite de l'article des Bras & des Mains en particulier.

Comment doivent être les Bras, les Mains, les Doigts, & les Ongles, pour être bien faits.

Les bras, pour être bien faits, doivent, comme nous l'avons remarqué dans le premier Livre, être ronds, charnus, & en dedans un peu plats; mais tant en dedans qu'en dehors, aller en groſſiſſant depuis le poignet juſqu'auprès de la jointure du coude, où ils commencent à diminuer un peu de groſſeur. Nous ne parlons point de ce qui concerne la beauté du bras, depuis le coude juſqu'à l'épaule; parce que, même dans les femmes, cette partie du bras eſt ordinairement couverte.

La main, pour être bien faite, doit être délicate, un peu longue, & non quarrée; il y a des mains que l'on compare, avec raiſon, à des

épaules de mouton, à caufe de leur groffeur & de leur largeur. Ce font les meilleures pour empoigner & pour ferrer fortement, mais ce font les plus laides. Le deffus de la main doit être un peu potelé, enforte que les veines qui y font parfemées, ne fe montrent point; il y doit paroître de petits creux au deffous de chaque doigt, quand elle eft ouverte. Les doigts en doivent être un peu longs & charnus, & les genoüils des doigts, fçavoir les nœuds qui fe voyent fur le dos de chaque doigt, l'un à la racine du doigt, l'autre au milieu, & l'autre près de l'ongle, (excepté au poulce, où il n'y a que deux genoüils) doivent laiffer de petits enfoncemens quand la main eft tenduë; comme ils doivent au contraire, laiffer de légeres boffes quand elle eft pliée, & qu'elle forme ce qu'on nomme le *poing*.

Il y a des mains où ces boffes reffemblent à de groffes têtes de cloux. Ces fortes de mains ne font bonnes que pour fe battre à coups de poing. On les appelle *mains d'Athletes*.

Les doigts, en dedans de la main, font trois angles lorſqu'on la ferme, & ces trois angles quand on l'ouvre, laiſſent après eux, des traces ou eſpeces d'entrecoupures qui diviſent chaque doigt en trois portions différentes, excepté le poulce qui n'en a que deux. Ces trois portions, quand les doigts ſont bien faits, forment comme autant de petits couſſinets, dont le dernier ſur le dos duquel eſt poſé l'ongle, a plus de ſaillie & de rondeur que les deux autres. Il eſt le principal organe du toucher, & fait, en même temps, une des principales graces de la main ouverte.

Les doigts, pour avoir la figure convenable, doivent être un peu ronds par deſſus, un peu plats par deſſous, & de la proportion qui ſuit : 1°. Le poulce ne doit point paſſer la ſeconde, autrement dite, moyenne jointure du doigt indice. 2°. Le doigt indice étendu doit finir préciſément au deſſous de l'ongle du moyen doigt étendu, ni plus haut ni plus bas. 3°. L'annulaire étendu doit venir juſqu'à la moitié

moitié de l'ongle du même doigt moyen étendu, j'entends de l'ongle rogné à fleur du doigt. 4°. Le petit doigt étendu doit venir jusqu'au milieu de la jointure supérieure du doigt indice étendu; & cela, tant à une main qu'à l'autre; je dis tant à une main qu'à l'autre, parce qu'il y a des personnes en qui cette proportion ne se trouve pas réguliere dans les doigts des deux mains. Il y en a plusieurs, par exemple, en qui le doigt indice de la main droite, ne vient pas jusqu'au niveau de l'endroit où commence l'ongle du moyen doigt de la même main, tandis cependant, que celui de la gauche, aboutit juste au commencement de l'ongle du moyen doigt de la même main gauche.

Le creux de la main, quand elle est ouverte, doit être un peu profond, & il faut que les environs de ce creux qui doit être tendu & souple, forme de petits bourrelets charnus, médiocrement arrondis : ces bourrelets sont au nombre de trois, un supérieur; un latéral, & un inférieur. Le supérieur va depuis le

doigt indice, jusqu'au petit doigt; il est entrecoupé, & forme quatre bossettes, l'une sous le doigt indice, l'autre sous le doigt moyen, l'autre sous le doigt annulaire, & la quatriéme sous le petit doigt.

Le bourrelet latéral s'étend en forme de rouleau, depuis le petit doigt, jusqu'au commencement du poignet; & l'inférieur depuis le poulce, jusqu'au même commencement du poignet. Le plus long des trois est le latéral; l'inférieur est le plus court & le plus large.

La main doit être recouverte d'une peau fine & unie, traversée de lignes presque imperceptibles. Il y doit régner dans tous les doigts, un air d'aisance & de mobilité qui se fasse remarquer lors même qu'ils sont le plus en repos.

Les ongles doivent être courts, (quoique longuets), & d'une teinte vive, avec une petite tache blanche à leur racine: cette racine & ses côtés doivent s'enchasser imperceptiblement, & comme se perdre dans le petit bord charnu qui les environne. Ce rebord doit être uni

& sans déchiqueture.

Nous venons de remarquer que les ongles doivent avoir une teinte vive, cette teinte est un coloris que leur prête le sang qui arrose les chairs de dessous. Le corps de l'ongle est transparent, & c'est à raison de cette transparence, que l'ongle, quand on se porte bien, & que la substance en est fine, paroît rouge. Au reste, il est par lui-même, sans couleur, comme le verre.

On dit ordinairement de ceux qui ont du cœur, qu'ils ont du sang aux ongles, & on dit vrai, parce qu'en effet dans ceux qui sont d'un tempérament vif & animé, le sang se porte en abondance à la chair qui est sous les ongles, ce qui fait que les moribonds ont les ongles pâles, parce que dans le temps de la mort, le sang cesse de se porter à cette chair.

La beauté des mains est un des plus grands agrémens du corps. » Aussi Mignard en faisant le portrait » de la Reine mere qui les avoit ex- » trémement belles, & si belles qu'elle » ne les regardoit jamais qu'avec

» une secrette complaisance, dont
» elle avoit peine à se cacher, crut
» devoir s'appliquer particuliere-
» ment à les répréfenter dans la per-
» fection admirable dont elles é-
» toient.

» Il semble que cette beauté des
» mains soit un appanage de la quali-
» té: on trouve aisément des femmes
» du bas peuple qui ont de beaux
» yeux & une belle bouche, rarement
» en trouve-t-on qui conservent de
» belles mains *.

Les Connoisseurs vantent l'Apollon qui se voit dans la cour de Belvedere à Rome; & entre les perfections qu'ils admirent le plus dans cette inimitable Statuë, ils citent les mains, comme ce qui releve le plus, le mérite de l'ouvrage. » Quelle
» beauté, dit l'Auteur des Monu-
» mens de Rome, que celle de la
» main de cet Apollon! Qui est-ce
» qui s'est jamais imaginé que la
» main d'un homme pût être si bel-
» le? Y a t-il quelqu'un qui ait ja-
» mais eu dans l'esprit, l'idée de cette

* *Disc. sur la b. m. par M. de Sencée.*

» sorte de beauté ? La plus belle fem-
» me du monde a-t-elle jamais eu
» une si belle main ? Ce n'est pour-
» tant point une main de femme,
» c'est-à-dire une main à laquelle
» on peut donner tant de délicatesse
» qu'on veut. C'est une main &
» ce sont des doigts véritablement
» d'homme par leur figure & par
» leur grosseur ; cependant on ne vit
» jamais rien de si beau, & il n'y a
» personne qui n'en soit enchanté.

La main, comme on voit, quand elle est parfaite, est donc un grand ornement du corps ; c'est dommage que si peu de gens puissent l'avoir telle ; mais d'un autre côté, il en est peu, qui, par le moyen de quelques soins, ne puissent au moins l'avoir exempte de certaines difformités, telles que sont, par exemple, celles-ci. La rudesse, le hérissement & la gersure de la main. La contraction des doigts, autrement dite *main crochue*. Le gonflement des vaisseaux qui paroissent sur la main. Les porreaux ; les durillons, les dartres, le tremblement, la sueur, le poulce cambré, ou

poulce de tailleur, les doigts déjettés, les doigts furnumeraires, les engelures, les crévaffes, la main en épaule de mouton, la galle, les ongles déchauffés, les ongles de travers, les ongles raboteux, les ongles trop gros, les ongles partagés, l'enchaffure des ongles déchiquetée, les ongles livides. Tous articles dont nous allons parler de fuite.

Rudeffe des mains, Hériffement, Gerfure.

La rudeffe de la peau des mains confifte dans l'inégalité & la dureté de cette peau, qui, au lieu d'être douce & fléxible, eft au contraire coeneufe & hériffée : On ne s'étonne point que des manoeuvres ayent ainfi les mains, ce n'eft pas même, une difformité chez eux ; mais c'en eft une confidérable parmi les perfonnes d'une certaine condition. Elle vient en ceux-ci de plufieurs caufes différentes ; ou de ce qu'il manque à la peau, un certain fuc balfamique que la nature a coutume d'y entretenir, & qui doit fervir

à la nourrir, ou de ce qu'il exhale de cette peau, une férofité acre & mordante qui en rompt la tiffure, & la rend raboteufe; ou de ce qu'on expofe trop fouvent fes mains à l'air froid, ce qui en racornit les pores; ou de ce qu'on fe les lave avec de l'eau trop froide ou trop chaude, ce qui produit le même effet, ou de ce que, pour les nétoyer à fond, on les frotte avec de l'eau de favon; ou enfin de ce qu'on les employe de temps en temps, à quelques ouvrages rudes au toucher. Il faut donc, pour avoir la peau des mains fouple & unie, éviter tout ce qui peut la rendre rude & âpre, & quand elle a ce défaut, recourir à ce qui le peut corriger. On viendra à bout du premier, 1°. en n'exerçant jamais fes mains à aucun travail rude; en ne les expofant jamais long-temps, à un air trop froid, & en ne les trempant que le moins qu'il fe peut dans de l'eau extrémement froide, ou dans de l'eau de favon, mais toujours dans de l'eau ni froide ni chaude, où l'on ait mêlé un peu de fon, & une goute de vin

blanc, 2°. en se purgeant quelquefois pour enlever au sang une partie des sels acres qu'il contient, & en usant long-temps, de quelque boisson adoucissante, telle, par exemple, que l'eau de coquelicot, laquelle se prépare en faisant boüillir legérement, pendant deux ou trois minutes, une ou deux pincées de fleurs de coquelicot dans une livre d'eau. On viendra à bout du second, 1°. en observant les mêmes choses qu'on aura observées pour préservatif, & qui sont marquées ci-dessus, 2°. en enveloppant ses mains tous les soirs avec un linge enduit d'un peu d'huile d'œuf. On peut aussi, pour la même fin, se servir de l'onguent suivant.

Prenez créme de lait de vache, & graisse de cerf, une once de chacune, cire vierge une quantité suffisante, incorporez le tout ensemble sur un feu doux, & frottez-en les mains tous les soirs, puis le lendemain, lavez-les avec un peu d'eau & de vin blanc tiédes.

Il y a des gens dont la peau des mains ressemble à de la peau de chien

chien de mer, cette difformité vient d'une grande ſéchereſſe de la main, & d'une ſalure extréme fournie par les vaiſſeaux cutanés, laquelle ſe répand ſur toute la ſuperficie de la main, & en ronge le tiſſu, juſqu'à la faire élever en petites écailles qui produiſent des rabotures ſemblables à celles d'une lime, ou d'une rape.

D'autres ont la peau des mains gerſée, c'eſt-à-dire, remplie de petites fentes & crévaſſes ſuperficielles, dans leſquelles s'amaſſe, comme dans des eſpeces de ſillons, une matiere épaiſſe & craſſe, qui rend les mains d'autant plus malpropres, que nulle pâte, ſoit ſéche, ſoit liquide, n'eſt capable de l'enlever à fond.

Cette gerſure vient ordinairement, faute d'avoir eu ſoin d'eſſuyer ſes mains, après les avoir moüillées, ce qui arrive ſouvent aux enfans. Je ne parle point ici des gerſures qui viennent aux mains des perſonnes qui blanchiſſent du linge, ou qui ſont d'autres ouvrages ſemblables, ce n'eſt pas pour ces perſonnes là que j'écris.

Le moyen de prévenir ces deux dernieres difformités, eſt d'eviter ſoigneuſement ce que nous venons de remarquer qui les cauſe. Quant au moyen de les corriger, il ne demande pas beaucoup de peine: Il n'y a qu'à faire fondre un quarteron de belle cire blanche & la mêler en même temps, avec une once d'huile de mille pertuis, puis appliquer de cet onguent ſur les mains, le plus ſouvent qu'on pourra, pendant quelques ſemaines.

Lorſque dans la journée, on ſe lave trop fréquemment & trop longtemps les mains, on ſe les gerſe. Ce fréquent lavage enleve une fleur de peau qui en fait la principale beauté. Cette fleur de peau eſt à peu près comme celle qui ſe remarque ſur certains fruits, ſur les prunes, par exemple, ſur les ceriſes, ſur les péches, ſur les raiſins; il faut peu de choſe pour l'enlever, quoiqu'aux mains le ſimple frottement ne ſuffiſe pas pour cela, comme il ſuffit aux fruits. Elle vient du deſſous de la peau des mains, & eſt fournie par de petits vaiſſeaux cutanés qui la

versent peu à peu. C'est une espece de suintement.

2°. *Main crochuë.*

Deuxiéme difformité mentionnée cy-devant page 189.

Entre plusieurs difformités appellées de ce nom, il n'y en a qu'une dont il convienne de traiter ici : c'est celle qui chez les Médecins est nommée *parthesis*, c'est-à-dire, ainsi que le son même du mot semble l'annoncer, *paresse des doigts de la main.*

Cette difformité est une contraction ou courbure flasque & indolente des doigts de la main, avec abolition du mouvement volontaire de ces mêmes doigts, qui, par une espece de non-chalance, se courbent de maniere qu'ils ne se redressent jamais d'eux-mêmes, mais ont besoin du secours de l'autre main, ou d'une main étrangere pour se relever; après quoi ils retombent nonchalamment dans leur premiere courbure, ou crochure.

La difformité dont il s'agit, vient

de ce que les muſcles extenſeurs des doigts de la main, c'eſt-à-dire les muſcles qui ſervent à l'extenſion de ces mêmes doigts, ſont relâchés, tandis que les fléchiſſeurs, c'eſt-à-dire ceux qui ſervent à les fléchir ou plier, conſervent leur force ordinaire. On remarque que les muſcles extenſeurs des doigts des pieds ne ſont pas ſujets à ce relâchement; comme ceux des doigts de la main.

La cauſe qui oblige ces muſcles extenſeurs des doigts de la main, à ſe relâcher ainſi, conſiſte en ce qu'ils ne reçoivent pas aſſez de ſuc nerveux; ce qui fait que pendant leur action (car c'eſt uniquement du ſuc nerveux qu'ils la tiennent) ils ne ſçauroient réſiſter à celle des muſcles oppoſés qui font fléchir les doigts.

Mais d'où vient cette diſette de ſuc nerveux dans les muſcles extenſeurs des doigts de la main? c'eſt ce qu'il eſt à propos d'expliquer.

Il faut d'abord ſçavoir 1°. que la difformité en queſtion, eſt le fruit ordinaire d'une colique bilieuſe & convulſive qui a précédé; 2°. que

dans le ventre eſt une membrane nommée le *méſentere* au milieu de laquelle eſt un pelotton ou pacquet de nerfs, appellé par les Anatomiſtes, *plexus méſenterique*, du mot latin *plexus*, qui ſignifie *entrelaſſement*, *entortillement*, lequel plexus méſentérique eſt violemment attaqué & maltraité dans la colique dont nous venons de parler ; 3°. que les fibres nerveuſes des muſcles extenſeurs des doigts de la main, ont communication avec ce paquet de nerfs, ou plexus méſentérique; enſorte que ce paquet de nerfs, étant attaqué dans la colique bilieuſe en queſtion, il faut néceſſairement que les fibres nerveuſes des muſcles extenſeurs de la main, avec leſquelles il a communication, ſe reſſentent de cette attaque ; 4°. Que l'effet que produit ſur les fibres dont il s'agit, cette communication d'attaque, c'eſt de les preſſer, & de les ſerrer de maniere, qu'elles deviennent incapables de recevoir la quantité de ſuc nerveux dont les muſcles ont beſoin pour leur action ; d'où il arrive que ces muſcles extenſeurs des

doigts, ne recevans pas assez de suc nerveux, deviennent flasques & sans ressort.

Qu'on ne s'étonne pas, au reste, qu'une émotion de nerfs placés dans le ventre, puisse influer jusques sur la main, puisqu'une blessure reçuë à l'avant-pied, ôte quelquefois entierement le mouvement de la machoire. J'ai vû, dit le sçavant Zuinger *, un artisan, qui, pour avoir été blessé à l'avant-pied, devint perclus de la machoire, & n'en recouvra le mouvement qu'après qu'on lui eut enlevé des esquilles d'os qui étoient entrées dans sa blessure. j'ajoûterai à ce que dit ce sçavant Praticien, qu'on a des exemples de gens qui, pour avoir été blessés à l'épaule, ont perdu le libre usage

* *Hoc, ante aliquot annos, in fabro Ferrario experti sumus, cui ex vulnere in metatarso, accepto, tamdiù maxilla contracta & immobilis mansit, quamdiù frustulum calcei, aut tibialis intrà vulnus permansit, nervosasque fibrillas compressit, aut asperitudine suâ laminavit. Theor. Zuing. Theatr. prax. Med. Tom. prim. pag. 268.*

de la parole, & ne l'ont recouvert que par des remedes appliqués à l'épaule ; ce qui vient de ce qu'il y a à l'os Hyoide, un muſcle qui communique à l'épaule *.

La main peut quelquefois devenir crochuë par quelque accident extérieur, comme lorſque les nerfs qui ſe diſtribuënt aux muſcles extenſeurs de la main, & les tendons de ces muſcles, ſe trouvent coupés par quelque bleſſure, ou deſſéchés & détruits par quelque brûlure, ou rongés par quelque ulcere, alors cette difformité eſt incurable. C'eſt pourquoi nous nous bornerons ici à ce qui concerne la cauſe de la premiere, ſçavoir de celle qui vient du ſimple relachement des muſcles extenſeurs de la main, cauſé par le défaut du ſuc nerveux, que les fibres de ces muſeles devroient recevoir, & qu'elles ne reçoivent pas.

Nous avons dit que dans la mala-

* *Quæſt. Med. An ex anatome ſubtiliori : ars Med. certior ? Magiſtro Winſlow Doctore Medico Præſide. In Scholis Medicorum Par. die* 23. *Decemb.* 1717.

die dont il s'agit, les mufcles extenfeurs de la main étoient relâchés, fans que ceux qui fervent à la fléchir, le fuffent, & c'eft ce que l'expérience démontre; puifque les perfonnes attaquées de cette difformité, ne laiffent pas de ferrer avec les doigts, ce qu'elles tiennent dans la main.

La caufe de ce mal une fois éclaircie, fçavoir qu'elle confifte dans le défaut du fuc nerveux que les fibres nerveufes des mufcles extenfeurs des doigts de la main devroient recevoir, & qu'à caufe de leur trop grande conftriction, elles ne peuvent admettre, il eft facile de juger que pour guérir la difformité en queftion, il faut fonger uniquement à rétablir dans ces fibres, le cours du fluide nerveux, & fe propofer, par conféquent, de corriger la conftriction produite par les mouvemens & l'irritation d'une colique bilieufe & convulfive qui a précédé; car il faut toujours en venir là, & ne point perdre de vûë cette caufe antécédente dont nous avons parlé ci-devant, puifqu'on verra par-là

que pour guérir radicalement la difformité en queſtion, il faut ſouvent porter le remede ailleurs qu'à la main, ſans toutefois renoncer à ceux qui ſe peuvent immédiatement adminiſtrer à la partie malade.

Les remedes qui conviennent en cette occaſion, pour rétablir dans les muſcles extenſeurs des doigts de la main, le cours du fluide nerveux, qu'ils doivent recevoir, c'eſt de débaraſſer le méſentére ; enſorte que le plexus méſentérique dont nous avons parlé, ſoit tellement délivré de tout ce qui peut l'endommager, que les fibres nerveuſes des muſcles de la main, leſquelles, comme nous l'avons remarqué, ont communication avec ce plexus, ſe reſſentent de ſon dégagement, & deviennent par-là capables de recevoir le ſuc nerveux que leurs filieres trop étroites ne pouvoient admettre.

Ce qu'il faut pratiquer pour remplir cette indication, c'eſt de commencer, avant toutes choſes, par purger la perſonne malade. Les in-

teſtins tiennent au méſentére, & en les débaraſſant par la purgation, l'on facilite le dégorgement des glandes du méſentére ; & par-là on donne lieu au plexus méſentérique de ſe dégorger de même, d'où il arrive, par une ſuite néceſſaire, que la parhéſie ou contraction de la main doit ceſſer.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que lorſque dans la parhéſie, il ſurvient un cours de ventre, la parhéſie ne tarde pas à guérir, pourvû que le cours de ventre dure quelque temps; cela ſeul, indépendamment de tous les raiſonnemens, doit faire voir combien la purgation peut être ſalutaire dans ce cas. Elle l'eſt ſi fort en effet, que lorſque l'on ſe borne uniquement, aux remedes qui s'appliquent à la main, on travaille ſans ſuccès. L'on s'imagine alors que c'eſt que le mal eſt incurable, & l'on ne voit pas que c'eſt qu'on a manqué d'aller au principe du mal.

Purgez doucement & ſouvent dans la parhéſie de la main ; cette maladie obéïra enfin à votre perſévérance ; appliquez à la main tous les

topiques imaginables, & ne purgez pas, vos ſoins ſeront ſuperflus; mais à quelle ſorte de purgation faut-il recourir? Il faut d'abord commencer par quelques lavemens d'herbes émollientes & déterſives, telles que la mauve, la guimauve, la mercuriale, le pourpier, le mélilot, & un peu de feüilles de ſenné; puis venir à la purgation proprement dite, qui ſe fera avec une infuſion de ſenné, de Rhubarbe & de tamarinds, où l'on délayera du ſirop de pomme compoſé, dit du *Roy Sabor.* Nous ne déterminons point la doſe du ſenné & de la rhubarbe, non plus que du ſirop; cela dépend de l'âge de la jeune perſonne. On réïterera cette purgation plus ou moins ſouvent, ſelon les forces de la même perſonne. On lui fera prendre enſuite, tous les matins, à jeun, pendant quelques jours, un peu de petit lait, dans quoi auront boüilli légérement du cerfeüil & de la bourache. Au reſte, l'uſage du ſel d'ebſon dont nous avons parlé à la page 118. fera ici d'un grand ſecours.

Après les purgatifs & le petit lait,

il faudra venir aux remédes extérieurs, tels que les ſuivans.

La perſonne trempera ſa main dans le ſang tout fumant ou d'un bœuf, ou d'un veau, ou d'un mouton, ce qui ſe réïterera le plus de fois qu'il ſe pourra. On lui frottera, outre cela, matin & ſoir, pendant un grand nombre de jours, l'épine du dos, le bras, & la main avec des linges doux, un peu chauds, & auſſitôt après avec de l'huile de vers, laquelle ſera dans un petit plat ſur un peu de cendres chaudes. Quand on aura obſervé cette conduite quinze jours, ou trois ſemaines, ou un mois, & même davantage, ſi le mal paroît opiniâtre, on viendra à la douche vineuſe, laquelle ſe pratiquera en la maniere ſuivante.

On aura une grande fontaine de fayance; on la remplira de vin blanc médiocrement chaud, où l'on mêlera un peu de canelle; puis on poſera la fontaine ſur une table haute, & l'on fera aſſeoir la perſonne au deſſous du robinet, pour lui faire recevoir ſur le bras nud, & ſur la main nuë, un filet de ce vin tiede

qu'on laiſſera couler par le robinet de la fontaine, & qui du bras & de la main tombera dans un plat, ou autre vaiſſeau, pour reſſervir pluſieurs autres fois.

Cette douche doit durer chaque fois, une bonne demi-heure, & il faut la réïterer deux fois par jour; ſçavoir le matin à jeun, & le ſoir une heure après le ſouper qui doit être très-léger.

3°. *Gonflement des vaiſſeaux de la Main.*

Troiſiéme difformité mentionnée cy-devant, page 189.

Il faut que les veines qui ſont répanduës ſur le deſſus de la main, ne s'apperçoivent preſque pas; ſans quoi la main, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, ne ſçauroit être belle; il y a des perſonnes en qui ces veines ſont ſi apparentes, qu'on les prendroit pour de gros tuyaux de plume, ce qui eſt d'une grande laideur. Les ouvriers les ont ordinairement de la ſorte; mais les

perſonnes qui n'éxercent leurs mains à aucun travail rude qui oblige le ſang à ſe jetter avec violence dans les vaiſſeaux de la main, peuvent aiſément ſe garantir de cette difformité, & même la corriger, pourvû qu'elle ne ſoit pas invétérée. Je mets cette condition, parce que lorſque les vaiſſeaux ont une fois pris leurs dimenſions, & qu'on les a laiſſé ſe gonfler outre meſure pendant un long-temps, on a beau être encore jeune, ils ne ſont preſque plus ſuſceptibles de rétréciſſement. Cela poſé, voyons comment on peut empêcher les vaiſſeaux du deſſus de la main, de trop groſſir, & de trop paroître. Ceci regarde principalement les perſonnes du ſexe; car pour les hommes ils doivent peu ſe ſoucier d'avoir la main ſi belle; il eſt certains petits ſoins que les Dames peuvent prendre, & qui ne ſieient pas aux hommes.

Pour empêcher les rameaux de veines répandus ſur la main, de trop paroître, il faut d'abord éviter tout ce qui eſt capable d'y trop arrêter le ſang, ou de l'y appeller en

trop grande quantité; comme de ſe laver les mains avec de l'eau trop chaude; de les tenir trop long-temps panchées; de porter des camiſoles, des corſets, ou des corps, dont les échancrures ne ſoient pas aſſez ouvertes ſous les aiſſelles. Car des échancrures trop peu ouvertes ſerrent le deſſous des bras, & font gonfler les veines des mains en y retenant le ſang. Il faut ſe garder de joüer à des jeux qui exercent trop rudement les bras & les mains, tels, par exemple, que le jeu de quilles, ſi commun chez les Religieuſes parmi les Penſionnaires; il faut éviter de ſerrer trop étroitement ſes manchettes ou ſes engageantes, comme on fait quelquefois pour les empêcher de gliſſer, ce qui produit le même effet que la ligature de la ſaignée; il faut éviter de boucler ſoi-même ſes ſouliers; car en les bouclant ſoi-même, on panche avec effort les mains, & ce panchement forcé fait gonfler conſidérablement les vaiſſeaux des mains.

On doit obſerver outre cela, de faire ſouvent des mouvemens con-

traires à ceux qui rappellent ou qui retiennent trop le ſang dans les veines dont il s'agit ; pour cela il eſt bon de lever de fois à autres, ſes mains juſqu'à la hauteur du col, ou des oreilles, & en les tenant ainſi levées, de les épanoüir, & de leur faire faire en même temps, pluſieurs demi-tours de giroüette ; cela détermine le ſang de chaque main & de chaque bras à deſcendre, & rend, dans le moment, le deſſus de la main auſſi uni que s'il n'étoit parſemé d'aucun vaiſſeau.

Il faut paſſer & repaſſer ſouvent les mains l'une ſur l'autre, depuis l'extrémité des doigts juſqu'au poignet.

Enfin, pour empêcher les vaiſſeaux de la main de trop groſſir, il faut s'accoutumer à porter toujours des gands ; le gand preſſe doucement les vaiſſeaux de la main, & les empêche de ſe trop remplir de ſang.



4°.

4°. *Poireaux des Mains.*

Quatrième difformité mentionnée cy-devant, page 189.

Les poireaux, ainsi appellés, parce qu'ils ressemblent à des têtes de poireaux, attaquent les mains de la plûpart des jeunes personnes, & sur-tout des enfans. Ils disparoissent ordinairement d'eux-mêmes, dans la suite de l'âge, c'est pourquoi on peut les négliger; mais s'ils sont en si grande quantité que la main en soit défigurée, & qu'il ne convienne pas d'attendre que l'âge les efface, il y a des moyens de les dissiper. Pour connoître ces moyens, il faut d'abord faire attention à ce qui produit les poireaux, ils ne viennent dans l'enfance & dans la jeunesse, préférablement à tous les autres âges, qu'à cause qu'en cet âge tendre, le sang est rempli de sucs visqueux & gluans, qui, étant portés à la peau des mains qui est plus épaisse qu'ailleurs, n'y peuvent aisément continuer leur route pour

circuler, & faiſant violence aux petits tuyaux qui les renferment, les obligent de s'élever en forme de têtes de cloux ou de poireaux, & de faire des excroiſſances charnuës qui ont leurs racines dans la ſubſtance même des fibres de la peau.

Ce principe établi, on peut juger de la méthode qu'il faut tenir ſoit pour empêcher la naiſſance des poireaux, ſoit pour les détruire quand ils ſont venus.

La cauſe des poireaux, comme nous venons de remarquer, étant donc un ſuc gluant & viſqueux qui ne peut aiſément parcourir ſa route, dans les petits vaiſſeaux des mains, il faut, tant pour prévenir, que pour détruire les poireaux, tâcher de corriger la viſcoſité de ce ſuc qui les produit, & pour cela il y a des moyens internes & externes. Les internes ſont de n'uſer que de nourritures faciles à digerer, d'éviter toutes celles qui, quand même elles ſe digereroient, peuvent produire un ſang trop épais, comme le fromage, de quelque nature qu'il ſoit, les patiſſeries maſſives, les pois,

les féves, les lentilles, le liévre, le lévreau, le porc, l'anguille, la féche, la merluë, tous les assaisonnemens dans lesquels dominent le sel, le poivre, ou le vinaigre.

Il faut outre cela, se purger de temps en temps, avec un peu de casse & de manne; voilà pour ce qui regarde le dedans.

Quant au dehors, il faut tout de même, soit pour prévenir, soit pour dissiper les poireaux, entretenir, le plus que l'on peut, ses mains fraiches & douces en se les frottant tous les jours avec de bonne pâte d'amandes; cela attendrit les sucs trop épais engagés dans les petits vaisseaux dont la peau des mains est parsemée, & leur donne plus de facilité à couler.

Un autre moyen qui est encore très-bon, c'est de tremper souvent ses mains dans de l'eau où l'on ait fait boüillir de la racine de guimauve, mais boüilir très-legerement. Cette eau est ramollissante, & diminuë la trop grande consistance des sucs qui forment les poireaux. Un leger boüillon au veau, dans lequel on trempe ses mains, égale

en vertu, cette décoction.

Il y a trois autres moyens d'ôter les poireaux, on les lie, on les coupe, on les consume. La ligature ne convient qu'à ceux qui sont d'un certain volume, & qui ont la base fort étroite. Cette ligature se fait avec un crin de cheval, ou avec de la soye. On peut les couper avec des ciseaux ; mais aussi-tôt après, il faut toucher avec de l'huile de tartre, par défaillance, l'endroit d'où on les a séparés ; sans quoi ils reviennent de plus belle ; au lieu d'huile de tartre on peut mettre de la poudre d'alum. On consume les poireaux en les touchant avec de l'esprit de sel, ou quelque autre liqueur rongeante. Tel que l'eau forte ; mais l'esprit de sel vaut mieux, parce qu'il n'y a nul risque à s'en servir, au lieu qu'en employant l'eau forte, comme font quelques personnes, il en peut mésarriver. Au reste, pour ronger les poireaux sans toucher à la bonne chair, il faut auparavant appliquer sur le poireau, un emplâtre troué, & faire sortir le poireau par le trou de l'emplâtre.

Cet emplâtre se fait avec un peu de *Diabotanum*.

Ce sont là les meilleurs moyens qu'on puisse employer contre ces excroissances ; car pour tous les autres remedes externes si vantés contre les poireaux, il n'y en a aucun sur lequel on puisse compter, & si après le long usage de quelques-uns, les poireaux disparoissent, c'est qu'ils avoient à disparoître d'eux-mêmes ; au lieu que les remédes que nous venons de proposer, sont suivis d'une guérison si prompte, qu'il est facile de voir qu'ils sont la cause de cette guérison.

Les remédes vulgaires contre les poireaux des mains, & qu'on applique dessus, sont le suc d'ésula, ou celui d'élaterium, mêlé avec un peu de sel ; les feüilles de figuier macérées dans de l'eau, ou la gomme élémi mêlée avec du vinaigre ; Des figues broyées avec de la farine, puis mêlées avec un peu de nitre & de vinaigre.

La fiente de brebis mêlée avec du vinaigre.

La ciguë broyée.

Les feüilles de rhuë macérées avec du poivre & du nitre dans de l'eau.

Les feüilles de lierre, d'ariſtoloche & de ſabine, pilées.

Une pomme coupée par la moitié, & dont on rejoint, par le moyen d'un fil, les deux morceaux, après en avoir rudement frotté les poireaux, puis jettée dans les ordures, & laiſſée là, juſqu'à ce qu'elle pourriſſe. Car on prétend qu'à meſure que la pomme pourrit, les poireaux, de leur côté, pourriſſent auſſi & s'en vont. Ce reméde que nous ne garantiſſons point, eſt de Vanhelmont.

Les autres remédes externes, ſont la chaux vive, la pierre médicamenteuſe, la tutie préparée, la racine de brione, pulvériſées enſemble, & mêlées avec du beurre.

Le précipité de mercure, le beurre d'antimoine, la pierre infernale.

L'eſprit de nitre, l'eſprit de ſouphre, l'eſprit de vitriol, l'eſprit d'alum.

La fiente de pigeon & le ſel armoniac mêlés avec un peu de vinaigre

L'eau ſalée qui découle des pots à beurre.

La cendre gravelée, la cendre de freſne, celle de ſarment de vigne, mêlées avec du miel roſat, & du ſavon.

La graine de baſilic, réduite en poudre & miſe ſur le poireau, qu'on a eu ſoin auparavant, d'écorcher un peu.

La cendre d'écorce de ſaule, mêlée avec un peu de vinaigre bien fort.

Les feüilles vertes de la grande joubarbe, deſquelles on a enlevé la petite peau.

Tous ces remedes & nombre d'autres qu'il eſt inutile de détailler, n'ont pas grande vertu; il y en a même qui peuvent nuire conſidérablement, ſi l'on n'a pas ſoin de garantir de leur action par quelque emplâtre deffenſif, les environs du poireau, ou ſi l'on s'en ſert pour les poireaux qui tiennent à quelques nerfs ou à quelques tendons.

Le précipité de mercure, le beurre d'antimoine, la pierre infernale, l'eau forte, enfin tous les violens corrosifs sont de ce genre, & l'on ne manque pas d'exemples de personnes ausquelles, dans de semblables cas, les remédes en question ont causé des inflammations à la main, ils peuvent même quelquefois causer la gangrene.

C'est aux peres & aux meres à prendre garde que leurs enfans ne s'avisent jamais de rien mettre sur leurs poireaux, sans en donner avis auparavant.

Il vient aussi des poireaux au visage, ceux là sont d'une autre nature que ceux des mains; nous en parlerons en traitant des difformités du visage, ce qui sera dans le quatriéme Livre.

5°. *Durillons aux Mains.*

Cinquiéme difformité mentionnée cy-devant, page 189.

La cinquiéme difformité que nous avons mentionnée cy-devant, parmi

mi celles de la main, eſt le durillon. Les enfans ſont ſujets à en avoir à la paulme des mains, parce que la plûpart ſe plaiſent à manier diverſes choſes rudes au tact; comme de la terre, des éclats de pots caſſés, des morceaux de fer, & autres matieres ſemblables, qui heurtent, à coups redoublés, le dedans de leurs mains, & écachant par ce heurt réïtéré, la tiſſure de la peau, empêchent dans les endroits où ſe fait cet écachement, que la matiere ſuperfluë qui ſe préſente pour tranſpirer, ne tranſpire entierement; ce qui oblige d'abord l'épiderme, autrement dit la ſurpeau, à s'épaiſſir dans ces endroits, puis à y prendre la conſiſtance de durillon, à cauſe de l'évaporation continuelle qui s'y fait du plus ſubtil de la matiere tranſpirable retenuë.

Nous diſons de cette difformité ce que nous venons de dire de celle des verruës, ou poireaux; on peut attendre qu'elle paſſe d'elle-même, parce qu'elle n'a qu'un temps pourvû toutefois qu'on ne laiſſe pas les enfans ſe joüer ſans ceſſe, avec ces

ſortes de choſes ; car alors les durillons loin de paſſer, croîtroient de plus en plus, & pourroient devenir comme ceux des mains des ouvriers dans leſquelles ils n'occupent pas ſeulement la ſurpeau, mais gagnent quelquefois juſqu'à la peau même, ce qui les rendroit permanens & d'une difficile guériſon ; enſorte qu'une jeune perſonne courroit riſque d'avoir pendant les plus belles années de ſa vie, le dedans de la main, ſinon plein de durillons, du moins dur & calleux, ce qui ne laiſſe pas d'être un grand déſagrément dans les perſonnes hors du commun.

Le moyen de diſſiper les durillons des mains, lorſqu'ils ne ſont pas bien invétérés, & que la perſonne eſt jeune, c'eſt de tremper ſouvent les mains dans du boüillon de tripes. Quelques-uns conſeillent d'enlever d'abord par petites lames ces durillons avec un raſoir, ou avec un couteau bien trenchant ; mais c'eſt ce qu'il ne faut faire qu'avec de grandes précautions, ou plutôt ce qu'il ne faut jamais tenter, parce

qu'il en peut arriver de fâcheux inconvéniens, pour peu qu'on aille trop avant. D'ailleurs quand le durillon eſt ainſi coupé, il recroît ſouvent comme l'ongle, & juſqu'au point quelquefois de devenir comme de la véritable corne.

6°. *Tremblement des Mains.*

Sixième difformité mentionnée cy-devant page 189.

On voit de jeunes perſonnes avoir les mains tremblantes, cette difformité vient ordinairement de la mauvaiſe coutume qu'ont les parens de donner aux enfans, de l'eau de vif-argent, pour les guérir ou pour les préſerver des vers. Quand ils en prennent long-temps, elle relâche les parties tendres & délicates de leurs petits corps, & principalement les tendons nerveux répandus dans les muſcles qui ſervent à fléchir les mains, ce qui cauſe les tremblemens dont il s'agit; tremblemens qui durent quelquefois tout le reſte de la vie.

Trop ſaigner les enfans, leur faire des peurs ſubites, leur donner des coups ſur les bras ou ſur les mains, tout cela eſt encore capable de leur cauſer des tremblemens de mains; c'eſt de quoi il n'y a que trop d'exemples, auſſi-bien que de l'eau de vif-argent, contre laquelle on ne ſçauroit trop déclamer. Je renvoye là-deſſus à ce que j'en ai dit dans le traité de la génération des vers.

Quant à la peur, c'eſt un grand hazard lorſqu'elle ne produit dans un enfant, que des tremblemens de mains, l'épilepſie étant ſouvent la ſuite de ces frayeurs.

Lorſque le tremblement des mains vient pour avoir beu long-temps de l'eau de vif-argent; le meilleur remede à ce mal, eſt le lait de vache pris le matin à jeun pendant pluſieurs mois, & interrompu de temps en temps, par de legeres purgations, leſquelles doivent être de la manne toute ſimple, diſſoute dans du boüillon; ſur quoi nous avertiſſons qu'il faut abſolument dans cette occaſion éviter la caſſe.

Il y a des enfans qui ſe diver-

tiffent à manier du vif-argent, & qui en frottent des pieces de monnoye pour les rendre luifantes ; cet amufement leur eft très-dangereux, & il fuffit pour leur rendre les mains tremblantes. La maniere de remédier à ce tremblement, eft la même que celle que nous venons de rapporter.

Quand le tremblement vient de l'autre caufe, fçavoir de frayeur, il faut avoir recours à l'eau de Sainte Reine; c'eft tout le reméde interne qu'il eft à propos d'employer dans cette occafion.

Les fecours intérieurs ne font pas les feuls qui conviennent ici. Il faut, foit que le tremblement vienne de la premiere caufe que nous avons alléguée, foit de la feconde, recourir auffi aux remédes extérieurs ; ces remedes, tant pour l'un que pour l'autre cas, font de tremper matin & foir fes mains dans de gros vin de teinte, où l'on ait fait boüillir des rofes de Provins, de l'écorce de grenade, & un morceau de coing. La dofe du vin, eft une pinte mefure de Paris, celle des rofes de

Provins quatre ou cinq pincées, celle d'écorce de grenade deux onces environ, & celle de coing une once. Il ne faut pas que cette décoction boüille plus de deux minutes, après quoi on laiſſera tiédir le tout, & quand il ſera tiéde, on paſſera le vin par un linge. C'eſt dans ce vin qu'il faudra tremper ſes mains; il ſuffit qu'il ſoit alors un peu tiéde. On fera enſuite réchauffer la même décoction, & on en frottera tout le bras juſqu'à l'épaule, puis on viendra à l'épine depuis la nuque juſqu'au croupion.

Il y a des tremblemens de mains cauſés à des enfans, par des coups de férule ſur leurs mains. Les parens doivent extrémement veiller à ce que l'on ne faſſe jamais ſubir de telles punitions à leurs enfans. C'eſt aſſez la coutume de certains Maîtres d'en venir à des coups de férule pour obliger la jeuneſſe à étudier. Ils ne ſçavent pas les conſéquences de ce châtiment; il eſt extrémement dangereux, & ſans parler des tremblemens dont il s'agit, il arrive quelquefois que ces ſortes de coups,

démettent les doigts, ou causent à la main, des meurtrissures qui tournent en gangrene *.

Quand le tremblement vient de ces sortes de coups, il est très-difficile d'y rémédier. Il faudroit, si-tôt qu'un enfant a été ainsi frappé, & que sa main commence à en être débile & tremblante, le saigner de l'autre bras. On éviteroit par-là, bien du mal; mais un enfant qui a été ainsi puni, le cache ordinairement à son pere & à sa mere de peur d'être grondé. Les parens attentifs à la santé de leurs enfans, les doivent élever de maniere qu'ils ne craignent jamais de s'ouvrir à eux sur toutes les choses qui leur arrivent, c'est le moyen de prévenir bien des accidens.

Mais enfin, si l'on s'apperçoit qu'un enfant ait la main tremblante à l'occasion de quelque coup de férule qu'il ait reçû, il faut, dès qu'on s'en apperçoit, le faire saigner; mais de l'autre bras, comme nous

* *Voyez Journal des Sçav. du* 8. *Fév.* 1723. p. 86.

avons dit. Puis, pendant plusieurs jours, lui frotter la main avec de la décoction d'absynthe & du vinaigre mêlés ensemble, le tout chaudement.

Au reste, puisque nous en sommes sur les coups de férule, il n'est pas hors de propos d'avertir ici les parens, que si ces sortes de coups ne causent pas toujours des tremblemens, ou les autres accidens que nous avons marqués, ils ne manquent gueres, lorsqu'ils sont donnés sur la main droite, d'affoiblir cette main, & de la rendre moins legere pour écrire ou pour dessiner. Une personne qui veut réüssir dans l'écriture, ou dans le dessein, ne doit pas même manier le marteau, un tel exercice appesantit la main; que ne fera-ce pas des coups de férule?



7°. *Dartres aux Bras & aux Mains.*

Septiéme difformité mentionnée cy-dessus, page 189.

Lorſque les mains d'une jeune perſonne ſont mangées par des dartres, il faut commencer par la purger avec le ſenné & la manne, & dès le lendemain la mettre à l'uſage du jus de cerfeüil, dont on lui fera prendre pendant un mois & plus, trois ou quatre cuillers tout pur, le matin à jeun, une heure ou deux avant ſon lever; je dis une heure ou deux avant ſon lever, parce que le cerfeüil fait beaucoup tranſpirer, & que pour aider cette tranſpiration, il eſt bon de demeurer quelque temps au lit, après avoir pris les trois ou quatre cuillers de ce jus. Au reſte, on obſervera de ne point prendre de nourriture, qu'une bonne heure après être levé.

Le jus de cerfeüil ſe prépare ainſi: Piler une botte de cerfeüil dans un mortier de marbre avec un pilon de

bois, & quand il eſt pilé de maniere que le jus en ſorte, le preſſer par un linge moüillé que l'on tord fortement pour exprimer le jus. Recevoir ce jus dans un vaiſſeau de verre ou de fayance bien net; le conſerver dans un lieu frais pour l'uſage que nous venons de marquer. En Eté on n'en doit faire que pour deux jours de peur qu'il ne ſe corrompe; une demi-botte ſuffit alors.

Les premiers jours que l'on uſe de ce jus, les dartres ſortent plus abondamment qu'elles ne faiſoient auparavant; mais enſuite elles s'amortiſſent peu à peu, & quand on voit qu'elles commencent à s'éteindre, il faut les moüiller avec l'eau *Albine*, laquelle ſe fait en la maniere ſuivante.

Prendre une livre de litharge, la faire boüillir demi heure dans une livre & demie de bon vinaigre, meſure de Paris; puis retirer le pot du feu, laiſſer raſſeoir la liqueur l'eſpace d'un jour & d'une nuit, la verſer enſuite doucement dans une phiole qu'on bouchera bien.

Cette liqueur, quand elle eſt

reposée, doit être fort claire & transparente ; on en moüille avec un petit pinceau, bien propre & bien sec, le dedans d'un verre à boire, puis on renverse le verre, afin qu'il n'y reste dans le fond aucune goute de la liqueur. Cela étant fait, on remet le verre sur son pied, & on le remplit d'eau commune bien claire. Cette eau n'est pas plutôt dans le verre, qu'elle devient blanche & épaisse comme du lait de vache; c'est ce qui s'appelle l'eau *albine*.

On la verse dans une phiole que que l'on bouche bien ensuite. On en moüille les dartres, & tous les environs, avec un petit linge, ou avec un petit pinceau, après l'avoir bien remuée. On les moüille ainsi plusieurs fois le jour, & l'on continuë une semaine ou deux, plus ou moins, selon l'opiniatreté du mal. Il n'y a point de dartre qui ne cede à ce traitement.

Il faut prendre garde que le petit pinceau ou le petit linge dont on se sert pour enduire superficiellement le dedans du verre, ne soit point

moüillé ; car s'il l'étoit, il troubleroit toute la liqueur. Il faut encore avoir ſoin que le dedans du verre, avant que de l'enduire avec le petit pinceau, ſoit bien eſſuyé & bien ſec.

Nous ne devons pas finir cet article ſans avertir, que lorſqu'on voit les dartres en queſtion, abſolument éteintes, il faut purger comme l'on a fait au commencement, avec le ſenné & la manne ; deux gros de feüilles de ſenné & une once de manne ſuffiſent pour une perſonne de douze à treize ans. On fait infuſer le ſenné pendant la nuit ſur les cendres chaudes, dans de l'eau toute ſimple. On coule cette eau le lendemain par un linge mouillé ; & dans la colature on délaye la manne, que l'on paſſe encore par un linge moüillé, comme on a fait le ſenné.

8°. *Mains ſuantes.*

Huitiéme difformité mentionnée cy-deſſus, page 189.

Pluſieurs jeunes perſonnes ont les

mains toujours ſuantes, & ſi ſuantes, qu'elles ne peuvent les appliquer ſur rien, ſans y laiſſer des marques de cette ſueur. Quand ces ſortes de perſonnes vous touchent les mains, elles vous les moüillent, & vous êtes obligé de vous eſſuyer ſur le champ. Si elles vous préſentent un couteau, des ciſeaux, &c. vous les trouvez tout dégoutans de ſueur. On demande par quels moyens ſe peut guérir une telle incommodité; nous avertiſſons là-deſſus qu'il faut bien ſe garder de rien employer pour cela, qui puiſſe faire rentrer la ſueur au-dedans, ou l'y arrêter. Il y a des remédes infaillibles pour délivrer les mains de cette ſueur, & ſi infaillibles qu'ils ont leur effet en quatre ou cinq jours, mais il en arrive des maux conſidérables, comme rhumatiſme douloureux de tout le bras; difficulté de reſpirer, palpitation de cœur, fiévres, ſuffocations, &c. parce que ces remédes chaſſent au-dedans, une humeur dont il faut au contraire procurer la ſortie. Comment donc s'y prendre pour faire paſſer ſans riſque, une

sueur qui rend les mains si désagréables? c'est de la renvoyer sur les pieds. Les mains deviendront bientôt alors, dans l'état naturel. Mais comment la renvoyer sur les pieds? Le voici.

Ayez de la toile cirée verte, la plus ancienne que vous pourrez trouver; coupez-en des semelles; appliquez une de ces semelles à la plante de chaque pied à nud; puis mettez le chausson par-dessus; laissez-les jour & nuit; mais tous les soirs en vous couchant, & tous les matins en vous levant, essuyez-les avec un linge; essuyez de même la plante de chaque pied, que vous trouverez toute baignée d'eau; continuez tous les jours à porter de ces semelles que vous ne renouvellerez que lorsqu'elles commenceront à perdre leur force, ce qui n'arrivera guéres qu'au bout de dix ou douze jours. Comme chaque semelle prend la forme du pied, il faut éviter dès le second jour, de mettre à l'un celle de l'autre, parce que, sans cela, elles n'embrasseroient pas si bien le pied. Ce reméde, au bout de quel-

ques mois, fait diminuer ſenſiblement la ſueur des mains; & après ſix mois ou environ, il eſt rare qu'on ne ſoit pas guéri.

J'ai connu autrefois un jeune Eccléſiaſtique, qui étoit Prêtre depuis peu, lequel avoit les mains ſi ſuantes, qu'il ne pouvoit en Eté, célébrer la Sainte Meſſe. Il me conſulta ſur ſon incommodité; je lui dis qu'il ſe gardât bien de rien faire qui pût repouſſer au dedans une humeur dont il falloit exciter la ſortie; & je m'en tins là, parce que je n'avois pas encore connoiſſance du reméde que je viens de propoſer.

Au reſte, la ſueur que ces ſemelles procurent aux pieds, fait comme une eſpece de bain qui entretient toujours la plante du pied molle & ſouple; ſi l'on y a des durillons, ils diſparoiſſent alors, & l'on marche avec plus d'aiſance & de liberté, ce qui eſt encore un grand avantage pour le bon air, & la bonne contenance.

On croiroit qu'en hyver ces ſemelles devroient refroidir les pieds, mais c'eſt tout le contraire, elles les

tiennent frais en eſté, & chauds en hyver, le fait eſt conſtant par l'expérience.

Nous avons averti qu'il falloit choiſir la toile cirée la plus vieille faite, la raiſon en eſt que lorſqu'elle eſt neuve, elle ſe colle comme un emplâtre contre la plante du pied, & ne produit point l'effet que nous avons dit. Mais quand elle eſt vieille, qu'elle a deux ans, par exemple, elle ne ſe colle plus au pied, & elle laiſſe à la ſueur qui ſe détache de la plante du pied, l'eſpace ſuffiſant pour s'échapper entre la ſemelle & le pied, & y faire cette eſpece de bain qui ramollit les durillons s'il y en a, & aſſouplit toute la plante du pied.

9°. *Poulce de Tailleur.*

Neuvième difformité mentionnée cy-deſſus, page 189.

C'eſt un poulce renverſé comme ces ſoutiens qui ſont au haut des réchauds, & qui ſervent à ſoutenir les plats. Ce renverſement donne au poulce une figure fort déſagréable.

ble. Elle vient ordinairement d'un effort habituel qu'on fait faire à ce doigt, pour pouffer quelque chofe qui réfifte, une groffe aiguille, par exemple; ce qui eft caufe que les Tailleurs ont ordinairement le poulce ainfi cambré. Les enfans fe divertiffent quelquefois à fe le renverfer de la forte, les uns aux autres, & celui qui le fouffre le plus patiemment pendant un certain temps, remporte le prix. Ce petit jeu à force de recommencer, rend enfin le poulce tout-à-fait cambré, & fi l'on ne remédie pas promptement à une telle difformité, on romproit plutôt le doigt, que de le redreffer enfuite; c'eft aux parens à y veiller, & voici ce qu'ils doivent pratiquer en cette occafion. L'on affujettira le poulce de l'enfant entre deux lames de fer blanc enveloppées d'un linge, lefquelles par le moyen d'un cordon qu'on liera plus ou moins fortement autour de ces deux lames, tiendront le doigt en droite ligne, ou plutôt en feront incliner le bout vers le dedans de la main. La lame qui appuyera fur l'ongle, doit être

un peu avancée en dedans, pour repouffer le haut du poulce vers le dedans de la main. Mais la lame qui fera à l'oppofite de celle là, c'eft-à-dire fur le plat du poulce, ne doit monter que jufqu'à la jointure, pour laiffer au doigt, le mouvement libre, & lui permettre de revenir en dedans. Chacun peut s'avifer là-deffus, de différentes inventions; celle que je viens de décrire eft fuffifante; mais ce n'eft pas la feule qu'on puiffe trouver.

10°. *Doigts déjettés.*

Dixième difformité mentionnée cy-deffus, page 190.

Il faut que les doigts des mains foient directs par les côtés, & n'inclinent pas plus par l'un que par l'autre. Les enfans fe les défigurent fouvent en fe les tiraillant pour les faire claquer. Cet amufement difloque les doigts, & les fait déjetter tantôt à droit tantôt à gauche, ce qui rend la main très-difforme. Ainfi on doit empêcher les enfans de fe

divertir à cette sorte de jeu. Quand les doigts sont déjettés, il faut doucement avec la main, les ramener à leur rectitude; car il faut prendre garde de rien forcer. Si l'enfant est bien jeune ils se redresseront aisément par le petit effort qu'on fera pour les incliner du côté opposé à celui d'où ils s'écarteront. C'est toute la manoeuvre qu'il y a à faire ici. Mais si la jeune personne a passé quinze à seize ans, il sera difficile de corriger le défaut, parce que les doigts ne seront plus assez pliables pour obéïr aux mouvemens qu'on fera pour les ramener à leur rectitude.

11°. *Doigts surnumeraires.*

Onzième difformité, mentionnée cy-dessus, page 190.

Il n'est pas rare de voir des enfans venir au monde avec plus de cinq doigts, soit aux mains, soit aux pieds; nous en avons rapporté des exemples dans le premier Livre, *page* 28. & 29. Ce nombre ne passe

guéres celui de six à une main, & le doigt surnumeraire est ordinairement le poulce; mais quelque doigt que ce soit, il faut bien considérer s'il n'est que de chair, ou s'il est chair & os comme les autres. Si ce n'est que de la chair, on peut le retrancher facilement par le moyen d'une ligature de soye à la racine du doigt. On fait d'abord cette ligature un peu lâche; quelques jours après on la serre un peu plus; quelques autres jours après encore davantage; & allant ainsi par degrés, le doigt se desséche & tombe de lui-même, ce qui ne fait presque point souffrir l'enfant; mais si le doigt est osseux, la ligature n'y sert de rien, & il vaut mieux alors le laisser, que d'en venir à le couper, comme font quelques Chirurgiens, cette operation pouvant causer la mort à l'enfant.

Au lieu d'un poulce surnumeraire, il arrive quelquefois que celui que l'on a, en vaut plusieurs par sa grosseur, tel qu'étoit celui de l'Empereur Maximin, qui se servoit du brasselet de l'Imperatrice sa

femme, comme d'un anneau pour orner ce doigt *. Quand un enfant vient au monde avec un poulce si gros, il vaudroit mieux que le doigt fût double, que d'être si énorme en grosseur, pourvû que le surnumeraire fût sans os, parce qu'on pourroit, comme nous avons dit, le retrancher par la ligature, au lieu que la substance de deux étant ainsi réduite en une, on ne sçauroit en retrancher le surplus, sans recourir à une opération dangereuse. Tout ce qu'on peut faire dans une telle occasion, c'est d'environner le poulce avec un linge qui le serre étroitement, & d'avoir soin de le tremper plusieurs fois le jour dans quelque liqueur astringente, telle que du jus de centinode, autrement dite trainasse ou renouée, l'une des plus communes herbes des champs ; on remarque que ceux qui ont ainsi le poulce excessivement gros naturellement, sont la plûpart extréme-

* Caïus-Julius Maximin.

Vid. Thom. Bartholin. de Armillis Veterum.

ment voraces : Tel étoit entre autres l'Empereur dont nous venons de parler, il mangeoit & beuvoit extraordinairement. Il semble qu'on pourroit inférer de-là, que pour prévenir la grosseur outrée du doigt de laquelle il s'agit, le moyen seroit de donner peu de nourriture à l'enfant; mais cet expédient pourroit avoir des suites fâcheuses, & il y auroit à craindre qu'en donnant à un enfant moins de nourriture que n'en demanderoit son tempérament, on ne lui diminuât la vie, pour lui diminuer le poulce.

Au reste, quand on a pris le parti de faire la ligature au poulce surnumeraire que je suppose n'être que de chair, on ne sçauroit trop se hâter d'exécuter cette résolution; de peur qu'en différant quelques mois, ce poulce qui ne paroît que de chair, ne se munisse d'un os, ce qui n'auroit rien d'extraordinaire. Foreſtus & Spigelius parlent d'un enfant né avec un bras, où il ne paroissoit point qu'il y eût d'os, quelque recherche que l'on fît, & où quelques mois après, on sentit qu'il

y en avoit un bien formé, comme s'il étoit venu de lui-même; non que cet os se fût engendré après la naissance, mais c'est qu'étant très-mol d'abord, il avoit acquis de la consistance par le temps *. Ainsi, quand dans un enfant, un doigt qui ne sembleroit d'abord que de chair, paroîtroit ensuite muni d'un os bien dur, il n'y auroit rien en cela de surprenant, mais il ne seroit plus temps d'y faire la ligature.

* *Apud Forestum legi aliquandò infantem natum brachio uno ex-osse, altero vero osse prædito atque hunc admotis plagulis & fasciis constrictis, ut in fracturis fieri solet, sanitati restitutum, admirantibus cunctis Medicis & Chirurgis, qui hanc curationem audierunt, vel viderunt, quòd os generaretur ubi nunquàm erat conspectum. Nesciebant autem isti in cunctis nuper natis puerulis, quædam plus ossis in membris, ac perfectiùs, quædam verò minùs habere, cunctisque ferè apophyses, & articulos deesse, qui deinceps ætate succrescere, ac indurari consueverunt. Adriani Spigelii Bruxellensis de formato fætu. cap. 6.*

12°. *Engelures aux Mains.*

Douziéme difformité mentionnée cy-dessus, page 190.

Les engelures rendent les mains extrémement difformes par les enflures, & quelquefois par les crévasses qu'elles y causent. Comme cette difformité vient d'une matiere transpirable, retenuë sous la peau des mains par le froid qu'on a enduré, laquelle ne peuvent s'échapper, fait soulever la peau, & souvent jusqu'au point de l'obliger à se fendre, il est aisé de voir que le moyen, soit de prévenir, soit de guérir les engelures, c'est de recourir à des remédes qui puissent favoriser dans les mains, la transpiration qui y est arrêtée ou rallentie. Cela posé, voyons d'abord ce qu'il convient de faire pour prévenir ce mal. L'expédient le plus sûr pour cela, c'est de se frotter les mains dès le mois d'Octobre avec du vin blanc, où l'on ait fait infuser de la roquette l'espace de deux jours. On met dans

deux livres de ce vin, six onces de feüilles de roquette coupées menu, & récemment cueillies ; on les y laisse infuser le temps que nous venons de dire, & l'on remuë plusieurs fois la bouteille qui ne doit être bouchée qu'avec un morceau de papier, percé par-dessus de plusieurs petits trous d'épingle. Il n'est point nécessaire d'ôter l'herbe avant que le vin soit usé ; mais lorsque la bouteille est vuide, il faut y remettre du vin avec d'autre roquette, pour faire une nouvelle infusion. Ces infusions, au reste, se doivent préparer à froid. On se frotte les mains de ce vin deux fois par jour, sçavoir le matin en se levant, & le soir en se couchant ; il ne faut point le faire chauffer, & en général c'est une régle, que lorsqu'il s'agit de prévenir ou de guérir les engelures des mains, il ne faut jamais tremper les mains dans rien de chaud.

Pour ce qui est du temps pendant lequel on doit continuer ce reméde, j'avertis que c'est pendant tous les mois d'Octobre & de Novembre.

Si l'on n'a pas eu soin de prévenir

le mal, & qu'on s'en trouve attaqué, le même reméde suffira, en ajoûtant toutefois à la roquette, deux ou trois onces de persicaire, & autant de menthe, l'une & l'autre récemment cueillies.

Si les engelures sont ouvertes, ayez six onces d'eau-de-vie, jettez-y un demi-gros d'aloës & autant de camphre, laissez infuser le tout, l'espace d'une heure. Puis trempez un linge dans cette liqueur, & appliquez ce linge sur les engelures, après les avoir légérement graissées avec un peu d'huile de jaune d'œuf; continuez huit à dix jours. Il est inutile d'avertir que ces remédes n'auront aucun effet, si l'on n'a pas soin de garantir ses mains, de l'impression du grand froid.

13°. *Main en épaule de mouton.*

Treiziéme difformité mentionnée cy-dessus page 190.

La main en épaule de mouton, est une main extrémement massive par-dessus, avec des doigts à pro-

portion ; cette difformité vient ſouvent de naiſſance, je veux dire qu'elle a ſon principe dans la conſtitution particuliere du corps. Alors elle eſt très-difficile & à prévenir & à guérir. Mais ſi elle n'a pas ſon principe dans le temperament apporté de naiſſance, on pourra plus facilement la prévenir & la corriger.

Pour la prévenir, il faut 1°. porter ſouvent des gants, & des gants un peu juſtes. 2°. Se laver tous les matins les mains avec une forte décoction de ſalſepareille coupée bien menu. On fait boüillir une once de cette racine dans deux livres d'eau commune, juſqu'à diminution du tiers, & on ſe lave les mains pluſieurs fois par jour dans une ſuffiſante quantité de cette décoction. L'on continuë environ trois ſemaines ; après quoi on ajoûte à la ſalſepareille, une demi-poignée de renouée, autrement dite trainaſſe, herbe dont nous avons déja parlé ; & on continuë pluſieurs mois à ſe laver les mains avec cette décoction.

Comme ce reméde empêche les mains de trop groſſir, il faut ne le

faire que lorſqu'elles ont une véritable diſpoſition à cette difformité, ſans quoi il pourroit les rendre trop grêles.

Si elles commencent à groſſir extraordinairement, ou qu'elles ſoient déja parvenuës à cet état qui les fait nommer à ſi juſte titre, *epaules de mouton*, il faut ajouter à la décoction ci-deſſus, deux onces d'*équiſetum*, herbe vulgairement connuë ſous le nom de *queuë de cheval*, & s'en laver, comme nous avons dit, ſur-tout le matin au lever, & le ſoir au coucher; ce qu'il ſera bon d'accompagner d'une ſaignée du bras, ſi la perſonne eſt fort ſanguine. Au reſte, on ne ſçauroit trop s'aſſujettir ici à porter des gants, comme nous avons déja dit; mais tout cela, ſuppoſé que la perſonne ſoit encore bien jeune.

14°. *Galle aux mains & aux bras.*

Quatorziéme difformité mentionnée cy-deſſus, page 199.

La galle, en quelques parties du

corps qu'elle vienne, ou qu'elle menace de venir, demande d'abord la purgation, accompagnée de quelque diaphorétique, enfuite les remédes adouciffans tant internes qu'externes; & toujours un régime de vivre capable de corriger l'acreté du fang.

La galle des mains tant aux hommes qu'aux femmes, & celle des bras & des mains aux femmes (car elles ont ordinairement les bras découverts) eft une difformité d'autant plus confidérable, qu'il n'y en a guéres de plus dégoutante à la vûë.

Cette galle eft, ou humide ou féche; l'humide confifte en de petits ulceres qui jettent du pus & du fang; quelquefois en puftules qui font autant de petites tumeurs remplies d'une fanie blanche qui paroît à travers; elles font ordinairement clair-femées & font enfler la main.

La galle feche confifte en puftules beaucoup plus petites. Elles font dures, ne rendent aucune humeur, & fe tournent en écailles farineufes, femblables à du fon; ce qui la fait appeller *galle fquameufe*, ou *furfurée*, du

mot latin *squamâ* qui signifie écaille, & de celui de *furfur* qui signifie *son de farine*. Cette derniere galle vient ordinairement au poignet. L'une & l'autre se guérissent de la même maniere.

On commencera donc, comme nous avons dit, par la purgation; mais toute purgation ne convient pas ici. Il en faut une particuliere & spécifique qui est la suivante.

Achetez chez un bon Apotiquaire, une demi-once d'*aquila alba*, deux scrupules de *diagrede sulphuré*, & quatre scrupules de *diaphorétique mineral*. Mêlez exactement ces trois ingrediens, qui seront en poudre bien fine, & avec du mucilage de gomme adragant fait dans l'eau de chardon benit, formez-en soixante-quatre petites boulettes égales que vous conserverez pour l'usage que nous allons marquer dans un moment.

Le mucilage de *gomme adragant* se fera ainsi : Achetez une demi-once de cette gomme, bien blanche & bien pure, puis la jettez dans un pot où il y ait environ six onces d'eau de chardon benit; couvrez le pot, & le mettez sur les cendres

chaudes, où vous le laifferez quatre ou cinq heures ; au bout de ce terme, votre gomme fera en forme de *mucilage*, c'eft-à-dire de gelée. Vous retirerez alors le pot de deffus les cendres chaudes, & vous pafferez votre gelée, ou mucilage, au-travers d'un tamis bien propre & bien net, pour en féparer les petites ordures, s'il y en a. Cela fait, paîtriffez votre poudre avec une fuffifante quantité de cette gelée, pour en faire une pâte épaiffe, capable d'être réduite en foixante-quatre petites boulettes égales que vous ferez fécher à l'ombre, & que vous conferverez enfuite pour l'ufage fuivant.

On fait avaler le matin à jeun, dans une cuiller d'eau de chardon benit, une, ou deux, ou trois, ou quatre de ces boulettes, felon l'âge; elles s'avalent aifément, à caufe de leur petiteffe. On commence d'abord par une boulette fi l'enfant eft bien jeune, & au cas que cette dofe ne purge pas, on donne deux boulettes le lendemain. On va ainfi en augmentant, jufqu'à ce que le reméde faffe une évacuation fuffifante ; car aux uns il en

faut plus d'une boulette, aux autres plus de deux, aux autres plus de trois, aux autres plus de quatre. On se régle là-dessus, suivant l'expérience, & par ce moyen on ne court point de risque d'en donner plus qu'il ne faut.

Après avoir purgé ainsi deux ou trois fois dans le cours d'une quinzaine de jours, on mettra la jeune personne à l'usage des boüillons suivans. On prendra un poulet bien charnu, d'une médiocre grosseur, dans le ventre duquel on fourrera de la bourrache, de la buglose, & des fleurs de chardon benit, ce qu'il en faudra pour remplir tout le ventre du poulet. On fera cuire le poulet dans six livres d'eau, jusqu'à ce que la chair quitte les os. Puis on passera l'eau par un linge, pour en faire deux boüillons que l'on donnera le matin, sçavoir le premier, quelque temps après le réveil de l'enfant, & le second deux heures ensuite. On continuëra trois semaines ou un mois, & même plus, selon le besoin. On réïtérera, sur la fin, la même purgation décrite ci-

devant ; après quoi on aura recours aux remédes extérieurs que voici.

On prendra un quarteron de souphre en bâton ; on le tiendra avec une pincette de fer, & on y mettra le feu;puis on laissera dégouter dans une terrine à demi-pleine de vin blanc, le souphre allumé ; on versera ensuite ce vin dans un pot, & on le conservera pour l'usage suivant.

On en mettra dans un plat ce qu'il en faudra pour y tremper les mains, & se les y laver ; on les y trempera l'espace d'un quart d'heure. On recommencera plusieurs fois le jour ; ayant soin de ne point faire servir plus d'une fois le même vin.

Ce reméde vaut mieux que tous les onguents qui sont en usage contre la galle ; nous avertirons sur cela, que dans la plûpart de ces onguents, il entre du vif-argent, & que le vif-argent est ici fort dangereux.

Il y a des galles critiques qui viennent sur la fin de certaines maladies, & qui en présagent la guérison parfaite. L'on ne doit rien faire à celles-là, il faut les laisser aller

leurs cours. Si cependant elles duroient trop, on peut sans crainte, y remédier par les secours ci-dessus, ces secours n'étant pas de la nature de ceux qu'on employe ordinairement contre la galle ; lesquels repoussent l'humeur en dedans, & deviennent par-là, extrémement pernicieux, jusqu'à causer quelquefois des apoplexies, des paralysies, des surdités, la perte de la vûë, celle de louïe, des fiévres, des morts subites, & presque toujours des suffocations, des difficultés de respirer, des langueurs, des enflures.

Au reste, ce vin souphré, quand on s'en lave plusieurs fois les mains, les rend douces, unies, & blanches.

Difformités des Ongles.

Parmi les difformités de la main ; que nous avons annoncées ci-devant, page 190. pour en parler de suite, comme nous avons commencé de faire, nous avons mis celles des ongles ; telles que sont, pour le répéter ici, les ongles déchaussés, leur enchassure gersée,

déchiquetée, les ongles crochus, les ongles ſurmontés par la chair, les ongles trop épais, les ongles tombés ou tombans, les ongles en dos d'âne, les ongles raboteux, les ongles tachetés, les ongles partagés ou fendus, les ongles livides.

C'eſt de quoi nous devons parler à préſent, pour achever ce que nous avons à dire des difformités de la main.

1°. *Ongles dechauſſés.*

Leur enchaſſure gerſée, déchiquetée.

Premiere difformité des ongles annoncée cy-devant, pages 190. & 251.

Les ongles déchauſſés, ſont des ongles enchaſſés de maniere, que leur emboëture laiſſe du large; à peu près comme ces tableaux dont les bordures ne joignent pas. Car le bas & les côtés de chaque ongle, doivent être engagés dans la chair des environs comme dans une bordure, & cette bordure doit être ſi

juste, qu'elle vienne à l'uni de l'ongle, par le moyen d'une petite pellicule qui le recouvre & l'enveloppe en forme de croissant droit.

Pour conserver à l'ongle cette perfection, quand elle s'y trouve, il faut avoir soin de ne jamais tremper les doigts dans du vinaigre, dans du jus de citron, dans du jus de groseille, ou autre chose de semblable, qui puisse mordre sur la pellicule tendre de la bordure des ongles, la dessécher, la ronger, la froncer, ou la faire rebrousser. C'est à quoi doivent prendre garde les jeunes Demoiselles, en faisant, comme il leur arrive souvent, du syrop de limon, de la gelée de groseille, &c. Elles doivent aussi avoir soin de ne jamais laisser tremper longtemps leurs doigts dans des sucs gras; car alors cette enchassure devient trop molle, & à force de se ramollir & de se relâcher, elle se détache de dessus les bords de l'ongle; à peu près comme du papier collé autour d'une vitre, quitte la vitre quand il vient à être détrempé par la pluye; car les sucs gras

font ici le même effet, que l'eau à l'égard du papier. La plûpart des Chaircutiers, des Chaircutieres, & autres gens de cette forte, qui ont presque toujours les doigts dans la graisse, ont les ongles déchaussés.

Le vrai moyen d'entretenir les ongles bien bordés quand ils le sont, c'est de laisser agir le baume naturel qui les nourrit, par la vertu duquel cette bordure se reproduit & se renouvelle tous les jours; il s'agit pour cela, de ne toucher aux ongles que le moins que l'on peut, d'éviter ce que nous avons remarqué qu'il falloit éviter, & d'en demeurer là.

Rien n'est meilleur pour ôter entre la chair & le haut des ongles, la noirceur qui s'y amasse quelquefois, que décrazer sur la pointe des doigts, quelques grains de verjus, & d'en frotter l'extrémité des ongles; mais il faut se garder, quand on le fait, de laisser couler le verjus sur la racine & sur les côtés de l'ongle; car alors il gerferoit la petite pellicule qui borde l'ongle par en bas & par les côtés; d'où il arrive-

roit que l'ongle se déchausseroit, ou que la pellicule en question, se diviseroit par petits filets ou lambeaux; j'appelle ainsi ces petites déchirures qui s'élevent quelquefois autour de l'ongle, & qu'on a coutume d'arracher soi-même avec de petites pincettes, ou avec l'ongle du poulce & du doigt indice de l'autre main; il faut, quand on les retranche ainsi, les tirer bien adroitement, depeur d'écorcher la chair à quoi elles tiennent, parcequ'alors il en pourroit arriver de petites tumeurs qui n'embelliroient pas le doigt.

Voilà pour ce qui regarde la conservation de l'ongle par rapport à son enchassure. Mais quand il est déchaussé, que faut-il faire pour corriger ce défaut? Le moyen en est facile. Il n'y a tous les matins qu'à moüiller avec sa salive, le cerne de l'ongle, sans l'essuyer; en faire autant le soir lorsqu'on se couche. L'ongle, par ce moyen, reprendra bien-tôt son enchassure, pourvû qu'on évite tout ce que nous avons recommandé ci-dessus

d'éviter; ſans quoi toute la ſalive de la bouche ſeroit inutile.

2°. *Ongles crochus.*

Seconde difformité des Ongles, annoncée ci-devant page 190.*&* 251.

Les ongles crochus ſont ceux dont l'extrémité ſe recourbe en dedans comme une eſpece de griffe, ce qui eſt d'une très-grande difformité. Cette difformité vient ordinairement aux perſonnes qui voulant ôter la malpropreté qui s'amaſſe quelquefois, entre le haut de l'ongle & la chair, ont coutume de paſſer la tête d'une broſſe-à-dents, d'un cur-oreille, ou d'une épingle, dans cet entre-deux, afin de le nétoyer. Cette petite manœuvre, à force d'être réïterée, fait écarter de deſſus la chair, le bout de l'ongle, & l'oblige de prendre la forme de crochet ou de crampon; parce que cette extrémité ainſi écartée, ſe rabat enſuite néceſſairement ſur la pommette du doigt, j'appelle pommette du doigt, l'éminence ronde

& charnuë qui termine le haut du doigt en façon de petite pelote, & qui est placée sous la cuirasse de l'ongle, où elle construit le principal organe du toucher. En un mot j'appelle pommette du doigt, cette partie du doigt, de laquelle on se sert d'abord pour toucher quelque chose que ce soit, quand on veut s'éclaircir si cette chose est raboteuse ou unie, dure ou molle, &c.

La remarque que nous venons de faire sur ce qui donne occasion aux ongles de devenir crochus, indique d'abord ce qu'il faut pratiquer pour se garantir de cette difformité. Mais lorsqu'on les a laissé devenir tels, voici ce qu'on peut faire pour y remédier.

Prenez un jaune d'oeuf dur, & un demi-quarteron de belle cire blanche, incorporez ces deux choses ensemble dans un petit plat sur le feu, ajoutez-y un peu d'huile d'amandes douces pour réduire le tout en consistance d'onguent. Gardez ce mêlange dans une boëte pour l'usage qui suit.

Vous oindrez de cet onguent vos ongles,

ongles, tous les soirs en vous couchant, & puis vous mettrez un gant que vous n'ôterez que le lendemain matin. Tenez cette conduite trois semaines ou un mois. L'ongle se ramollira par ce moyen, & reprendra sa conformation naturelle. Mais comme il croîtra plus vîte qu'à l'ordinaire, ne vous hâtez point alors de le couper, laissez-le grandir un peu, puis quand il excedera trop, rognez-le doucement, vous verrez au bout d'un mois ou environ, votre ongle d'une belle venuë.

Il arrive aussi quelquefois que sans avoir donné occasion à l'ongle de se crochuer, il ne laisse pas de contracter de lui-même, ce vice, par l'acreté d'un mauvais suc nourricier qui s'y porte, & qui excitant les fibres de l'ongle, à la contraction, oblige l'ongle même à se courber; mais de quelque cause que procede le crochuëment de l'ongle, soit de la premiere, soit de la seconde, le reméde ci-dessus convient également; si ce n'est que dans le dernier cas, il faut, en même temps,

recourir à des remédes internes, qui puiſſent émouſſer l'acreté du ſang, tels que ſont les orgeades, les gruaux, les boüillons au veau, & autres ſemblables, précedés de quelques ſaignées & de quelque legere purgation.

3°. *Ongles ſurmontés.*

Troiſiéme difformité des Ongles, mentionnée ci devant, page 190, *& page* 251.

Les ongles qu'on laiſſe croître trop longs, ſont d'une grande laideur; mais il faut prendre garde, lorſqu'on veut prévenir ou corriger cette laideur, de les couper trop courts, comme font quelques perſonnes, qui ne leur donnent pas le temps de croître; & qui, dès qu'ils les voyent monter au niveau de la chair, ſe hâtent de les ronger avec les dents, ou de les couper avec des cizeaux, & ne ſont pas ſatisfaits qu'ils n'en ayent abſolument retranché, tout ce qu'ils en peuvent retrancher; juſqu'à entreprendre

presque sur la chair vive.

Ces personnes s'imaginent se procurer par-là des ongles propres & mignons; mais au lieu d'y réüssir, elles ont bientôt le chagrin de voir leurs ongles surmontés par la chair du bout du doigt, laquelle s'éleve par-dessus en forme de bourrelet, ce qui fait une difformité d'autant plus grande que ce bourrelet ressemble à une excroissance de chair, & que de plus, il est toujours accompagné d'une malpropreté qui s'engage dans tout l'environ, où il se rabat sur l'ongle; malpropreté si ténace, qu'on ne sçauroit venir à bout de l'ôter parfaitement, quelque soin qu'on ait de se laver.

Cette difformité est très-difficile à corriger quand on l'a une fois laissé gagner, parce que la douleur que l'ongle, en prenant son accroissement, cause à la chair qui le surmonte, fait qu'on est obligé de le couper, dès qu'il commence à pousser la chair; & ainsi la difformité s'entretient & se change en un mal nécessaire. Il faut cependant, si on la veut guérir, souffrir cette

douleur, & permettre à l'ongle de croître jusqu'à ce qu'il ait réduit cette chair en place ; si toutefois il est temps ; car lorsquon différe trop, il arrive que le haut de l'ongle, en prenant son accroissement, s'insinuë dans cette chair, & y fait une division qui peut avoir de mauvaises suites.

4°. *Ongles trop épais.*

Quatriéme difformité des Ongles, annoncée ci-devant, page 190. *&* 251.

L'ongle reçoit quelquefois de la masse du sang, trop de nourriture, ce qui le rend gros & épais. Ce surplus de nourriture vient de ce que la substance de l'ongle est plus molle qu'il ne faut; car les conduits qui distribuënt les sucs nourriciers dans le corps de l'ongle, prêtent alors avec une extrême facilité, & admettent sans résistance, tout ce qui se présente à leur orifice ; d'où il arrive que l'ongle acquiert plus de massiveté & d'épaisseur. Le

moyen de corriger ce défaut, consiste en deux choses : La premiere, de ratisser l'ongle doucement, & à plusieurs reprises, avec un morceau de verre, ou une lame de couteau bien fine ; prenant garde d'aller trop avant, de peur d'entreprendre sur la membrane qui tapisse le dessous de l'ongle, laquelle est parsemée de fibres tendineuses extrémement susceptibles de douleur ; la seconde, d'appliquer sur l'ongle un emplâtre astringent, tel, par exemple, que celui-ci, dont la proprieté est de resserrer, & de rétrécir, les petits tuyaux qui portent les sucs nourriciers à l'ongle, & de l'empêcher par conséquent, de trop s'épaissir.

Réduisez en poudre fine, égales parties de mastich, de pierre calaminaire, de terre sigillée, de racine de bistorte, de racine d'angelique & de racine de tormentille ; faites de cette poudre un emplâtre avec suffisante quantité de poix résine, de cire, & de thérébentine ; appliquez de cet emplâtre sur l'ongle, & l'y laissez plusieurs jours sans le renouveller, recommencez ensuite

& continuez pendant des ſemaines entieres.

Cet emplâtre au reſte, convient extrémement lorſqu'on a ratiſſé l'ongle en la maniere que nous avons marquée ci-deſſus, & il eſt à propos de l'y appliquer auſſi-tôt.

5°. *Ongles tombés ou tombans.*

Ongles en dos d'âne.

Cinquiéme difformité des Ongles; annoncée ci-devant, page 190. & 251.

Diverſes cauſes procurent la chute de l'ongle ; il tombe lorſque ſes racines viennent à être, ou rongées, comme dans le panaris, ou déchirées, comme dans quelques bleſſures, ou écraſées comme dans quelque violente compreſſion. Alors ſuccede peu à peu, un nouvel ongle par-deſſous l'ancien, lequel ſe deſſéche à meſure que le nouveau, croît.

L'ongle ancien demeure quelque-

fois vacillant des semaines entieres, sans quitter sa place, ni qu'on l'en puisse ôter sans douleur, jusqu'à ce qu'enfin l'ongle de dessous croissant de plus en plus, le chasse absolument, de maniere qu'on n'en ressent aucune incommodité ; ce qui vient de ce que les fibres tendineuses du premier ongle, étant comprimées par le nouveau, se desséchent & perdent, par ce moyen, tout sentiment.

Il arrive souvent que le nouvel ongle prend une mauvaise figure, à cause qu'il se moule sur la chair de dessous, qui souvent aussi en a pris une mauvaise par l'effet de quelqu'une des causes que nous venons d'exposer. Car si c'est, par exemple, à l'occasion d'un panaris, il faut nécessairement que la chair du doigt, laquelle n'est plus alors assujettie par aucun pressement de l'ongle, parce qu'y ayant ulcere sous l'ongle, cet ongle dont les racines & les attaches sont rongées par l'ulcere, ne doit presque plus tenir à rien, il faut nécessairement, dis-je, qu'alors cette chair qui n'est plus retenuë par

l'ongle, qui lui servoit comme de moule, ait la liberté de se défigurer; or alors l'ongle tendre qui commence à croître par-dessus la chair, ne peut que suivre la mauvaise configuration où il trouve la chair, sur laquelle il s'étend.

Il s'agit donc ici de voir par quel art on peut prévenir cette mauvaise figure. Il n'y en a pas de plus sûr que d'appliquer sur l'ongle nouveau & encore tendre, le côté concave d'un petit morceau de fer blanc courbé & façonné en ongle, selon la forme qu'on doit faire prendre à l'ongle véritable; enduire le dedans de ce fer blanc, avec un peu de cérat; puis serrer contre le doigt, ce fer blanc, de maniere que la chair du doigt, & l'ongle qui commence à la recouvrir, soient obligés de prendre la figure du fer blanc, & de s'y mouler; il faut renouveller le cérat de deux en deux jours seulement, & remettre aussi-tôt le fer blanc pour ne pas donner le temps à l'ongle de se difformer.

Il ne faut point discontinuer cette pratique avant que l'ongle ait acquis

quis sa dureté ; mais quand on voit qu'il commence à durcir, on doit se contenter d'appliquer le fer blanc sans cérat, de peur de trop attendrir l'ongle, & d'empêcher par ce moyen, qu'il n'acquiere la fermeté & la consistance requise.

On voit nombre de personnes dont l'ongle du poulce, ou de quelqu'autre doigt, ce qui est plus rare, a deux surfaces inclinées l'une contre l'autre en forme de dos d'âne ; ce qui fait appeller cet ongle, *ongle en dos d'ane.*

En quelque doigt que soit cette difformité, qui est plus ordinaire au poulce, elle vient toujours d'une des causes marquées ci-dessus, & du peu de soin qu'on a eu d'y apporter le remede convenable, qui n'est autre que celui que je viens de décrire, sçavoir la plaque de fer blanc ou de plomb, formée en ongle, & appliquée en la maniere que j'ai dite.



6°. *Ongles raboteux.*

Sixiéme difformité des Ongles, annoncée ci-dessus, page 190. *&* 251.

L'inégale distribution qui se fait quelquefois du suc nourricier à l'ongle, est ce qui le rend inégal & raboteux. On peut aisément corriger ce défaut, par le moyen d'un petit morceau de coenne de lard, appliqué sur l'ongle, & couvert d'un petit linge. Il faut renouveller la coenne de lard tous les trois jours; on ne sçauroit exprimer combien ce reméde tout simple qu'il est, a de vertu pour faire que les sucs nourriciers de l'ongle, s'y distribuënt également, & pour unir, par ce moyen, la superficie de l'ongle.

7°. *Ongles tachetés.*

Septiéme difformité des Ongles, annoncée ci-devant, pages 190. *&* 251.

Ce vice des ongles arrive, lorsq

que des particules du ſuc qui les nourrit, viennent à s'intercepter en divers endroits ſous la ſubſtance de l'ongle : car alors ces particules qui ſont blanches naturellement, ſe détachent des particules rouges du ſang avec lequel elles ſont mêlées dans leurs vaiſſeaux, & paroiſſant alors à travers la corne tranſparente de l'ongle, la font paroître tachetée de blanc. Cette petite difformité ſe diſſipe quelquefois d'elle-même, par l'accroiſſement de l'ongle, qui l'emporte en s'allongeant; mais quelquefois elle eſt auſſi permanente que la petite tache qu'on diſcerne au bas de l'ongle, laquelle a la figure d'un demi-croiſſant, & fait une des beautés de l'ongle.

Alors il faut recourir à l'art pour diſſiper ces petites taches, & comme elles ſont accidentelles, & qu'elles n'ont pas le même principe que la petite tache blanche dont nous parlons, laquelle eſt naturelle, & fait un ornement de l'ongle, on peut les effacer, ſans que le moyen employé à cette fin, puiſſe effacer de même, la petite tache blanche

dont il s'agit. Quel eſt ce moyen? C'eſt d'appliquer ſur l'ongle, une compreſſe moüillée d'eſprit de vin, camphré, & de l'y laiſſer pluſieurs jours en la remoüillant de temps en temps avec l'eſprit de vin, & obſervant de l'ôter tout-à-fait lorſque la marbrure de l'ongle eſt diſſipée.

8°. *Ongles partagés ou fendus;*

Huitiéme difformité des Ongles; annoncée ci-devant, pages 190; & 251.

Des ſels acres & corroſifs charriés par la maſſe du ſang, & qui s'arrêtent dans la ſubſtance de l'ongle, ſont la cauſe ordinaire des fentes qui arrivent à l'ongle, ſoit en travers, ſoit en long. Le moyen d'adoucir ces ſels, c'eſt de tremper ſouvent l'ongle dans du lait chaud, mêlé d'un peu d'eau où ait boulli légérement un morceau de racine de guimauve; & comme ces ſels acres ſont fournis par la maſſe du ſang, il eſt à propos de joindre à ce remede externe, quelques boüil-

lons adouciſſans, quelques ſaignées, & quelques purgations. Les boüillons doivent être faits avec fort peu de veau & de mouton, la moitié d'un petit poulet, & trois ou quatre écreviſſes, le tout pour deux bouillons clairs, dont l'un ſe prend le matin à l'heure du lever, & l'autre deux heures enſuite.

Les purgations doivent être ſimples; un peu de manne dans un boüillon ſuffit. Si ce qu'on aura pris de manne ne purge pas ou purge trop peu, il n'y a qu'à en prendre une plus grande doſe le lendemain, ou le ſurlendemain; car il faut tenir pour certain qu'en fait de purgatif adouciſſant, il y en a peu qui vaille la manne.

9°. *Ongles livides.*

Neuviéme difformité des Ongles, annoncée ci-devant, pages 190, *&* 251.

L'ongle, par lui-même, n'eſt point coloré; ce n'eſt qu'une corne tranſparente, qui laiſſe voir la couleur

de ce qui eſt immédiatement placé deſſous ; or ce qui eſt immédiatement ſous l'ongle, eſt la chair accompagnée de ſes vaiſſeaux ; ou bien quelque ſuc extravaſé entre l'ongle & la chair. Ainſi, quand ce ſuc extravaſé, ou bien cette chair ſont d'une couleur, il faut néceſſairement que la corne de l'ongle paroiſſe de la même couleur.

La beauté de l'ongle, en ce qui concerne la couleur, conſiſte dans le *roſe pâle ;* toute autre couleur eſt défectueuſe ; on voit des ongles blancs comme du papier ; d'autres, rouges comme du ſang ; d'autres, couleur de ceriſe. Les ongles blancs reſſemblent à ceux des moribons ; les rouges comme du ſang ont quelque choſe de rude ; ceux qui ſont couleur de ceriſe, choquent moins, mais ils choquent ; il n'y a que la véritable couleur de chair, c'eſt-à-dire le *roſe pâle*, qui plaiſe. Des doigts qui ſont beaux d'ailleurs, & dont les ongles paroiſſent de cette couleur, ont toute la perfection qu'ils peuvent avoir.

Les ongles ſont couchés les uns

très-ſerrément ſur la chair; les autres d'une maniere un peu plus lâche. Quand l'ongle comprime trop la chair, il paroît blanc; quand il ne la preſſe pas aſſez, il paroît de la couleur naturelle de la chair de deſſous, & quand il ne la preſſe que médiocrement, il paroît d'ordinaire un peu plus pâle que la chair, ce qui fait un beau *roſé pâle*, ſuppoſé toutefois que la chair ſur laquelle l'ongle eſt couché, ſoit d'un rouge vif, comme elle doit l'être.

Pour ſe convaincre de ce que je dis, il n'y a qu'à preſſer un peu le deſſus de l'ongle; il pâlira auſſi tôt s'il eſt rouge, & en cas qu'il ſoit blanc, il paroîtra encore plus blanc. La raiſon en eſt qu'en preſſant un peu l'ongle, on preſſe un peu la chair, & que la chair un peu preſſée devient blanche, à cauſe que cette preſſion fait retirer une partie du ſang, qui rempliſſant les vaiſſeaux délicats & tranſparens de la chair, la faiſoient paroître rouge.

Si au lieu de preſſer l'ongle pardeſſus, on le preſſe par les côtés, à peu près comme on preſſe certaines

tabatieres pour les ouvrir, l'ongle alors rougit dans toute la longueur de son milieu, & laisse voir une petite colomne rouge depuis ce haut jusqu'à la tache d'en bas, tandis que les côtés de l'ongle deviennent pâles & blancs. La cause de ce phénomene est qu'en pressant ainsi l'ongle par les côtés, ces côtés se rabattent davantage contre la chair, & que le dos de l'ongle, au contraire, s'éleve plus en voute; ce qui fait que la chair est plus à l'aise entre les deux côtés de l'ongle, qu'elle ne l'est sous ces mêmes côtés; d'où il doit arriver nécessairement, que la longueur du milieu de l'ongle paroisse rouge, & que les côtés au contraire, palissent, puisque le dos de l'ongle pressant moins la chair de dessous, laisse plus de liberté aux petits vaisseaux de se remplir de sang, & que les côtés au contraire, pressant davantage la chair, contraignent par ce pressement, une partie du sang à se retirer.

Un coup sur l'ongle, cause quelquefois un si grand désordre par-

deſſous, que les racines qui tiennent l'ongle attaché à la chair, ſe rompent & ſe briſent ; ce qui oblige l'ongle à tomber peu de jours après. Mais quelquefois les racines demeurent dans leur entier, & il n'y a que quelques vaiſſeaux ſanguins qui ſe rompent, par la violente compreſſion du coup. Alors il ſe fait ſeulement un petit épanchement de ſang entre la chair & l'ongle ; & ce ſang épanché paroiſſant à travers l'ongle, le fait paroître livide, qui eſt la couleur des échymoſes.

Cette lividité ſe diſſipe quelquefois d'elle-même, ou à l'aide d'un peu d'eau-de-vie, dont on moüille un linge qu'on met ſur l'ongle, & tout au tour du doigt.

Il arrive auſſi quelquefois qu'elle perſiſte opiniatrément. Le moyen de prévenir cet inconvénient, eſt de mettre ſur l'ongle, & tout autour de l'extrémité du doigt, un linge enduit d'onguent fait avec la manne, l'huile d'olive & la cire, en cette maniere : Prenez une once de belle manne de Calabre, la plus nette, la plus blonde, & la plus

transparente, qui se puisse trouver chez les Droguistes ; délayez-la dans un plat sur le feu, avec une once de cire blanche, & autant de bonne huile d'olive ; conservez cette mixtion dans une boëte, pour l'employer comme nous avons dit : Il ne faut renouveller l'onguent sur le doigt, que de trois en trois jours. Ce remede est souverain non seulement pour prévenir la lividité de l'ongle, mais même pour la dissiper.

On s'étonnera peut-être de voir entrer la manne dans la composition d'un onguent, mais elle a de grandes vertus en certains cas, appliquée à l'extérieur.

Main droite gauchere.

Nous avons parlé des principaux vices qui peuvent rendre la main difforme ; il y en a un cependant, qui, quoiqu'il n'apporte aucune difformité à cette partie, ne laisse pas de devoir trouver ici place. C'est celui où la main droite a la foiblesse de la gauche, & où la gauche déro-

be la force de la droite; enforte que ceux en qui fe rencontre ce défaut, & que pour cette raifon, l'on nomme *gauchers*, fe fervent non-feulement plus volontiers, mais beaucoup plus librement de la main gauche, que de la droite. Ce dérangement vient d'ordinaire, par la faute des Nourrices, dont quelques unes portent toujours fur le bras gauche, leurs enfans; enforte que ces enfans ainfi portés, n'ayant alors que le bras gauche de libre, fe fervent de celui-là, & l'employent en toute occafion, ce qui leur rend la main de ce côté-là plus forte, & l'autre plus foible. Car le fréquent exercice de la main droite eft l'unique caufe de fa force pardeffus la gauche. Mais s'il eft vrai, objectera-t-on, que ce foit le furplus d'exercice auquel la main droite a été accoutumée, qui lui donne le furplus de force; il s'enfuit que la jambe droite ne devroit point avois plus de force que la gauche, ce qui eft cependant contraire à l'expérience Je réponds que fi la jambe droite, quoiqu'elle n'ait pas été plus exer-

cée que l'autre, eſt néanmoins plus forte, c'eſt que les eſprits animaux déterminés par l'exercice ſurabondant de la main droite, à venir en plus grande quantité, vers le côté droit, refluënt ſur toutes les parties du même côté, & par conſéquent ſur la jambe & ſur le pied.

C'eſt un fait conſtant que dans ceux qui ont perdu le bras droit, cette perte eſt abondamment réparée par le ſurplus de force & d'agilité, dont joüiſſent alors le bras & la main gauche. On voit nombre de manchots de la main droite, écrire, deſſiner, & faire pluſieurs autres ouvrages de la gauche avec la même perfection que s'ils ſe ſervoient de la droite. D'où peut provenir cette compenſation? que de ce que la partie qui ſupplée à l'autre, eſt plus exercée qu'elle n'étoit?

Au reſte, il ne faut pas ſe figurer que la cauſe qui rend les enfans gauchers, vienne toujours de ce que les Nourrices les portent trop ſouvent ſur le côté gauche; la coutume qu'on laiſſe prendre à quelques

uns d'eux, quand ils ſont un peu grands, de ſe ſervir toujours de la main gauche pour la droite ; eſt une autre cauſe fort ordinaire du défaut dont il s'agit.

L'homme n'apporte pas en naiſſant, une plus grande diſpoſition à ſe ſervir d'une main que de l'autre, & après la naiſſance il conſerve encore cette neutralité ; enſorte que ſi l'on n'accoutume pas un enfant, à employer plus ſouvent la droite que la gauche, il ſera ou ambidextre, ce qui n'eſt pas un défaut, ou gaucher, ce qui en eſt un.

Il ſera ambidextre s'il n'exerce pas plus une main que l'autre ; & gaucher s'il exerce moins la droite que la gauche. Ainſi les peres & les meres doivent veiller à ce que leurs enfans n'employent gueres plus ſouvent la droite que l'autre. Il faut les accoutumer d'abord à ne rien préſenter, à ne rien recevoir de la main gauche ; puis, quand ils ſont un peu plus grands, & qu'ils commencent à joüer, prendre garde qu'ils n'agiſſent point trop de cette main ; un enfant, par exemple, fe-

ra un château de cartes, il faut lui laisser la liberté de prendre & de poser ses cartes tantôt de la main gauche, tantôt de la droite: Il tirera un petit chariot, il faut lui laisser, tout de même, la liberté de tirer ce chariot tantôt d'une main, tantôt de l'autte, & cela pour les raisons que nous avons dites ci-dessus.

Au, reste s'il est gaucher, on le corrigera par ce moyen, & s'il ne l'est pas, le même moyen l'empêchera de le devenir.

Les Gouvernantes chargées du soin d'élever les enfans, les obligent sans cesse & en toute occasion, à agir de la main droite par préférence à la gauche. Cette action continuelle attire à cette main une plus grande quantité d'esprits; le sang & les liqueurs y circulent par conséquent avec plus de liberté; les sucs nourriciers s'y distribuënt avec plus d'abondance; de-là on devient plus fort, plus agissant & plus adroit de cette partie, comme aussi de tous le côté droit, & on reste plus foible, moins agissant, &

plus mal-à-droit du bras gauche, de la main gauche & de tout le côté gauche. Inconvénient d'autant plus fâcheux, que s'il arrive une blessure au bras droit, à la main droite, ou aux doigts de cettte main, & qu'en conséquence on soit obligé de porter ce bras ou cette main en écharpe, alors il faut nécessairement se servir de la main gauche, qui se trouvant plus foible & plus mal-à-droite, devient comme inutile, & ne peut suppléer aisément aux fonctions de la main droite. Combien de personnes qui n'ont ni la force ni l'adresse d'ouvrir de la main gauche, une porte, de couper du pain, de tenir un verre d'eau ou de vin? ce qui certainement n'arriveroit pas, si on accoutumoit les enfans à être ambidextres, c'est-à-dire à se servir également de l'une & de l'autre main.

Il faut, comme nous avons dit, accoutumer les enfans à ne rien présenter, à ne rien recevoir que de la main droite; la civilité le demande; mais il ne faut pas aller plus loin; & quand ils ouvriront

une porte, ou qu'ils couperont du pain avec la main gauche, pourvû qu'ils ne s'en faſſent pas une habitude, où ſera l'inconvenient ? ne ſera-ce pas au contraire, un avantage ?

Voilà pour ce qui regarde les Bras & les Mains, revenons à l'article que nous avons interrompu, page 182. ſçavoir à celui des difformités des jambes & des pieds.

Difformités des Jambes & des Pieds.

Suite de l'article que nous avons interrompu, page 182.

JAMBES COURBES.

Bien des enfans ont les cuiſſes & les jambes courbes. Cette difformité procede ſouvent de ce qu'on fait marcher les enfans trop tôt, & avant que leurs jambes ayent acquis aſſez de fermeté pour pouvoir ſoutenir le poids du corps. Il y a des enfans en qui ces parties ſont fortes

plutôt, & d'autres en qui elles le font plûtard. C'eſt aux peres & aux meres à y prendre garde avant que de laiſſer marcher leurs enfans ſeuls, & ſans être ſoutenus. Il faut ſur-tout éviter de faire faire aux filles, la révérence, avant qu'elles ayent atteint l'âge de cinq ans.

Quand un enfant commence à marcher, & que les jambes ſont trop foibles pour le corps, on voit l'enfant qui cherche, lorſqu'il eſt debout, à appuyer ſes genoüils, l'un contre l'autre, pour ſe ſoutenir. Il faut dès-lors l'empêcher de marcher, & le tenir aſſis le plus qu'il ſe peut, juſqu'à ce que ſes jambes ſe ſoient fortifiées; ſinon elles ſe cambreront peu à peu; puis ſe courberont en arc; & enfin deviendront contrefaites au point de ne pouvoir plus ſe redreſſer.

Le plutôt donc qu'on pourra empêcher l'enfant de marcher, lorſqu'on verra ſes genoüils commencer, le moins du monde, à ſe pancher en dedans, ce ſera le mieux, & ſi faute de cette précaution, la jambe eſt déja courbée, il faudra

appliquer le plus promptement qu'il ſe pourra, une petite plaque de fer ſur le côté creux de la jambe: puis on mettra une bande de linge ſur la plaque, & ſur l'endroit boſſu de la jambe. On ſerrera tous les jours un peu plus cette bande, juſqu'à ce qu'elle comprime ſuffiſamment l'endroit qui fait boſſe; & afin que cette compreſſion ne bleſſe pas, on poſera ſur la portion du bandage qui ſera ſur l'endroit boſſu de la jambe, une bonne compreſſe. En un mot, il faut s'y prendre dans ce cas, pour redreſſer la jambe, comme on s'y prend pour redreſſer la tige courbe d'un jeune arbre *.

Au reſte, ſi la boſſe qui fait la courbure de la jambe, étoit placée de maniere qu'il fallût poſer la plaque de fer ſur le gras de la jambe, il faudroit alors faire fabriquer une plaque qui fût un peu creuſe à l'endroit qui répondroit à ce gras, parce que, ſans cette précaution, le gras de la jambe étant trop comprimé, prendroit une mauvaiſe tour-

* *Voyez la Planche cy jointe.*



nure. Il n'y a rien en tout cela que de très-facile, & que les parens ne puissent exécuter eux-mêmes.

La plaque, comme nous avons dit, ne doit point être placée à nud sur la chair, il faut qu'il y ait quelque linge entre deux.

Si l'enfant est bien jeune, il n'est pas à propos de mettre sur la jambe, aucune graisse, ou autre chose de semblable pour ramollir l'os de la jambe, qui n'est déja que trop tendre. C'est de quoi je ne sçaurois trop avertir; mais si l'enfant est déja grand, & que les os ayent pris leur consistance; les graisses, les huiles émollientes, & autres remédes de cette nature, conviendront.

La courbure des jambes vient souvent de ce que l'enfant est noüé; quand elle vient de cette cause, on doit observer avec encore plus de soin, ce que nous venons de dire.

Souvent les jambes d'un enfant deviennent tortuës, à cause que la Nourrice en le portant entre ses bras, le tient toujours sur un même côté; car il arrive de-là que lui fer-

rant toujours les jambes de ce même côté, principalement à l'endroit du génoüil, elle contraint les jambes de l'enfant, à se courber nécessairement; au lieu qu'en changeant souvent de côté, les jambes n'en peuvent recevoir aucun dommage.

La coutume des Nourrices, de serrer plus qu'il ne convient, les jambes de l'enfant en l'emmaillotant, est encore une cause bien ordinaire des difformités qui arrivent à ces parties. On ne doit pas même attribuer à une autre cause qu'à celle-là, l'enfoncement que dans presque tous les squeletes on remarque à l'os de la jambe qui est proche la cheville du pied en dehors; car cet os qui soutient seul, l'effort du bandage vers la cheville dont il s'agit, & qui est plus mince que l'autre, doit nécessairement, lorsqu'on le presse, plier considérablement en cet endroit, étant aussi tendre qu'il est dans l'enfant, & c'est ce qui ne manque point d'arriver comme le squelete le fait voir.

Pieds contrefaits par une mauvaise tournure.

Il y a des pieds forcément tournés en dehors ; & d'autres forcément tournés en dedans. Cette difformité vient ou de naissance, ou d'accident. Quand c'est de naissance, il faut que la Nourrice essaye tous les jours en remuant l'enfant, de lui tourner doucement les pieds dans le sens naturel, & que pour cela elle observe ce que nous avons dit là-dessus quelques pages plus haut.

Comme les ligamens sont alors extrémement tendres, ils obéïssent facilement à ce petit effort, pourvû qu'il soit souvent réïteré ; c'est aux parens à y avoir l'œil.

Si cette mauvaise tournure a été long-temps négligée, ou qu'elle vienne d'accident, & que la jeune personne soit déja un peu grande, on pourra, à moins que le pied ne soit tout-à-fait estropié, & qu'il n'y ait plus de ressource, on pourra y remédier par les moyens suivans.

1°. En recourant à des remedes capables de ramollir les ligamens, comme sont les fomentations avec les boüillons de tripes, les frictions avec l'huile de lis, les cataplâmes avec les feüilles & les racines de guimauve. 2°. En essayant tous les jours avec la main, de ramener le pied dans sa situation naturelle. 3°. En employant pour cette fin, de forts cartons, ou des atelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on a soin de serrer avec une bande. Cela vaut mieux que toutes les botines qu'on a coutume d'employer dans ces occasions.

Autre mauvaise tournure des Pieds.

Il y a une autre mauvaise tournure des pieds, fort différente de celle-là pour la cause; c'est celle qui vient de la paresse à tourner les pieds en dehors, ou de l'affectation à les tourner trop en ce sens. On voit des personnes qui se négligent si fort sur la maniere de porter les pieds, qu'encore qu'il ne tienne qu'à elles de les avoir en dehors, elles les ont

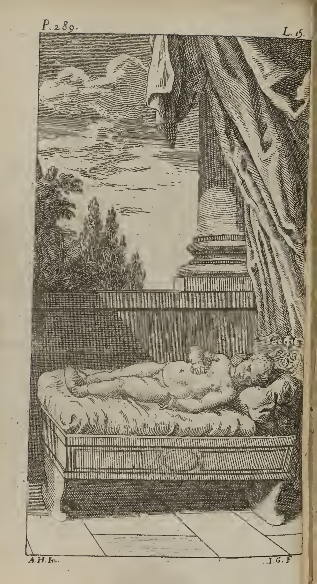
toujours en dedans. On appelle ces gens-là des *cagneux ;* vice commun ſur-tout dans le ſexe, qui devroit cependant l'éviter avec plus de ſoin, rien ne donnant une idée plus dégoutante de la perſonne que cette négligence. D'autres affectent ſi fort de tourner les pieds en dehors, qu'ils ſe rendent ridicules par-là. Ce vice eſt ordinaire à bien des gens de Province.

Quant aux perſonnes qui par pareſſe, s'accoutument à porter les pieds en dedans, cette difformité leur devient à la longue, ſi naturelle, qu'on a preſque autant de peine à les en corriger que ſi elle venoit d'accident, ou de naiſſance. C'eſt aux parens à prévenir le coup. Mais ſi malgré leurs ſoins, & leurs avertiſſemens, ils voyent que la jeune perſonne ſe néglige trop là-deſſus, il faut qu'ils faſſent faire de ces marchepieds de bois, ſi en uſage chez les Religieuſes pour leurs jeunes Penſionnaires, dans leſquels il y a deux enfoncemens ſéparés, pour y mettre les pieds, & où ces deux enfoncemens ſont creuſés & figurés

de maniere que chaque pied y étant engagé, eſt néceſſairement tourné en dehors. L'enfant ſe ſervira de ce marchepied toutes les fois qu'il ſera aſſis. Mais il y a ici un inconvenient, c'eſt que lorſqu'il voudra marcher les pieds en dehors, il chancellera, & ſera en riſque de tomber. Ce qu'il faudra faire alors, c'eſt de le ſoutenir par deſſous les bras pour l'accoutumer peu à peu à marcher comme il convient. Qu'on ſacrifie tous les jours une demi-heure à cet exercice, cela ſuffira, & encore on peut partager cette demi-heure en deux quarts d'heure, pour ne pas fatiguer l'enfant.

Au ſurplus, quand un enfant, par une mauvaiſe habitude, tourne les pieds en dedans, voici un autre moyen pour l'en corriger, c'eſt de lui faire tourner les genoüils en dehors. Sitôt qu'ils ſeront ainſi tournés, les pieds ſe tourneront de même.

On peut avoir les pieds en dehors ſans y avoir les genoüils, on a toujours alors mauvaiſe contenance, & on n'eſt point bien ſur ſes pieds; mais


P. 289.
L. 15.
A.H. In.
I.G. F

mais on ne ſçauroit avoir les genoüils en dehors que les pieds n'y ſoient, & on eſt toujours alors bien planté.

Il y a des peres & des meres qui font porter à leurs enfans de petits ſabots pour leur faire tourner les pieds du ſens qu'il faut. Cette pratique n'eſt pas ſans inconvénient; elle met à chaque pas l'enfant en danger de tomber, & de plus elle le fait marcher péſamment. Habitude dont on a bien de la peine à le défaire enſuite.

Que la plûpart des enfans n'ont les pieds en dedans, & d'autres difformités, que par la faute des Nourrices, qui les enmaillotent mal.

Les Nourrices, en enmaillotant leurs enfans, leur fixent ordinairement les pieds pointe contre pointe, au lieu de les leur fixer talon contre talon, comme elles pourroient néanmoins le faire très-aiſément par le moyen d'un petit couſſinet en-

gagé entre les deux pieds de l'enfant, & figuré en forme de cœur, dont la pointe seroit mise entre les deux talons de l'enfant, & la base entre les deux extrémités de ses pieds. Si l'on avoit soin de faire observer par les Nourrices ce que je dis, on ne verroit pas tant de cagneux & de cagneuses.

L'art d'enmailloter les enfans, n'est pas une petite chose; on l'a pû voir par ce qui a déja été remarqué sur ce sujet en divers endroits de ce Livre. Mais cette matiere est si importante qu'elle mérite bien que nous en disions encore un mot, tant pour servir de récapitulation à ce que nous en avons déja dit, que de supplément à ce que nous pouvons avoir omis d'en dire.

La plûpart des enfans qui sont noüés, ne doivent ce triste état, qu'à la *malefaçon* dont ils ont été enmaillotés, c'est-à-dire, au détestable usage établi parmi les Nourrices, de serrer & de garroter à force de bandes, de tendres enfans; comme si c'étoient des ballots qu'elles eussent à envoyer dans quel-

que Pays bien éloigné.

Si la ſituation où ſe trouvent les membres d'un enfant, à chaque tour de bande, n'eſt pas directe, mais de travers, il en réſulte des inconvéniens qui influënt non-ſeulement ſur la conformation du corps, mais ſur la ſanté & ſur la vie de l'enfant.

La poſition naturelle des épaules, des bras, & des mains d'un enfant qu'on remuë, c'eſt-à-dire qu'on emmaillote, celle des pieds, des jambes & des genouils, ſe dérange très-ſouvent, parce que l'enfant ne ceſſe de remuer & de fretiller, de ſorte que quelque attention que les Nourrices ayent de bien placer & de bien contenir ces parties, il peut arriver & il n'arrive que trop ſouvent, que les pieds ſe trouvent l'un ſur l'autre, de même que les jambes & les genoüils; alors ces membres étant mal poſés, on les ſerre, on les bande dans cette poſition, & on les garrote de maniere, que la grande compreſſion que l'on fait ſur des parties encore molles, tendres & délicates, dérange leur ordre & leur

diſtribution, change leur figure & leur direction, empêche leur extention naturelle, & par là donne occaſion à des difformités qu'on ne verroit point ſi on laiſſoit à la nature, la liberté de conduire & de diriger elle même ſon ouvrage ſans peine & ſans contrainte.

Une compreſſion forte ſur des parties ſuſceptibles d'impreſſion & d'accroiſſement, telles que ſont les membres d'un enfant nouveau né, peut cauſer bien d'autres accidens. Des embarras dans les viſceres, des obſtructions dans les glandes, des engorgemens dans les vaiſſeaux, ſont ſouvent les triſtes ſuites de cette violente compreſſion. Combien de poitrines foibles & d'eſtomachs débiles, parce que les vaiſſeaux qui diſtribuent les liqueurs dans ces viſceres, ſont privés de leur reſſort, pour avoir été trop comprimés ?

Un autre point qui eſt bien à conſiderer ici, c'eſt que les nourrices ſont très-pareſſeuſes à remuer leurs enfans, à cauſe du nombre & de la longueur des bandes, dont elles

se servent pour les enmailloter, ne leur étant pas possible de défaire ces bandes sans beaucoup de peine. Aussi voyons-nous que la plûpart d'entre elles ne remuënt les enfans que deux fois par jour, sçavoir le matin & le soir. Paresse qui est infiniment préjudiciable à ces pauvres enfans, qu'on laisse ainsi croupir dans la fange, au lieu de les laver souvent pour les tenir dans la propreté nécessaire à leur accroissement & à leur santé.

Voyez les petits des animaux tandis qu'ils sont sous la mere : voyez quels soins la nature apporte alors pour empêcher qu'ils ne touchent, même un seul moment, à ce qui s'échappe de leurs corps. N'y aura-t-il que l'homme, qui, dans cet état de foiblesse, sera tranquillement laissé en proye, je ne dis pas des heures, mais le plus souvent des journées entieres, à l'infection & à la pourriture ? Je ne finirois pas, s'il me falloit entrer dans le détail de toutes les fautes que l'on commet pour ce qui regarde le gouvernement des enfans au berceau. Re-

venons à l'article que nous avons interrompu au ſujet des jambes & des pieds.

Pieds panchés, plus d'un côté que de l'autre.

Si les pieds panchent plus d'un côté que de l'autre, il faut donner à l'enfant des ſouliers, qui, vers l'endroit où les pieds panchent, ſoient plus hauts de ſemelle & de talon; cela les fera incliner du côté oppoſé.

Hors ces occaſions il faut prendre garde que les ſouliers des enfans ne tournent. Si cependant ils ne tournoient qu'en dedans, il n'y auroit pas beaucoup de mal, parce que cette inégalité, pourvû qu'elle ne ſoit pas conſidérable, aide à porter en dehors, la pointe du pied, au lieu que lorſque les ſouliers tournent en dehors, ils font tourner la pointe du pied en dedans.

Au regard de ces perſonnes qui affectent trop de porter les pieds en dehors, & dont nous avons parlé plus haut, ce ſont des avertiſſe-

mens, plutôt que des remedes qu'il leur faut.

Jambe boëteuse par entorse.

Les enfans sont sujets à se faire des entorses, & une entorse négligée peut quelquefois rendre boëteux pour toujours. C'est pourquoi on ne sçauroit apporter trop de soin pour empêcher les enfans de trop courir, ou de trop sauter; car ce sont ordinairement là les causes de leurs entorses. Il faut donc, sitôt qu'un enfant, ou autre personne s'est fait une entorse, y remédier sans délai. Quelques-uns conseillent pour cela, 1°. de mettre à l'instant le pied dans de l'eau froide, ce qui effectivement n'est pas à négliger; car l'eau froide fait retirer les ligamens qui ont été trop allongés par l'effort qu'ils ont soufferts, & empêche la fluxion sur la partie. 2°. D'appliquer sur l'entorse, après que le pied a été retiré de l'eau, un hareng salé & bien broyé, ce qui acheve la guérison, en résolvant ce qui pourroit s'être jetté d'humeur sur la

partie. On peut auſſi ſe ſervir du reméde ſuivant : Mettez un blanc d'œuf avec trois ou quatre goutes d'huile roſat, & plein un dé de poudre d'alum. Etendez cela fur une compreſſe que vous appliquerez ſur l'entorſe, & que vous aſſujettirez avec une bande, que vous ſerrerez un peu fortement. Otez cet appareil au bout de deux jours, & le troiſiéme fomentez la partie avec du vin chaud, où vous aurez jetté un peu de ſel commun. Ayez enſuite une large compreſſe en quatre doubles, longue de demi-aulne, & trempée dans ce vin, appliquez-en le milieu ſous la plante du pied, puis en amenez les deux bouts ſur le cou du pied, & les y faites croiſer : ramenez enſuite ſur les chevilles, ce qui reſtera de ces deux bouts, enſorte qu'ils embraſſent tout le tour du pied. Prenez après cela, une bande large de deux travers de doigts, & longue de deux aulnes, poſez-en un bout au côté oppoſé à l'entorſe, puis conduiſez-la ſous le pied afin qu'elle le releve & le tienne dans une ſituation droite;

tournez-la enſuite de maniere autour du pied, que tous les tours que vous ferez, aillent ſe croiſer ſur le cou du pied, & finiſſez en lui faiſant faire un tour circulaire au-deſſus des chevilles.

Les fomentations dont nous venons de parler, doivent ſe réïterer de deux jours l'un, dans l'eſpace de dix à douze jours, après quoi il faut mettre ſur l'endroit de l'entorſe, un ciroine aſtringent, étendu ſur un morceau de cuir, & l'aſſujettir par le moyen d'une bande moins longue & moins large que la précédente, mais avec laquelle on fait les mêmes tours, & dont on attache par un point d'aiguille, le dernier bout, pour n'ôter la bande que lorſque la perſonne malade s'en pourra paſſer.

Quand l'entorſe a été grande, il arrive quelquefois, quoiqu'elle ſoit guérie, qu'on s'en reſſent des années entieres, & que pendant tout ce temps-là, on ne peut marcher ſans boëter un peu; principalement lorſque le pied vient à poſer ſur quelque endroit inégal & pan-

chant. On prendra donc extrémement garde, jusqu'à ce que le pied soit bien affermi, de ne marcher que dans des endroits unis & commodes, faute de quoi l'on risque de se faire une nouvelle entorse, ou de marcher toujours en chancelant, & de mauvaise grace.

Jambes paralytiques par effort.

Il est certains efforts de jambes, qui, quoique legers en apparence, peuvent les rendre paralytiques. Un enfant de six ans, qui jusqu'à cet âge là, n'avoit eu aucune incommodité, commença à se faire porter à califourchon sur les épaules d'un frere aîné qu'il avoit, lequel le mettoit tous les jours sur son col jambe deçà jambe delà, & le promenoit ainsi le plus long-temps qu'il pouvoit pour le divertir. Ce jeu ne fit d'abord aucun mal à l'enfant; mais ayant un jour été réïteré comme à l'ordinaire, l'enfant se trouva tout d'un coup attaqué de paralysie aux deux jambes; les parens lui firent aussitôt, les remédes qu'ils jugerent

les plus convenables ; ils employerent les linimens, les onguents, les essences, les eaux minérales chaudes, les bains préparés avec les fourmis, & avec la lie de vin rouge, enfin ils vinrent à bout de guérir la jambe gauche ; mais ils ne purent guérir de même, la jambe droite, laquelle pendant huit ans, demeura paralytique, de maniere que le malade ne pouvoit nullement s'en servir ; ils ne se rebuterent point pendant tout ce temps-là, ils continuerent les mêmes remedes, & leur persévérance eut un tel succès, qu'elle mit le malade en état de marcher avec un bâton, état où il demeura jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il mourut d'une fiévre aiguë, en l'année 1733. mais dans cet état, il ne pouvoit marcher qu'en faisant faire à son pied droit, un demi-cercle, à peu près comme si ce pied, qui étoit d'ailleurs trèsfléxible, quoique paralytique, avoit été un pied artificiel.

M. Salzmann célébre Docteur en Médecine de Strasbourg, qui a été témoin de la chose, & qui rapporte

cette hiſtoire, prétend que la véritable cauſe du mal dont il s'agit, eſt la violente tenſion que les muſcles des jambes avoient ſoufferte, lorſque l'enfant étoit porté ſur les épaules de ſon frere les jambes pendantes, l'une d'un côté l'autre de l'autre; & il ne doute nullement que le premier effet de cet effort n'ait été de rendre les jambes paralytiques, en en relâchant les muſcles. Pour faire entendre ſa penſée, il ſe ſert de la comparaiſon d'un arc, dont la corde trop tenduë ſe lâche à la fin, & perd ſa force. Mais pourquoi la jambe gauche fut-elle guérie préférablement à la droite, quoiqu'on fit les mêmes remédes à l'une & à l'autre? M. Salzmann en rend une raiſon qui pour n'être que conjecturale, n'en paroît pas moins naturelle: ſçavoir, qu'il faut apparemment que la jambe droite, lorſqu'elle étoit ſuſpenduë, ſouffrît plus d'effort que la gauche, (ce qui eſt très-aiſé à concevoir) ou que les vaiſſeaux de cette jambe, euſſent par eux-mêmes, plus de diſpoſition à être comprimés ou obſtrués; ou bien

que les remédes ſpiritueux appliqués ſur les deux jambes, ayent trouvé dans la droite, des ſucs nourriciers plus capables de ſe diſſiper par la trop grande action de ces remédes que dans la gauche, étant certain que les topiques ſpiritueux, quand ils ſont trop actifs, ne ſervent ſouvent qu'à augmenter les embarras, en diſſipant les ſucs les plus fins & les plus fluides, d'où il arrive qu'il ne reſte alors dans la partie, que les ſucs les plus groſſiers, & par conſéquent les moins propres à la nourrir & à la fortifier. M. Salzmann met l'eau-de-vie au nombre des topiques ſpiritueux qu'on employa dans l'occaſion dont il s'agit, & qu'il ſoupçonne avoir été capables de produire la diſſipation dont il parle. Son obſervation en cela, eſt d'autant plus digne d'attention, qu'on abuſe tous les jours de ce reméde, qui, comme on le remarque, avec raiſon, dans une theſe ſoutenuë aux Ecoles de Medecine de Paris le 7. d'Avril 1729. mériteroit ſouvent d'être plutôt appellée *eau de mort*, qu'*eau de vie*.

Quoiqu'il en soit, on voit par cette histoire combien il est important de prendre garde à ce qui peut arriver aux enfans, lorsqu'on les porte avec trop peu de précaution, soit sur les bras ou autrement, & qu'on fait violence à quelques parties de leurs corps. Qui auroit crû qu'un enfant fût devenu paralytique des deux jambes pour avoir été porté à califourchon sur les épaules? C'est pourtant ce qui est arrivé à celui qui fait le sujet de cet article *, & ce qu'on ne peut assurer qui ne puisse arriver à d'autres.

Pieds équins.

On nomme ainsi, du mot latin *equus*, qui signifie *cheval*, des pieds

* *J'ai rapporté tout cela dans le Journal des Sçavans, du mois de Septembre* 1735. *mais j'ai crû qu'il valoit mieux le répeter ici que d'y renvoyer. L'histoire est tirée de la Dissertation latine de M. Salzmann, intitulée : Dissertatio Medica sistens plurium pedis muscularum defectum, Autore Gotofred. Salzmann, Doct. Medico Argentorati.* 1734.

faits comme des pieds de cheval. On rapporte qu'il y a dans la mer noire, des isles, dont les habitans ont les pieds ainsi faits. Ces peuples sont appellés *Hippopodes*, d'un terme grec qui signifie *pied chevalin.*

J'ai connu un Médecin qui avoit naturellement les pieds de la sorte, & j'étois son ami intime; une mort précipitée l'a enlevé : c'étoit un homme dont la tête compensoit bien l'imperfection de ses pieds.

On cache cette difformité par des souliers construits en dehors comme les souliers ordinaires, mais garnis en dedans, d'un morceau de liege, ou d'un peu de bourre, qui remplit l'endroit du soulier, que le pied trop court laisse vuide.

Quoique cette difformité s'apporte dès la naissance, elle n'est pas absolument incurable : on peut y remédier, sinon en tout, du moins en partie, en tirant fréquemment, mais doucement, les orteüils de l'enfant. Une nourrice, une mere un peu patientes & attentives en peuvent venir à bout. Il y a outre cela, un petit bandage à faire aux deux

pieds, duquel on peut tirer ici un grand ſecours, c'eſt d'envelopper chaque pied ſéparément avec une bande qui preſſe un peu, les côtés du pied, & oblige inſenſiblement le pied, à meſure qu'il croît, à s'allonger par la pointe.

Défauts concernans le port des jambes, & des pieds.

Il ne ſuffit pas que les jambes & les pieds ſoient exempts des défauts auſquels nous avons remarqué qu'ils ſont ſujets, ſi, avec cela, on ne ſe tient d'une certaine maniere ſur ſes jambes & ſur ſes pieds. Trois remarques ſe préſentent là-deſſus.

1°. Il y a des gens qui marchent en dandinant; ce défaut, quand une mauvaiſe habitude, ou quelque accident n'en eſt pas la cauſe, procede d'une foibleſſe de hanches. Les hanches ſervent à lier les extrémités inférieures avec le tronc; enſorte que ſi ce lien eſt foible, il faut néceſſairement boëtter des deux côtés; ce qui fait le dandinement.

Pluſieurs

Plusieurs jeunes personnes sont attaquées de cette difformité, qui souvent leur reste toute la vie. La cause ordinaire d'une telle disgrace, vient des nourrices & des févreuses, dont la plûpart laissent imprudemment marcher leurs enfans seuls & sans aide, avant que les parties qui doivent soutenir le poids de leur corps, ayent acquis la fermeté nécessaire.

Quand la difformité tire son origine de-là, il faut, pour la corriger, avoir recours à des ceintures qui compriment tout le tour du ventre, & qui soient bien garnies vers les hanches. Cette compression donne de l'assurance & de la force dans le marcher, en raffermissant les hanches; mais pour les raffermir davantage, il faut, outre cela, les bassiner soir & matin, pendant plusieurs mois, avec une décoction de roses de Provins, & d'écorce de grenade bouillies dans de gros vin rouge. On met dans deux livres de vin-de-teinte, une poignée de roses de Provins, une once d'écorce de grenade, & la moitié d'un coing mé-

diocre; on fait boüillir le tout pendant l'eſpace d'environ un quart-d'heure; ce reméde, s'il eſt pratiqué à temps, & avec perſévérance, produit un grand effet.

2°. D'autres ont une démarche lourde & peſante; ce défaut vient ordinairement de ce qu'en faiſant marcher les enfans avec ſoi, on ne ſe proportionne pas aſſez à leur allure.

Quand un enfant marche, ou avec ſa nourrice, ou avec ſa ſévreuſe, ou avec ſa mere, &c. Il faut que cette nourrice, que cette ſévreuſe, que cette mere, ou autre perſonne qui le méne, marche très-doucement, & ſe garde bien d'aller plus vîte que ne peut aller l'enfant ſans ſe forcer. La choſe eſt d'une extrême conſéquence.

Les jambes, quand on marche, font un compas plus ou moins ouvert: Or les jambes d'un enfant étant plus courtes que celles d'une perſonne faite, cet enfant qui veut prendre l'allure de ceux avec qui il va, & qui par malheur pour lui, s'en fait même une gloire, ouvre

le compas de ses jambes au-delà de ce que leur courte mesure lui permet commodément de faire, ce qui l'accoutume à de grandes enjambées, & lui donne cette démarche lourde & pesante; qu'il conserve ensuite quand il est grand, à moins que de bonne heure on ne prenne d'extrémes soins pour lui en ôter l'habitude, ce qui est bien difficile.

Je ne dis rien du tort que peut faire d'ailleurs à la santé d'un enfant, cette précipitation avec laquelle on le fait marcher ; il ne faut quelquefois que cela pour l'essoufler au point de donner occasion à quelque relâchement ou à quelque rupture de vaisseaux dans la poitrine.

Que d'enfans sont devenus, les uns asthmatiques, les autres pulmoniques pour avoir été de cette sorte, peu ménagés dans leur démarche ! & que de meres ont besoin là-dessus d'avis, soit pour elles-mêmes, soit pour les personnes à qui elles confient leurs enfans !

3°. D'autres, soit qu'il s'agisse de marcher, ou d'être debout, ne peu-

vent se tenir sur leurs jambes, que de mauvaise grace ; cela suffit souvent pour qu'ils soient regardés dans le monde avec un certain mépris. On sçait ce que dit là-dessus la Bruyere : Q*u'un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se leve, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit* *.

Cette maxime de la Bruyere est souvent fausse, mais en général elle est conforme aux mœurs du temps, & il faut y avoir égard, si l'on veut être bien venu dans le monde; je dis qu'elle est souvent fausse, parce qu'un sot, & un sot qui méritera d'autant plus d'être regardé comme tel, qu'il n'y aura rien en lui de cultivé que le corps, se présentera souvent de meilleure grace, & sera mieux planté sur ses pieds, qu'une personne d'esprit qui aura mis, avec tout le succès imaginable, sa principale étude à cultiver sa raison. Le célébre Voiture avoit l'air niais **, & étoit, dit-on, un des hommes

* *Caract. de ce siécle, mérite personnel.*
** *Hist. de l'Acad. Franç. par M. Pelisson.*

le plus mal planté sur ses pieds ; la Fontaine, si connu par ses Fables, n'avoit, tout de même, à ce qu'on raconte, ni grace, ni façon dans sa contenance : Despreaux, cet incomparable Poëte, *n'entroit, ni ne sortoit, ni ne s'asséyoit, ni ne se levoit*, ni n'étoit *sur ses pieds, comme un homme d'esprit*, si par *homme d'esprit*, il faut entendre un homme qui a les belles attitudes. La Bruyere lui-même dont il s'agit, & dont les caracteres qu'il a donnés, marquent en lui, un génie si supérieur, étoit peut-être, l'homme du monde, le moins pourvû du talent de se tenir avec grace sur ses jambes. La maxime de la Bruyere n'est donc pas sure ; peut-être même qu'il ne l'a avancée que comme fausse, dans un Livre qu'il n'a pas intitulé pour rien : *Les Mœurs de ce siécle.* Quoiqu'il en soit, ayez soin, peres & meres, de mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour que vos enfans, quand ils seront dans un certain âge, *ni n'entrent, ni ne sortent, ni ne s'asséyent, ni ne se levent, ni ne soient sur leurs pieds*, d'une maniere qui puisse

nulle part, les faire paſſer pour des ſots.

Inutilement par rapport à un certain monde, leur formerez-vous l'eſprit; ſi vous ne leur procurez, en même temps, ce qui, dans ce certain monde, pourra les empêcher d'être regardés avec mépris. Ayez donc ſoin qu'ils poſent bien les pieds, ſoit en marchant, ſoit *en s'aſſeyant*, ſoit en ſe *tenant debout*, &c. mais faites leur comprendre que ce talent n'eſt rien ſans les qualités de l'eſprit, & qu'il y a des ſots fieffés qui ſe tiennent à merveille, ſur leurs jambes. Vous pouvez, avec ce correctif, travailler ſans riſque, à leur faire prendre les diverſes attitudes qui conviennent dans les occaſions.

Donnez-leur pour cela de bons Maîtres à danſer, & n'y plaignez point la dépenſe. Je ſçai qu'il y a des parens qui ſe font un ſcrupule de faire apprendre à danſer à leurs enfans; ce n'eſt point à de tels parens que je parle ici, ce n'eſt qu'à ceux qui ſçavent que la danſe, (j'entends la danſe qui n'eſt point théatrale,)

est une chose indifférente, & je leur dis qu'il n'y a rien de plus propre que cet exercice, pour former le corps des jeunes personnes.

J'avoüe qu'il vaudroit infiniment mieux avoir mauvaise grace toute sa vie, que de recourir, pour éviter cet inconvénient, à des moyens dangereux pour les mœurs ; mais il seroit bien difficile de prouver que la danse soit de ce nombre. Quelques Auteurs se sont efforcés de le persuader, mais c'est sur des imaginations en l'air, & qui ne vont point au fait. De ce rang sont les raisons, (si tant est qu'on puisse les nommer ainsi) qui se trouvent étalées dans un Livre intitulé : *Regles pour travailler utilement à l'éducation des enfans*, où l'Auteur, pour engager les peres & les meres à ne point souffrir que leurs filles apprennent à danser, leur dit que : *dès qu'une fille apprend à danser, elle est perduë ;* sur quoi il cite l'exemple de la fille d'Herodiade, comme un trait qui doit inspirer aux filles une horreur invincible pour la danse. Il joint à cet exemple les raisons sui-

vantes, dont les Lecteurs sensés jugeront.

» Pour apprendre à une fille à » danser, *dit-il*, il faut qu'un Maître » la prenne par la main, qu'il lui » dresse le corps, qu'il lui donne des » mouvemens, qu'il regle ses regards, qu'elle jette les yeux sur » lui, qu'il l'anime, & lui donne » les airs qu'elle doit avoir; ce qui » ne convient nullement à une fille » qui a quelque pudeur, & ce qui » n'est capable que de la faire rougir.

» Lorsqu'une fille a ce pernicieux » talent, c'est pour elle, une occasion d'en faire usage lorsqu'elle se » trouve en compagnie, & qu'on la » demande; si elle le refuse, elle en » est blâmée de tout le monde: on » dit qu'elle ne sçait pas vivre, on » s'en offense. Si elle porte la complaisance jusqu'à s'y engager avec » des hommes, elle s'expose à un » péril évident de se corrompre par » les pensées & les désirs de son » coeur, & souvent par des mouvemens secrets que Dieu voit, & » qu'il condamne, & d'être aux au-

» tres

»tres une occasion de chute & de
»péché.

« Il est moralement impossible
»que cela n'arrive dans l'état de
»foiblesse & de corruption où nous
»sommes ; & rien ne l'excuse, s'en-
»gageant elle même volontairement
»dans le péril.

Notre Auteur n'en demeure pas là ; son imagination le méne plus loin, comme on va voir.

» De jeunes hommes, *ajoute-t-il*,
» tels que sont les Maîtres à danser,
»portent la main sous le menton,
»sur les épaules, & sur l'estomac
»d'une jeune fille, pour lui appren-
»dre à se redresser ; lui prennent
»la main pour la promener dans une
»salle au son du violon, lui tou-
»chent le pied, pour lui marquer
»comme elle le doit tourner pour
»bien marcher, &c. Quoi de
»plus capable de perdre une fille ?

Telles sont les raisons que cet Auteur allegue pour décrier la danse.

Il consent toutefois que les gens de qualité fassent apprendre à leurs

enfans, soit garçons ou filles, à marcher de bonne grace, & à saluer; mais il n'y consent qu'à condition qu'on se passera pour cela, de l'art de la Danse, qu'il appelle un *Art diabolique dans toutes ses circonstances.* Il n'excepte rien.

Comment donc ces gens de qualité s'y prendront-ils? Voici l'expédient qu'il leur propose là-dessus: »Un pere & une mere, *dit-il*, ou, »en leur absence, un oncle, une »tante, un frere, une sœur, une »gouvernante, peuvent, sans avoir »recours à des étrangers, instruire »suffisamment les enfans sur ces »choses; ensorte qu'ils se puissent »tirer avec bien-séance, & avec »honneur, des occasions où une »nécessité raisonnable les engage. «

Cet Auteur a l'imagination vive, comme on voit. Nous ne croyons pas que son discours ait besoin de réfutation.

Voilà pour ce qui regarde les difformités des extrémités supérieures & inférieures; il est temps que nous passions au quatriéme Livre, c'est-à-

dire à ce qui concerne les difformités de la plus noble partie du corps, qui est la Tête.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE PREMIER TOME DE L'ORTHOPEDIE.

A

C

O

R

S

Fin de la Table des Matieres contenuës dans le premier Tome de l'Orthopédie.

ERRATA

Du premier Tome de l'Orthopédie.

PAge 8. lig. 1. creuſé, *liſez*, creuſée.
Pag. 38. lig. 12. poulie, *liſez*, poulce.
Pag. 105. lig. 9. outre les qualités générales qu'il doit avoir, *liſez*, outre les autres qualités générales qu'il doit avoir.
Pag. 114. lig. 16. au bout de quatre jours, *liſez*, au bout des quatre jours.
Pag. 116. lig. 23. mezentere, *liſez*, meſentere, par tout où vous trouverez mezentere,
Pag. 134. lig. 2. d'une S renverſé comme celle-ci, *liſez*, d'une S. renverſée comme celle-ci Z.
Pag. 148. lig. 10. Kerkginr, *liſez* Kerkring.
Pag. 149. lig. antepenult. porreaux, *liſez*, poireaux.
Pag. 198. à la citation marginale, laminavit, *liſez*, lancinavit.
Pag. 212. lig. 20. tel que l'eau forte, *liſez*, telle que l'eau forte.

Pag. 226. lig. 23. mesure de Paris, *ôtez* mesure de Paris,

Pag. 240. lig. 11. laquelle ne peuvent s'échapper, *lisez*, laquelle ne pouvant s'échapper.

Pag. 261. lig. antepenult. Therebentine, *lisez*, Terebenthine.

AVIS.

COmme la Préface contient plusieurs articles, on avertit qu'il est à propos sur-tout, de lire celui qui concerne le plan de l'Ouvrage, pag. LXXVI.

Un autre Avis, c'est qu'ayant cité divers passages latins aux marges, on a fait ensorte que ceux qui ne sçavent pas cette langue, les peuvent passer sans rien perdre.

APPROBATION

de Messieurs MONGIN & COUTHIER, *Docteurs Regents de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, commis par la même Faculté, à l'examen d'un Manuscrit composé par M.* ANDRY, *aussi Docteur Regent & ancien Doyen de la susdite Faculté, intitulé :* l'Orthopédie, *ou* l'art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps, &c.

LE Livre que M. ANDRY Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, présenté à la même Faculté, sous le titre d'*Orthopédie*, ou *Art de prévenir & de corriger dans les enfans, les difformités du corps*, est un Ouvrage dont l'utilité sera bien-tôt reconnuë du Public: L'Auteur, après avoir donné une notion succinte des parties extérieures du corps de l'homme, & avoir fait connoître, par le rapport, l'équibre & les proportions de ces parties, ce qui établit parmi nous, la beauté & la bonne grace du corps, prescrit aux peres & meres, aux nourrices & aux gouvernantes préposées à élever les enfans, des moyens faciles pour maintenir les justes proportions & dispositions que doivent avoir naturellement les parties de leur corps; ou pour les y ramener lorsqu'elles en sont éloignées; ces moyens consistent dans une Méchanique familiere

que l'expérience confirme, & dans des remédes simples & faciles, qui ont pour fondement une pratique saine & judicieuse. Les raisonnemens & les explications physiques de l'Auteur, pour éclaircir ses sentimens, outre qu'ils sont écrits dans toute la pureté de notre langue, portent avec eux, un caractere d'évidence, auquel il est difficile de se refuser, & l'on y remarque ce même feu & cette même vivacité qui paroît dans tout ce qui est sorti de sa plume. Cet Ouvrage d'ailleurs, qu'une grande méthode accompagne, est orné de beaucoup d'observations médicinales, de faits historiques & litteraires, toujours relatifs au sujet qu'il traite; c'est donc avec justice, que nous lui donnons une Approbation entiere, le jugeant très-nécessaire au Public, & très-digne de l'impression. FAIT à Paris le 7. Novembre 1740.

MONGIN. J. F. COUTHIER.

VEU l'Approbation de Messieurs MONGIN & COUTHIER, Docteurs Regens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par la même Faculté pour examiner un Manuscrit intitulé, *Orthopédie*, &c. composé par M. Andry aussi Docteur, Régent & ancien Doyen de ladite Faculté: Je consens pour elle, que ledit Manuscrit soit imprimé, étant persuadé qu'il ne peut être que très-utile au Public. A Paris le quinze Décembre 1740.

COLDEVILARS, *Doyen.*

